

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

« UN SENTIMENT HUMAIN APPARTIENT À L'HUMANITÉ »
LECTURE PHILOSOPHIQUE DE L'ŒUVRE EN PROSE DE LOUIS DANTIN

par
MÉLANIE AUBÉ
Bachelière en études littéraires et culturelles

Mémoire présenté pour l'obtention de la
Maîtrise en études françaises (M.A.)

Sherbrooke
Décembre 2018

© Mélanie Aubé 2018

Composition du jury

Le jury de ce mémoire est composé des personnes suivantes :

Pierre Hébert, directeur de recherche

Professeur au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke

Patricia Godbout, évaluatrice

Professeure au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke

Marie-Pier Luneau, évaluatrice

Professeure au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier mon directeur, monsieur Pierre Hébert, qui m'a accompagnée dans ce processus pas toujours facile et qui m'a aidée, par ses encouragements et ses conseils honnêtes et généreux, à grandir autant sur le plan intellectuel que personnel. Je lui suis extrêmement reconnaissante de la chance qu'il m'a donnée et je lui dois toute ma gratitude pour son précieux mentorat à la hauteur de celui de notre cher Dantin.

Je remercie également madame Patricia Godbout et madame Marie-Pier Luneau d'avoir accepté d'évaluer ce mémoire. Grâce à leurs commentaires et réflexions, elles m'ont permis d'enrichir et d'approfondir ma recherche, de la rendre plus complète et précise.

Finalement, un merci chaleureux à mes amis et ma famille et tout particulièrement à mes parents, Chantal et Bertrand, sans qui rien de tout cela n'aurait été possible. Merci pour votre soutien, vos encouragements et votre amour inconditionnel. Merci également à mon grand frère, Maxime, pour son intérêt et son écoute. Enfin, merci de tout mon cœur à Anthony, qui me pousse toujours à me surpasser. Merci pour tout.

Résumé

Ce mémoire retrace l'importance de la philosophie des Lumières dans l'œuvre en prose de Louis Dantin. L'intérêt de ce sujet réside, d'une part, dans le fait que *La vie en rêve*, les *Contes de Noël* et *Les enfances de Fanny* ont été peu étudiés par la critique et que, d'autre part, l'appartenance philosophique des idées de Dantin a déjà été abordée par Pierre Hébert dans une étude portant sur les articles critiques de l'auteur, ouvrant ainsi une voie méritant d'être élargie. L'objectif est de faire une lecture philosophique du corpus en montrant que les œuvres en prose sont reliées par des principes qui ressortissent aux idées des Lumières et qu'elles reflètent les propos tenus par Dantin dans d'autres formes de discours : la correspondance et la critique.

Le mémoire se divise en trois chapitres. Le premier est consacré aux tentatives de dissémination des Lumières au Canada français. Dans celui-ci seront évoquées, entre autres, les idées portées par Fleury Mesplet et *La Gazette littéraire de Montréal*, par l'Institut canadien de Montréal et par certains pamphlétaires de la fin du XIX^e siècle. Aussi, nous aborderons plus spécifiquement le cas de Louis Dantin, les éléments de sa vie ou de son discours qui viennent montrer son attachement aux valeurs des Lumières. Les deux chapitres suivants sont consacrés à l'analyse, dans *La vie en rêve* (1930), les *Contes de Noël* (1936) et *Les Enfances de Fanny* (1951), des principes de cette philosophie. Dans chacun des chapitres, nous nous arrêterons également à la réception critique des œuvres afin de montrer que l'opposition de Dantin à plusieurs de ses contemporains canadiens-français tient en partie à cette appartenance aux Lumières, à cette vision du monde de l'auteur.

Table des matières

Remerciements.....	2
Résumé.....	3
Table des matières.....	4
Introduction.....	6
Chapitre 1 : La philosophie des Lumières au Québec	23
1. Les origines de la philosophie des Lumières au Québec	23
a. <i>La Gazette littéraire de Montréal</i>	23
b. L'Institut canadien de Montréal.....	25
c. L'importance des bibliothèques publiques	27
d. La Franc-maçonnerie.....	29
e. Les pamphlets	33
2. Le cas Louis Dantin.....	36
a. Éléments biographiques : de religieux à défroqué	36
b. Éléments discursifs.....	41
i. La correspondance.....	41
ii. La critique.....	44
Chapitre 2 : Les grandes libertés au cœur de <i>La vie en rêve</i> et <i>Contes de Noël</i>	48
1. Les nouvelles de <i>La vie en rêve</i>	50
a. « Sympathies » dirigées vers une pensée autonome	50
b. « Le risque » : l'Homme au centre	54
c. « La locomotive » : l'injustice du monde ouvrier.....	56
d. « Tu tousses ? » ou le rêve d'une fraternité universelle.....	60
2. Les contes de <i>La vie en rêve</i> et des <i>Contes de Noël</i>	65
a. Les contes fantastiques et le doute.....	65
i. Qu'est-ce qu'un « bon chrétien » ? Le cas de Florent Létourneau	65
ii. Le miracle de Réri : chrétien ou non ?.....	68
b. Des personnages féminins modernes	70
i. Indépendance ou mariage : « Le Noël de Caroline ».....	71
ii. La femme, héroïne du récit « La comète »	74
Chapitre 3 : L'ouverture d'esprit et le roman <i>Les enfances de Fanny</i>	77
1. La réalité des femmes vue à travers l'histoire de Fanny.....	78
a. Représentation des femmes : force physique et courage.....	79
b. Des femmes indépendantes.....	81
c. Ce qui brime la liberté des femmes.....	83
i. L'homme et la religion	83

ii. La société.....	86
iii. L'amour-libre, la solution ?	88
2. <i>Les Enfances de Fanny</i> : scènes de la vie des Noirs aux États-Unis	90
a. Conclusion des deux études sur la représentation des Noirs dans le roman	90
b. Tout n'est pas noir ou blanc : le cas de la dialectique Bons / Méchants	94
i. Étude du personnage de Charlie Ross : ses défauts... et ses qualités	94
ii. Le crime réel de l'histoire de Fanny.....	97
iii. Étude du personnage de Donat Sylvain : une sympathie et une fraternité humaine	100
iv. Les préjugés de Donat	102
Conclusion	107
Bibliographie	115

Introduction

« Agis de telle sorte que tu traites l’humanité aussi bien dans ta personne que dans celle de tout autre toujours en même temps comme fin, et jamais simplement comme moyen¹. »

Louis Dantin (pseudonyme d’Eugène Seers) naît en 1865 à Beauharnois au Québec et meurt en 1945 à Boston, où il s’est « exilé » et a passé une grande partie de sa vie. De sa modeste maison située dans un quartier prolétaire de Cambridge aux États-Unis, Dantin, prêtre défroqué, travaille dans l’ombre, à distance, entre autres par le biais de la correspondance. Si ses nombreux articles critiques parus dans les revues et journaux canadiens-français et son influence importante auprès des auteurs de la nouvelle génération sont encore aujourd’hui souvent évoqués, son œuvre, quant à elle, reste généralement trop peu mise en valeur, comme en témoigne le peu d’études recensées portant sur ses recueils de contes et nouvelles – nous y reviendrons.

Lorsqu’on mentionne le nom de Louis Dantin, il est aussi fréquemment question du poète Émile Nelligan dont il fut le mentor, ou alors de censure, l’auteur s’étant souvent opposé, dans ses écrits, à certaines idées orthodoxes faisant encore partie de la norme à l’époque. Sur ce dernier élément, Dantin se confie à Alfred DesRochers dans une lettre, le 8 novembre 1931 : « Je m’étonne seulement, dans tout ce que je pense et dis, de toujours me heurter à quelque poteau dogmatique qu’on croirait placé là exprès! Il faut croire que j’ai un esprit radicalement hétérodoxe²! » « Tout

¹ KANT, Emmanuel [1785], *Fondements de la Métaphysique des mœurs*, traduction de l’allemand par Victor Delbos, Éditions Les Échos du Maquis, Vol. 1, juin 2013, p. 42.

² HÉBERT, Pierre et al., *Une émulation littéraire : la correspondance entre Louis Dantin et Alfred DesRochers (1928-1939)*, Montréal, Fides, 2014, p. 378.

ce que je pense et dis », écrit Dantin. Mais alors, comment cerner cette pensée? Pourrait-il y avoir en quelque sorte une trame conférant unité à ces idées? Et cette trame, se situe-t-elle dans les sujets risqués abordés par Dantin, ou encore dans sa manière de voir le monde, la société? Afin de poser adéquatement cette question, prenons l'exemple suivant.

Dans son roman posthume *Les Enfances de Fanny*, Dantin amène le personnage de Donat, un homme blanc, à réfléchir sur la « valeur » du personnage de Fanny, une femme noire : « Fille de Japhet ou fille de Cham, le moule était le même : c'étaient l'âme, le cœur qui comptaient. En face de préjugés stupides, il trouvait une justice à l'honorer, à l'exalter³. » Cette réfutation des préjugés de race ainsi que la vision égalitaire qui s'en dégage s'éloignent des conceptions de l'époque, la première moitié du XX^e siècle étant marquée par les conséquences du racisme, qu'on pense à l'antisémitisme et la Seconde Guerre mondiale ou aux tensions causées par la ségrégation des Noirs. Par ailleurs, Dantin réitère cette opinion dans un article du *Matin*, journal de Port-au-Prince, paru le 9 juin 1921 :

J'ai toujours été au-dessus de tout préjugé de race. Je considère la couleur d'un homme comme une simple question ethnique, n'intéressant en rien sa valeur intime et ses droits sociaux. Je ne me crois nullement supérieur à un nègre intelligent et instruit et je ne me crois même pas plus beau qu'un médiocrement beau nègre. Mais beaux ou non, je les respecte tous et les sais mes égaux par tout ce qu'il y a d'essentiel et d'universel dans l'humanité⁴.

Ces deux exemples mettent au jour une distinction entre la perception du monde de Dantin et celle de bon nombre de ses contemporains; la question qui se pose maintenant est de savoir si cette élévation de pensée se retrouve dans l'ensemble des écrits de l'auteur... Toutefois, « l'ensemble des écrits de l'auteur », pour être correctement compris, oblige à discerner deux régimes de discours : factuel et fictionnel. Le premier se caractérise, selon Gérard Genette, par le fait que le discours est

³ DANTIN, Louis [1951], *Les Enfances de Fanny*, Montréal, Fides, 2017, p. 216.

⁴ DANTIN, Louis, « Mr Louis Dantin et la question noire », *Le Matin*, 9 juin 1921, p. 2.

rarement, sinon jamais, porté par un personnage. Les propos du récit factuel se lient donc à la pensée de l'auteur qui assume la narration⁵. Si on ne peut associer le discours d'un personnage de fiction à son auteur, par exemple celui de Donat à Dantin, il en est tout autrement des discours factuels et donc de l'article paru dans *Le Matin*. Ces deux discours, fictionnel et factuel, s'entremêlent et se complètent. Dans les deux cas, les Blancs et les Noirs se voient rapprochés par ce qui les définit, soit l'humanité.

Dans *Louis Dantin et la critique d'identification*, Placide Gaboury présente Dantin comme le défenseur de « valeurs humaines⁶ » telles l'égalité ou la justice. Il aborde aussi l'importance pour l'auteur de notion comme universalité et progrès : « D'une part, l'*universalisme* de Dantin peut donc être vu comme un effet de sa grande sensibilité, qui lui faisait dépasser les dogmatismes et découvrir l'universel humain, le monde de la beauté sans préjugés, les régions de la liberté intérieure⁷ »; d'autre part, « [le] progrès apparaissait aux yeux de Dantin comme une loi inévitable et la seule raison d'espérer dans l'homme, peut-être même de vivre [...]»⁸. » De plus, Pierre Hébert qualifie Dantin d'« un des esprits les plus libres et les plus lucides⁹ » de l'époque, entre autres parce qu'il « tient les propos les plus vigoureux à la fois sur l'autonomie de l'art vis-à-vis de la morale, de même que sur la censure et ses conditions d'exercice¹⁰ ». Un certain lexique contenant plusieurs affinités avec la pensée des Lumières et les grandes libertés qui en sont issues se dégage de ces éléments (« universalité », « progrès », « esprit libre », « autonomie »). Serait-il alors plausible que cette philosophie soit en quelque sorte au cœur des dissemblances entre le discours de Dantin et celui largement répandu au Canada français à cette époque ? Toutefois, Dantin est un auteur

⁵ GENETTE, Gérard [1979], « Récit fictionnel, récit factuel », *Fiction et diction*, Seuil, 2004, p. 141-168.

⁶ GABOURY, Placide, *Louis Dantin et la critique d'identification*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, p. 202.

⁷ Ibid., p. 36. L'auteur souligne.

⁸ Ibid., p. 198.

⁹ HÉBERT, Pierre, « Propositions. Quand y a-t-il censure? », *Censure et littérature au Québec*, Saint-Laurent, Fides, 2004, vol. 2., p. 21.

¹⁰ Ibid., p. 24.

canadien-français du XX^e siècle; par conséquent, quelle est la pertinence d'associer sa pensée à celle des philosophes français du XVIII^e?

Tzvetan Todorov affirme dans *L'esprit des Lumières* que les Lumières ne peuvent pas « passer », « car elles en sont venues à désigner non plus une doctrine historiquement située, mais une attitude à l'égard du monde¹¹. » C'est ce qu'il démontre en étant commissaire de l'exposition « Lumières! Un héritage de demain » tenu à la Bibliothèque nationale de France en 2006. Avec cet événement et l'essai rédigé pour la circonstance, il expose l'intérêt réel que présente cette philosophie pour la société d'aujourd'hui et la portée du rayonnement de ses principes. Il n'est d'ailleurs pas le seul à réfléchir sur le sujet. Philip Knee, dans *Penser l'appartenance : Enjeux des Lumières en France*, dévoile certains aspects de la société moderne découlant de cette « appartenance » aux idées du XVIII^e siècle, comme l'opposition qui « met aux prises une *légitimité de droit*, fondée sur une idée universelle de l'homme et opposée aux préjugés qui maintiennent cet homme dans l'ignorance, et une *légitimité de fait* [...], fondée sur l'enracinement, sur l'esprit d'un peuple, sa langue ou son passé¹². » Ces deux approches s'opposent : d'un côté, on privilégie la volonté autonome; de l'autre, le sentiment d'appartenance. C'est également ce qu'on perçoit lorsqu'on oppose les idées de Dantin à celles davantage véhiculées à l'époque qui nous intéresse, comme nous le verrons plus loin. Dès lors, « l'attitude de Dantin à l'égard du monde », si l'on reprend les termes de Todorov, pourrait paraître similaire à celle portée au Siècle des Lumières.

Une première confrontation des discours factuel et fictionnel nous a permis de débusquer une idée, l'égalité des races, qui appartient également à cette philosophie. Serait-il alors possible de soulever d'autres indices à l'intérieur du discours littéraire permettant de relier l'œuvre de

¹¹ TODOROV, Tzvetan, *L'esprit des Lumières*, Éditions Robert Laffont, Paris, 2006, p. 125.

¹² Ibid., p. 6.

Dantin à une pensée se rapprochant de celle des philosophes des Lumières? Si oui, qu'est-ce que cela nous apprend sur l'œuvre? De plus, si cette philosophie ne « peut pas passer », comment se fait-il qu'elle apparaisse hétérodoxe en opposition aux discours populaires de l'époque?

Afin de répondre à ces questions, nous analyserons les discours factuel et fictionnel de Louis Dantin en nous arrêtant à ses articles critiques et sa correspondance, mais surtout en étudiant les idées qui se dégagent de ses œuvres en prose, soit *La vie en rêve* (1930), *Contes de Noël* (1936) et *Les Enfances de Fanny* (1951). Le choix de nous concentrer tout spécialement sur la prose s'explique par la longueur de notre étude, qui ne pourrait prendre en compte l'entièreté des discours de l'auteur.

CADRE CONCEPTUEL

La philosophie de la littérature, comme façon de lire les textes, fonde notre analyse. Dans « Introduction à la philosophie de la littérature », Robert Smadja en pose les bases. Cette philosophie puise d'abord ses sources chez plusieurs philosophes, théoriciens et critiques littéraires comme Aristote, Hegel, Ricœur et Goldmann. En opposition à une théorie de la littérature, le propre de cette philosophie est de « sortir du domaine strictement littéraire pour la tisser dans l'ensemble de l'expérience humaine qui seule lui confère sens et signification¹³ ». Ces deux éléments (théorie et philosophie) sont d'ailleurs constamment fusionnés dans la pensée d'Aristote, et Smadja montre qu'ils se déploient également dans l'esthétique d'Hegel :

On voit l'originalité de la Mimesis hégélienne : si la littérature reproduit des actes et événements qui ont pu être réels, son rôle propre, en raison de sa consubstantialité native avec la vie imaginaire, est moins de reproduire que de porter à la conscience et d'explicitier les significations vivantes qu'ils recèlent¹⁴.

¹³ SMADJA, Robert, *Introduction à la philosophie de la littérature. La littérature dans les limites de la simple raison*, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 13.

¹⁴ Ibid., p. 21.

Ces « significations vivantes » sont abordées plus spécifiquement par le biais de la philosophie de Ricœur, qui postule, entre autres, que la littérature invite à l'invention de soi, un *cogito* dont le terme *soi* s'apparente au lecteur et à l'auteur autant dans une perspective psychanalytique que sociale, dans un soi collectif. Dès lors, ce retour sur soi prend pour objet l'expérience humaine par la présence de valeurs et de rapports sociaux, par exemple, et permet de se comprendre mieux ou de se comprendre autrement¹⁵. Ainsi, la philosophie de la littérature s'intéresse avant tout à mettre en évidence ces « visions du monde » reprises sous forme écrite par la littérature, qui donne sens, signification et mène à l'interprétation selon les théories de Goldmann, sur le plan sociologique et de Ricœur, sur le plan philosophique :

Se trouvent ainsi mis en évidence dans le langage, au-dessus des énoncés factuels, des *énoncés de second degré* qui visent moins à décrire des états de fait du monde extérieur ou intérieur qu'à fournir des grilles ou systèmes plus ou moins cohérents et rationnels d'interprétation et d'organisation des éléments du monde objectif ou subjectif. Ils peuvent à la limite se confondre avec la langue elle-même, mais se présentent le plus souvent sous forme de système d'idées, d'images, de récits, mythologiques, métaphysico-religieux, philosophique, à des degrés divers d'élaboration et de conceptualisation, qui n'ont d'autre fonction que d'interpréter le monde vécu et qu'on désigne par des termes tels que *vision du monde*¹⁶.

Les valeurs culturelles agissent donc sur les comportements individuels et c'est par la réflexion philosophique qu'on arrive à saisir leurs fondements. Pour cette raison, Smadja croit que le seul moyen d'effectuer cette lecture seconde est d'utiliser une grille de lecture ciblant des comportements qui prennent sens par l'interprétation d'un système d'idées. Ainsi, notre analyse du discours littéraire de Dantin se concentrera sur les comportements individuels à l'intérieur de l'œuvre en prose, comportements que l'on comprendra par l'interprétation de la philosophie des Lumières.

¹⁵ GIROUX, Aline, *Du personnage romanesque au sujet moral. La littérature comme autre de la philosophie*, Montréal, Liber, 2012, p. 10.

¹⁶ SMADJA, Robert, *Introduction à la philosophie de la littérature. [...]*, p. 157. L'auteur souligne.

Pour ce faire, il faut d'abord cerner ces comportements en question en puisant dans les fondements mêmes de la philosophie. Lorsque Kant répond à la question « Qu'est-ce que les Lumières? », en 1784, il nous éclaire à ce sujet : « Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre [...] *Sapere aude!* Aie le courage de te servir de ton *propre* entendement! Voilà la devise des Lumières¹⁷. » Todorov divise cette définition des Lumières en trois concepts principaux sur lesquels nous baserons notre grille : « l'autonomie, la finalité humaine de nos actes et enfin l'universalité¹⁸. »

D'abord, le principe d'autonomie sous-tend l'affranchissement de l'individu de tutelles extérieures telles que Dieu et l'État. Kant affirme que « [...] “penser par soi-même” émancipe de l'hétéronomie (des croyances historiques, des préjugés, des guides en tout genre) et permet à la pensée de se conquérir en propre¹⁹. » Ici, un thème en particulier nous paraît important : le « préjugé ». Selon Roland Mortier, au XVIII^e siècle, « le concept de *préjugé* va s'opposer comme un pôle négatif à celui des *lumières* : en éclairant les hommes, on dissipe les ténèbres du passé et les idées reçues sans examen²⁰. » C'est par la connaissance que s'affranchit la pensée; dès lors, l'éducation prend une place importante dans cette philosophie.

Ensuite, en raison des nouvelles finalités de l'agir, les humains reviennent sur terre, le bonheur remplace le salut, l'histoire remplace l'éternité; bref, l'Homme revient au centre. De cela découle l'importance de la notion de progrès, tout comme le délaissement de la religion : « C'est à

¹⁷ KANT, Emmanuel [1784], « Qu'est-ce que les Lumières? », *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée? Qu'est-ce que les Lumières? Et autres textes*, traduction de l'allemand par Jean-François Poirier et Françoise Proust, Paris, GF Flammarion, 1991, p. 43.

¹⁸ TODOROV, Tzvetan, *L'esprit des Lumières*, [...], p. 10.

¹⁹ PROUST, Françoise, « Introduction », dans KANT, Emmanuel, *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée? [...]*, p. 6.

²⁰ MORTIER, Roland, « Du préjugé à l'obstacle culturel », *Critique et légitimité du préjugé (XVIIIe-XXe siècle)*, AMOSSY, Ruth et Michel DELON (dir.), Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles, 1999, p. 59.

la religion que s'adresseront les critiques les plus nombreuses, visant à rendre possible la prise en main par l'humanité de son propre destin²¹ ». Ce recentrement apparaît également dans le choix des genres utilisés en littérature. On privilégie alors le roman qui n'aspire plus « à révéler les lois éternelles des conduites humaines, ni le caractère exemplaire de chaque geste », mais montre « des hommes et des femmes singuliers, engagés dans des situations particulières²² ».

Finalement, le dernier principe abordé par Todorov est l'universalité. Avec celui-ci, « la liberté des actions est limitée par leur finalité humaine, mais aussi par la prise de conscience de ce fait : tous les hommes appartiennent à la même espèce et ont par conséquent droit à la même dignité²³ ». L'égalité est dès lors fondée en droit, ce qui permet d'engager des combats se poursuivant encore aujourd'hui : « les femmes doivent être les égales des hommes devant la loi; l'esclavage aboli, l'aliénation de la liberté d'un être humain ne pouvant jamais être légitime; les pauvres, les sans-grade, les marginaux, reconnus dans leur dignité, et les enfants, perçus en tant qu'individus²⁴. » Si les philosophes de l'époque ne partageaient pas tous ce même engouement pour l'égalité des races ou des sexes, il reste que cet élément est bel et bien au cœur des principes des Lumières.

Toutefois, loin de nous l'idée d'idéaliser cette philosophie, dont les répercussions ne furent pas que positives. Il existe en effet un certain malaise causé par la modernité, malaise issu de la philosophie des Lumières. Dans *Grandeur et misère de la modernité*, Charles Taylor présente trois thèmes jouant un rôle dans la décadence de la société moderne. Il parle d'abord de la quête de l'individualisme qui nous a poussés à nous couper des anciens horizons moraux qui nous limitaient sur plus d'un plan, certes, mais donnaient également un sens au monde : « Les choses qui nous

²¹ TODOROV, Tzvetan, *L'esprit des Lumières*, [...], p. 11.

²² Ibid., p. 13.

²³ Ibid., p. 95.

²⁴ Ibid., p. 17.

entourent ne représentaient pas seulement des matières premières ou des instruments pour la réalisation de nos projets : leur place dans la chaîne des êtres leur conférait un sens²⁵. » Cet individualisme, qui penche davantage vers l'égoïsme, est étroitement lié au deuxième thème abordé par Taylor : la primauté de la raison instrumentale, « cette rationalité que nous utilisons lorsque nous évaluons les moyens les plus simples de parvenir à une fin donnée²⁶ ». Cette nouvelle façon de penser se manifeste, par exemple, par « l'utilisation des exigences de la croissance économique pour justifier la répartition très inégale des biens et des revenus, ou la façon dont ces mêmes exigences nous rendent insensibles aux besoins de l'environnement, au point de nous mener peut-être au désastre²⁷. » Finalement, ce dernier exemple amène Taylor à parler du troisième thème, celui de la perte de la liberté qui s'explique par la soumission à cette raison instrumentale. En bref, les trois principes de cette philosophie (autonomie, finalités de l'agir et universalité) ont amené une nouvelle façon de voir le monde, une nouvelle manière de se comporter en tant qu'individu, malgré que, comme le dit John Saul, les *Bâtards de Voltaire* (titre de son essai) aient instrumentalisé, voire divinisé la Raison et de ce fait, l'aient déshumanisée²⁸.

La philosophie de la littérature nous amène également à nous pencher sur la théorie de la réception critique de Jauss, car selon les trois Mimésis de Ricœur conceptualisées dans *Temps et récit*²⁹, la « configuration du temps » littéraire se fait en trois étapes : d'abord, il doit y avoir, de la part de l'auteur, une précompréhension du monde; ensuite, une mise en intrigue de cette précompréhension; et finalement, un « après », marquant l'intersection entre le monde du texte et

²⁵ TODOROV, Tzvetan, *L'esprit des Lumières*, [...], p. 17.

²⁶ Ibid., p. 15.

²⁷ Ibid., p. 16.

²⁸ SAUL, John, *Les bâtards de Voltaire. La dictature de la Raison en occident*, traduit de l'anglais par Sabine Boulongne, Paris, Payot, 1993, 654 p.

²⁹ RICŒUR, Paul, *Temps et récit*, 3 volumes, Paris, Éditions du Seuil, tome 1, 1983; tome 2 : *La configuration du temps dans le récit de fiction*, 1984; tome 3 : *Le temps raconté*, 1985.

le monde du lecteur³⁰. Cette réception de l'œuvre vient alors donner sens à l'intrigue. C'est également ce que croit Hans Robert Jauss dans son esthétique de la réception. Selon lui, l'effet produit par l'œuvre littéraire est établi, d'une part, par l'œuvre elle-même et, d'autre part, par l'époque durant laquelle elle a été écrite : la réception dépend du destinataire, du dialogue entre le lecteur présent et le texte passé³¹. C'est ici qu'entre en jeu la notion d'horizon d'attente qui résulte de trois facteurs : l'expérience préalable que le public a du genre, la connaissance des thématiques d'œuvres antérieures et l'opposition entre le monde imaginaire et la réalité quotidienne. L'œuvre est en effet « reçue et jugée par rapport à l'arrière-plan de l'expérience de la vie quotidienne du lecteur³² ». Ainsi, l'analyse de la première réception des œuvres devrait permettre « de mesurer “l'écart esthétique” qui se produit [...] entre l'univers du texte et celui de sa lecture³³ », cette « distance entre l'horizon d'attente préexistant et l'œuvre nouvelle dont la réception peut entraîner un “changement d'horizon” en allant à l'encontre d'expériences familières ou en faisant que d'autres expériences, exprimées pour la première fois, accèdent à la conscience³⁴ ». Finalement, en comparant la réception initiale de l'œuvre à celle qui résultera de notre analyse, il sera possible de faire ressortir une certaine historicité des réceptions; c'est ce que Jauss appelle une « chaîne de réceptions ». Pour faire une telle comparaison, nous considérons en quelque sorte que notre analyse est une « réception critique » de l'œuvre, c'est-à-dire une lecture qui peut être en accord ou en rupture avec la réception antérieure. Cette « histoire des réceptions successives » nous intéresse puisqu'elle permet de « rétablir une continuité sans faille entre l'art d'autrefois et celui

³⁰ SMADJA, Robert, *Introduction à la philosophie de la littérature*. [...], p. 28-31.

³¹ JAUSS, Hans Robert [1972], *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1978, p. 44.

³² *Ibid.*, p. 54.

³³ SCHUEREWEGEN, Franc, « Théories de la réception » dans *Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte*, DELCROIX, Maurice et Fernand HALLYN (dir.), Paris, Éditions Duculot, 1990, p. 324.

³⁴ JAUSS, Hans Robert [1972], *Pour une esthétique de la réception*, [...], p. 53.

d'aujourd'hui, entre les valeurs consacrées par la tradition et notre expérience actuelle de la littérature³⁵ ».

ÉTAT DE LA QUESTION

On dénombre plusieurs études sur l'auteur Louis Dantin, dont quelques-unes abordent le caractère hétérodoxe ou moderne de ses idées. Jean Morency, Patricia Godbout et C. Stewart Doty s'intéressent plus particulièrement à l'influence du mode de vie américain sur le travail littéraire de l'auteur. À ces études se rattache également la notion de transfert culturel. Dantin est alors montré comme un « passeur culturel³⁶ », qui transmet aux Canadiens français, à travers différents supports (critiques littéraires et sociales ou œuvres littéraires), une vision culturelle américaine. Jean Morency, dans « L'exil américain de Louis Dantin : un intellectuel au carrefour des cultures », explique ce qui amène Dantin à exercer ce rôle :

[...] c'est en bonne partie en vertu de sa situation excentrée par rapport au Québec que Louis Dantin a pu occuper une telle place dans la vie littéraire de son époque. Son exil de plus de 40 ans dans la ville universitaire de Cambridge a non seulement facilité l'expression de sa liberté d'esprit, mais lui a aussi permis d'entrer progressivement en contact avec une autre culture, qu'il a pu saisir dans certaines de ses plus hautes expressions ou manifestations³⁷.

Les critiques sociales qu'écrivait Dantin dans le journal *Le Jour*³⁸ à partir de 1938 en sont un bon exemple. Dans son étude « Louis Dantin's American Life », Godbout aborde entre autres le sort qui leur sera réservé : « Dantin's socialist opinions regarding the poverty of the unemployed

³⁵ JAUSS, Hans Robert [1972], *Pour une esthétique de la réception*, [...], p. 45.

³⁶ Sur la notion de transfert, voir DANAUX, Stéphanie et Nova DOYON, « L'étude des transferts culturels en histoire culturelle », *MENS*, vol. 12, n° 2, printemps 2012, p. 7-16.

³⁷ MORENCY, Jean, « L'exil américain de Louis Dantin : un intellectuel au carrefour des cultures », *Envoyer et recevoir : lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, FRENETTE, Yves, MARTEL, Marcel et John WILLIS (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 252.

³⁸ Ce journal, fondé en 1937 et dirigé par Jean-Charles Harvey, est rapidement devenu l'un des principaux vecteurs des transferts culturels entre les États-Unis et le Canada français.

apparently caused him some trouble³⁹. » La censure vient mettre un frein au travail de l'auteur, car en défendant la classe ouvrière dans sa « Complainte du chômeur⁴⁰ », puis dans une lettre ouverte, il se heurte au directeur du journal, Jean-Charles Harvey, qui craint des représailles en donnant une tribune à ces idées.

Dans « La filière américaine. La contribution des migrants canadiens-français et de quelques Franco-Américains d'origine aux processus de diffusion de la littérature étatsunienne au Québec », Jean Morency et Joël Boilard montrent que les critiques de Dantin sur la littérature américaine, également parues dans *Le Jour*, visent avant tout à faire connaître les œuvres :

Ces résumés sont souvent très détaillés et ils vont même parfois jusqu'à révéler le dénouement des romans analysés, ce qui montre bien que ni l'intention ni l'approche de Dantin ne sont purement littéraires et critiques [...] elles sont plutôt vouées à une connaissance plus factuelle du livre américain⁴¹.

Dans « The American Identity of Louis Dantin : More Francophone American than Franco-American », Doty croit d'ailleurs que ces critiques visent un but précis : « Dantin's purpose in introducing American writing to the Quebecois was to encourage the writers of French Canada to improve their own writing. For one thing, Quebec writers were not as committed and sensitive to social and ethical reform as was American literature⁴². »

Pierre Hébert s'est également penché sur la question de la divergence des opinions entre Dantin et certains de ses contemporains par le biais de la censure dans plusieurs articles et ouvrages, dont *Censure et littérature au Québec* et le *Dictionnaire de la censure au Québec*. La polémique

³⁹ GODBOUT, Patricia, « Louis Dantin's American Life », *Canada and its Americas. Transnational navigations*, traduit du français à l'anglais par Christine Famula, SIEMERLING, Winfried et Sarah Phillip CASTEEL (dir.), Montréal, McGill-Queen's Press, 2010, p. 210.

⁴⁰ DANTIN, Louis, « La complainte du chômeur », *Le Jour*, 16 avril 1938, p. 4.

⁴¹ MORENCY, Jean et Joël BOILARD, « La filière américaine. La contribution des migrants canadiens-français et de quelques Franco-Américains d'origine aux processus de diffusion de la littérature étatsunienne au Québec », *Les parcours de l'histoire. Hommage à Yves Roby*, FRENETTE, Yves, PÂQUET, Martin et Jean LAMARRE (dir.), Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 341.

⁴² DOTY, C. Stewart, « The American Identity of Louis Dantin: More Francophone American than Franco-American », *Canadian Review of American Studies*, 1994, vol. 24, n° 3, p. 111.

de 1926-1927 au sujet de « L'art et la morale », qui oppose Dantin à Edmond Léo (pseudonyme du père Armand Chossegros), en est un exemple éloquent. Dans celle-ci, Dantin souhaite ramener « le débat à l'essentiel et à sa croyance inaliénable, c'est-à-dire à l'art comme seul critère d'appréciation de l'art, position presque subversive pour l'époque⁴³ ».

Finalement, une seule étude porte sur Louis Dantin et la philosophie des Lumières : « Les critiques littéraires de Louis Dantin : L'appartenance aux Lumières comme lecture du monde ». Dans celle-ci, Hébert montre, à l'aide de deux exemples que nous aborderons plus loin, que Dantin lit « ses contemporains moins avec des codes nourris d'une résistance à son temps, qu'avec une intelligence des choses, un interprétant qui participe de la philosophie des Lumières⁴⁴. » Cette lecture fonde la pertinence de la nôtre en confirmant l'intérêt des Lumières pour jauger le discours critique de Louis Dantin.

Pour ce qui est des recherches portant sur le corpus à l'étude, les recueils *La vie en rêve* et *Contes de Noël* ont généré peu d'intérêt. En dehors de la réception critique journalistique, nous relevons la notice de Robert Vigneault, « *La vie en rêve* », parue dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, dans laquelle l'auteur évoque la nouvelle « Tu tousses? » et où il rapproche Dantin du philosophe Jean-Jacques Rousseau : « On songe à ce vœu utopique de transparence universelle, qui fut si cher à Rousseau; lui-même assoiffé de tendresse, Dantin se complaisait dans la lecture des *Confessions*⁴⁵. » Dans cette même notice, il est également question des contes de Noël, certains apparaissant également dans le recueil de nouvelles. Vigneault parle alors de

⁴³ HÉBERT, Pierre, « L'art et la morale », *Dictionnaire de la censure au Québec*, HÉBERT Pierre, LEVER, Yves et Kenneth LANDRY (dir.), Montréal, Fides, 2006, p. 53.

⁴⁴ HÉBERT, Pierre, « Les critiques littéraires de Louis Dantin. L'appartenance aux Lumières comme lecture du monde », *Une culture de transition. La recherche de codes de substitution au Québec (1934-1965)*, LAMONDE, Yvan et Jonathan LIVERNOIS (dir.), s. l., Codicile éditeur, 2018, p. 147.

⁴⁵ VIGNEAULT, Robert, « *La vie en rêve* », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, T. II : 1900-1939*, LEMIRE, Maurice (dir.), [En ligne], http://services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/document.xsp?id=01842&cv=01&qid=sdx_q9 (Page consultée le 19 mai 2017).

l'absence du sacré : « Au surplus, quoi qu'il en soit de cette fidélité au propos originel, il semble qu'à ces contes de Noël, publiés en édition à part en 1936, il manque l'étincelle du sacré, essentielle à ce type de contes religieux⁴⁶. » Dantin s'écarte ici de la norme, puisqu'il compose des contes de Noël qui rompent avec la tradition. Le conte « La comète », abordé par Patricia Godbout, va même jusqu'à représenter « l'esprit d'entreprise à l'américaine, qui consiste à offrir tous les services imaginables et à vendre l'illusion de la facilité et du confort⁴⁷ ».

Le roman *Les Enfances de Fanny*, quant à lui, a fait l'objet de plusieurs études. D'abord, le biographe de l'auteur, Gabriel Nadeau, s'intéresse dans *Dantin parmi les Nègres* à la genèse du roman, retraçant la relation de Dantin avec la communauté noire de Roxbury et plus particulièrement sa relation avec Frances-Maria Fields, la Fanny du roman, et Stanley Fields-Jonhston, directeur de la revue *The Universal Bureau*. Pierre Hébert s'intéresse également au roman dans sa préface de la quatrième édition parue chez Fides en 2017. Il y aborde les lectures autobiographique, littéraire et culturelle de l'œuvre en s'appuyant sur la genèse, mais également sur les circonstances de parution et la réception critique. Davantage en lien avec notre sujet, « *Les enfances de Fanny : un roman américain* » de Jean Morency dévoile les différentes façons dont l'américanité de Dantin s'exprime dans le roman. Sont ainsi dépeints plusieurs tableaux associés au sud des États-Unis, tels que la ségrégation raciale, le sentiment religieux omniprésent et la misère de la communauté noire. Aussi, « certaines images tenaces qui sont caractéristiques de la représentation traditionnelle des Noirs américains⁴⁸ » y sont reconduites. Cependant, selon Morency, la véritable américanité de l'œuvre se situe davantage sur le plan culturel : « La majeure

⁴⁶ VIGNEAULT, Robert, « *La vie en rêve* », [...], [En ligne], http://services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/document.xsp?id=01842&cv=01&qid=sdx_q9 (Page consultée le 19 mai 2017).

⁴⁷ GODBOUT, Patricia, « La franco-américanité de Louis Dantin vue à travers son amitié littéraire avec Marine Leland », *Voix et images*, vol. 38, n° 2 (113), hiver 2013, p. 54.

⁴⁸ MORENCY, Jean, « *Les enfances de Fanny : un roman américain* », *Voix et images*, vol. 38, n° 2 (113), hiver 2013, p. 67.

partie du roman brosse en effet le portrait d'une contrée urbaine et moderne, bercée par le jazz, le blues et les spirituals, ainsi que par les chansons populaires et la danse. En cela, *Les enfances de Fanny* est un roman caractéristique du passage à la modernité et à l'urbanité⁴⁹. » Ces mêmes éléments sont finalement abordés sous un tout autre angle dans deux études s'intéressant aux stéréotypes raciaux tenant place dans le roman. Il s'agit du *Nègre dans le roman blanc. Lecture sémiotique et idéologique de romans français et canadiens, 1945-1977* de Sébastien Joachim et de « Liberalism and its Discontents: Reading Black and White in Contemporary Québécois Texts » de George Elliot Clarke. Nous reviendrons plus en détail sur ces deux études dans le dernier chapitre de ce mémoire.

À ce jour, aucune recherche ne s'est intéressée à la présence dans l'œuvre en prose de Louis Dantin d'idées hétérodoxes ressortissant à la philosophie des Lumières. L'objet de ce mémoire permettra d'observer le déploiement d'un système d'idées à l'intérieur du discours littéraire de l'auteur, en complément de l'analyse du discours critique déjà faite par Pierre Hébert.

PROBLÉMATIQUE

Cette recherche poursuit un objectif principal : analyser les œuvres en prose de Louis Dantin afin de voir si un système d'idées relie les corpus et s'il appartient à une vision du monde spécifique – la philosophie des Lumières. Pour ce faire, nous observerons d'abord la « précompréhension » du monde de l'auteur, puis la mise en intrigue de celle-ci à l'aide d'une grille de lecture dont les trois principaux critères correspondent aux trois principes de la philosophie des Lumières : l'autonomie, la finalité humaine et l'universalité. Qu'est-ce que cela nous apprend sur l'œuvre et sur la compréhension du monde qui s'en dégage? Il convient ici de spécifier que la présence d'un seul de

⁴⁹ MORENCY, Jean, « *Les enfances de Fanny* : un roman américain », [...], p. 67.

ces principes ne peut répondre à cette question. Chacun de ceux-ci, pris séparément, n'appartient pas spécifiquement aux Lumières. C'est seulement l'addition de ces trois valeurs qui permettra de cibler l'appartenance à cette philosophie. En bref, ceci amène une contrainte de lecture : cette étude ne peut être « démembrée ».

Ensuite, comme nous l'avons vu dans le cadre conceptuel, la philosophie de la littérature s'intéresse non seulement aux visions du monde parcourant l'œuvre, mais également à la lecture qui en est faite. Nous nous intéresserons donc également à la réception critique de chacune des œuvres et les comparerons à notre propre analyse des textes. Que nous apprend cette comparaison sur l'horizon d'attentes et la lecture critique des contemporains de l'auteur?

L'hypothèse de départ se divise en deux éléments. D'abord, nous croyons, grâce aux études qui nous ont précédée, que l'œuvre en prose de Louis Dantin est bel et bien parcourue d'idées et de valeurs ressortissant à la philosophie des Lumières, et que cela s'explique entre autres par la formation philosophique de l'auteur et par son exil choisi aux États-Unis – nous avons déjà vu plusieurs auteurs s'intéresser à l'influence de l'Américanité sur son travail littéraire. Ensuite, considérant les écarts entre le discours de Dantin et de ses contemporains – encore une fois largement abordé par d'autres chercheurs – nous supposons que cette présence de valeurs associées aux Lumières n'est pas perçue par les critiques littéraires de l'époque. Cela peut s'expliquer par un discrédit des Lumières au temps de Dantin; quoi qu'il en soit, cela sera à vérifier. Voilà pourquoi il conviendra de retracer la présence de cette philosophie au Québec, de ses débuts au pays à la première moitié du XX^e siècle.

METHODOLOGIE

Pour répondre à cette problématique, notre analyse se divisera en trois temps. Tout d'abord, nous nous intéresserons à la présence de la philosophie des Lumières au Québec. Pour ce faire, nous

aborderons tous les moments où des acteurs ont tenté de disséminer au pays certains de ses principes en nous arrêtant plus spécifiquement sur le cas de Louis Dantin, sur les éléments de sa vie ou de son discours – par le biais de la correspondance et de la critique – qui viennent montrer son attachement à ces valeurs du XVIII^e siècle. Ensuite, chacune des œuvres en prose de Dantin sera analysée par le biais d'une grille de lecture s'intéressant aux représentations (actions, thèmes, discours) qui puisent sens et signification de la philosophie de Lumières. Nous nous intéresserons ici aux valeurs et aux idées qui ressortent de chaque récit et qui mènent à ces représentations. Finalement, la réception critique initiale des œuvres sera abordée à l'aide de la théorie de Jausss afin de présenter une certaine « historicité des réceptions » de l'œuvre.

CORPUS

Dans ce mémoire, l'entièreté des œuvres en prose de l'auteur publiées sous forme de volume sera étudiée. Nous ne tenons toutefois pas compte des nouvelles ou des contes ayant été publiés seulement dans les revues et journaux de l'époque. Par ailleurs, certains contes des *Contes de Noël* sont également parus dans le recueil *La vie en rêve* quelques années plus tôt. Nous avons donc décidé d'aborder les récits par genre et non par ordre chronologique : la nouvelle, le conte et le roman. Finalement, nous tenons également à préciser que *Les Enfances de Fanny* est un roman posthume, Dantin étant décédé en janvier 1945. L'auteur a d'ailleurs signalé qu'il ne souhaitait pas voir cette œuvre publiée de son vivant, ayant peur de « choquer » les lecteurs⁵⁰.

⁵⁰ DANTIN, Louis, Lettre à Alfred DesRochers, 22 mars 1939, dans HÉBERT, Pierre et al., *Une émulation littéraire : la correspondance entre Louis Dantin et Alfred DesRochers (1928-1939)*, Montréal, Fides, 2014, p. 536.

Chapitre 1

La philosophie des Lumières au Québec : des origines au cas Louis Dantin

« Cependant, les partisans de la Raison ne soulèvent pas de controverse comme en France, ils ne se rangent pas en bataille et quand il faut quitter le Canada, on s'en va... mais sans rapporter tous les Voltaires qu'on y a introduits⁵¹. »

Selon nous, Louis Dantin fait partie des intellectuels canadiens-français de son époque, bien qu'il ne soit pas mentionné dans le *Dictionnaire des intellectuel.les du Québec*⁵², puisqu'il répond aux critères de la « fonction-intellectuel » qui doit être « assumée par des personnes ou des instances (associations, revues) tenant un discours critique, médiatisé (dans la presse notamment) et porteur d'idées novatrices⁵³. » Pour Dantin, ces idées, nous le démontrerons, présentent une appartenance aux Lumières. Cette philosophie n'est certes pas novatrice en soi. Toutefois, à travers le temps, plusieurs ont tenté d'en disséminer certains principes au pays sans réellement y parvenir; c'est ce que nous verrons dans la première partie du présent chapitre. Par la suite, nous nous intéresserons au « discours factuel » de Dantin, aux liens qui relient sa pensée aux principes des Lumières et à ce qui la distingue de certains discours plutôt orthodoxes à l'époque au Canada français.

1. LES ORIGINES DE LA PHILOSOPHIE DES LUMIÈRES AU QUÉBEC

a. LA GAZETTE LITTÉRAIRE DE MONTRÉAL

Il faut attendre la Conquête, en 1760, et l'arrivée de la première presse pour que se jouent au Canada français les débuts d'une réelle révolution des idées. D'abord, en 1764, le tout premier journal de

⁵¹ TRUDEL, Marcel, *L'influence de Voltaire au Canada. Tome 1 : de 1760 à 1850*, Montréal, Fides, Les publications de l'Université Laval, 1945, p. 35.

⁵² LAMONDE, Yvan, BERGERON, Marie-Andrée, LACROIX, Michel et Jonathan LIVERNOIS (dir.), *Dictionnaire des intellectuel.les au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2017, 348 p.

⁵³ LAMONDE, Yvan et al., « Introduction », *Dictionnaire des intellectuel.les au Québec* [...], p. 12.

la province, *The Quebec Gazette / La Gazette de Québec*, est inauguré. Son mandat est avant tout gouvernemental et commercial, bien que certains textes de Voltaire y soient publiés⁵⁴. Toutefois, c'est seulement à partir de 1778 que la philosophie des Lumières prend une place significative dans un journal grâce à la *Gazette littéraire de Montréal*⁵⁵ de Fleury Mesplet. Ce dernier en est le propriétaire et imprimeur et Valentin Jautard, le principal rédacteur. Ces Français d'origine ont d'abord immigré aux États-Unis avant de venir s'installer au Canada sous l'impulsion de Benjamin Franklin⁵⁶. Avec ce journal, ils souhaitent offrir un premier espace public de discussion. De cette façon, « [la] *Gazette littéraire* poursuit une double mission didactique : favoriser l'instruction dans la province et développer l'esprit critique des Canadiens [...] en diffusant la pensée des Lumières. Il s'agit, en somme, d'amener les Canadiens à se servir de leur raison, à oser penser par eux-mêmes⁵⁷ ». Le journal de Mesplet crée donc un lieu d'échange qui soulève des polémiques sur l'éducation, le plagiat, la liberté de presse et la science. De plus, on y retrouve de nombreuses références à Montesquieu, Rousseau, mais surtout Voltaire⁵⁸; « [les] notions des droits de l'homme, de l'égalité des classes et des abus de la noblesse sont introduites au Canada français⁵⁹. » En plus de leur visée didactique, l'imprimeur et le rédacteur remettent en question l'ordre social par leurs critiques à l'endroit du clergé et de la magistrature; c'est d'ailleurs ce qui causera leur perte. La *Gazette littéraire* ne dure qu'un an et se termine avec l'arrestation et l'emprisonnement de Mesplet et Jautard. En cherchant à donner aux Canadiens français « les ressources intellectuelles pour se

⁵⁴ TRUDEL, Marcel, *L'influence de Voltaire au Canada. Tome 2 : de 1850 à 1900*, Montréal, Fides, Les publications de l'Université Laval, 1945, p. 61.

⁵⁵ *Gazette du commerce et littéraire pour la ville et district de Montréal*.

⁵⁶ DE LAGRAVE, Jean-Paul, *Fleury Mesplet (1734-1794). Diffuseur des Lumières au Québec*, Montréal, Patenaude Éditeur Inc., 1985, p. 72-73.

⁵⁷ DOYON, Nova, « Introduction : Un journal littéraire dans l'esprit des Lumières », *La Gazette littéraire de Montréal (1778-1779)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 5.

⁵⁸ Ibid., p. 23.

⁵⁹ HARE, John E., *Pensée socio-politique au Québec (1784-1812) : analyse sémantique*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977, p. 79.

défaire des préjugés et découvrir eux-mêmes la vérité du monde, le projet des animateurs de la *Gazette littéraire de Montréal* va toutefois se heurter à l'intransigeance des pouvoirs politiques judiciaires et religieux⁶⁰. »

Si la *Gazette* fut mal reçue à l'époque de sa parution, il convient également de préciser que les principaux historiens, jusqu'aux années 1960, « lui ont surtout reproché son rôle de diffuseur des idées de Voltaire, considéré par le clergé catholique comme un auteur impie⁶¹. » C'est le cas de Camille Roy qui, en 1909, voit Mesplet et Jautard comme des « hommes à réputation louche », des « demi-lettrés », des « épaves de la morale⁶² ». Les idées des Lumières ne sont vraisemblablement toujours pas acceptées par tous au début du XX^e siècle, bien qu'elles soient apparues au Canada français depuis plus de cent ans; nous reviendrons plus loin sur ce dernier élément.

b. L'INSTITUT CANADIEN DE MONTRÉAL

Plus de soixante ans séparent la *Gazette littéraire* de l'Institut canadien de Montréal. Cette attente porte toutefois ses fruits, car avec lui, « le voltairianisme ressaisit toute sa vigueur et présente contre l'Église un front serré. D'esprit modéré à ses débuts, l'Institut canadien avait groupé presque tous les intellectuels du temps et marquait chez nous l'éveil littéraire le plus enthousiaste jamais vu au Canada⁶³ ». Cette association, fondée le 17 décembre 1844 et abolie en 1880⁶⁴, met sur pied, « outre des conférences publiques, essais et débats, une bibliothèque qui offre aux membres et aux abonnés les principaux romans et ouvrages historiques français et canadien-français de l'époque

⁶⁰ HARE, John E., *Pensée socio-politique au Québec (1784-1812) : analyse sémantique*, [...], p. 79.

⁶¹ Ibid., p. 9.

⁶² ROY, Camille, *Nos origines littéraires*, Québec, Action sociale, 1909, p. 68, cité dans DE LAGRAVE, Jean-Paul, *Fleury Mesplet (1734-1794)*. [...], p. IV.

⁶³ TRUDEL, Marcel, *L'influence de Voltaire au Canada. Tome 2 : de 1850 à 1900*, [...], p. 255.

⁶⁴ Bien que l'Institut disparût officiellement le 31 janvier 1900, à toutes fins utiles, il avait cessé d'exister aux environs de 1880, voir SÉGUIN, François, *D'obscurantisme et de lumières : La bibliothèque publique au Québec des origines au 21^e siècle*, Montréal, Éditions Hurtubise, coll. « Cahiers du Québec », 2016, p. 155.

ainsi que l'essentiel des écrits des libéraux des XVIII^e et XIX^e siècles⁶⁵ ». Liberté de parole, donc, avec les conférences publiques, mais également liberté de lecture, car cette bibliothèque laïque offre à ses membres certains livres mis à l'Index : « [L]'Institut désire mettre à la disposition de ses membres le répertoire le plus complet possible de toutes les connaissances de l'esprit humain. En conséquence, il n'entend pas se soumettre à un contrôle extérieur⁶⁶ ». C'est d'ailleurs ce qui explique l'acharnement de l'Église contre cette bibliothèque : Mgr Bourget dénonce la possession de « mauvais livres », entre autres les œuvres de Voltaire, de Rousseau, de Victor Hugo et d'Alphonse de Lamartine ainsi que l'Encyclopédie de Diderot⁶⁷.

Si cette bibliothèque dérange, elle n'est pas la seule cause du souci de Mgr Bourget. L'Institut canadien possède également *L'Avenir*, journal qui critique, entre autres, le pouvoir temporel du pape et l'intolérance, puis *Le Pays*, jugé par Mgr Bourget comme « “irréligieux”, “hérétique”, “impie”, “libéral” et “immoral”⁶⁸. » Les « plus grands journalistes de l'époque sont groupés au sein de l'Institut canadien : Louis-Antoine Dessaulles, Jean-Baptiste-Éric Dorion, Arthur Buies, Napoléon Aubin, Étienne Parent. Ils veulent libérer la pensée canadienne-française de ses préjugés, de l'emprise du clergé et lui rendre la souveraineté individuellement et comme peuple⁶⁹. » Ce combat entre les « Rouges » (les libéraux radicaux) et les ultramontains soulève la question de la liberté de presse. De plus, dans « ce contexte tendu, l'Institut canadien change en 1850 un article de sa constitution rendant admissibles comme membres non plus seulement les Canadiens français catholiques, mais tout autant les Anglo-protestants⁷⁰. » L'Institut canadien de

⁶⁵ LAMONDE, Yvan, *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut Canadien de Montréal (1845-1871)*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1990, p. 21.

⁶⁶ DE LAGRAVE, Jean-Paul, *Le combat des idées au Québec-Uni (1840-1867)*, Montréal, Les Éditions de Lagrave, coll. « Liberté », 1976, p. 51.

⁶⁷ Ibid., p. 55.

⁶⁸ LAMONDE, Yvan, « Institut canadien de Montréal », *Dictionnaire de la censure au Québec*, HÉBERT, Pierre, LEVER, Yves et Kenneth LANDRY (dir.), Montréal, Éditions Fides, 2006, p. 359.

⁶⁹ DE LAGRAVE, Jean-Paul, *Le combat des idées au Québec-Uni (1840-1867)*, [...], p. 12.

⁷⁰ LAMONDE, Yvan, *Gens de parole. [...]*, p. 23.

Montréal poursuit donc certaines des grandes libertés issues de 1789 telles que la liberté de parole, par les conférences et débats, la liberté de pensée et de lecture, grâce à la bibliothèque laïque, et la liberté de presse avec les voix officieuses de l'Institut, *L'Avenir* et *Le Pays*, en plus de faire écho à l'esprit de tolérance et d'ouverture qu'elles sous-tendent.

c. L'IMPORTANCE DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

Par le biais de l'Institut canadien de Montréal, nous avons brièvement abordé la question des bibliothèques publiques. Il est toutefois pertinent de s'arrêter un moment sur l'émergence de celles-ci et leur importance sur le déploiement des idées nouvelles dans la province.

La première bibliothèque publique à être établie au Canada français doit sa création à nul autre que le gouverneur de la province de Québec, sir Frederick Haldimand. Celle-ci se veut d'abord un outil à l'assimilation des francophones au lendemain de la Conquête : Haldimand cherche ainsi le moyen « d'infléchir l'opinion et les valeurs des Canadiens français, en particulier celles de l'élite⁷¹. » Pour en arriver à la fondation d'une telle bibliothèque, il lui faut cependant l'appui de l'Église, très influente sur le peuple canadien-français et peu friande à l'idée de permettre la liberté de lecture à ses fidèles. Ainsi, comme le suppose Séguin, « [en] contrepartie de leur appui au projet de bibliothèque, les hautes instances du clergé avaient probablement obtenu des autorités politiques quelque assurance quant à la nature des collections que contiendrait l'institution⁷². » Cependant, la censure n'est pas au cœur des préoccupations du gouverneur anglais, ce qui explique la présence, entre autres, des œuvres de Voltaire, de Diderot et de Rousseau dans le catalogue de 1796⁷³. Ce premier établissement public tire donc ses fondements d'une volonté d'assimilation de

⁷¹ SÉGUIN, François, *D'obscurantisme et de lumières : La bibliothèque publique au Québec des origines au 21^e siècle*, [...], p. 34.

⁷² Ibid., p. 39.

⁷³ Ibid., p. 42.

la population francophone. Toutefois, Fleury Mesplet a toujours montré un fervent appui à cette bibliothèque, qu'il voit également comme un outil, non pas à l'assimilation, mais à la libération du peuple canadien-français. En diffusant les idées de Voltaire à une nouvelle génération d'intellectuels francophones au Canada, cet établissement montre davantage son utilité à la cause de Mesplet. Le cas du jeune Louis-Joseph Papineau, qui devient souscripteur à cette bibliothèque⁷⁴, en est un bon exemple. D'autant plus que Papineau devient par la suite membre de l'Institut canadien de Montréal, association à l'origine de la création d'une autre bibliothèque publique.

Nous avons déjà abordé plus tôt l'histoire de cette bibliothèque. Ce qui nous intéresse ici, ce sont les autres tentatives entourant la création de cet établissement, car à la même époque, dans le sillage de l'Institut canadien, les AEC (associations éducatives et culturelles) commencent à se développer au Bas-Canada⁷⁵ :

Ces associations, qui avaient été constituées avant tout dans le but d'encourager la lecture et l'acquisition de connaissances, possédaient généralement une salle de périodiques [...], où l'on pouvait venir lire journaux et revues, ainsi qu'une bibliothèque; parfois privée, réservée aux seuls membres-souscripteurs, parfois semi-publique, ouverte aux citoyens non membres qui avaient le loisir d'y emprunter des livres moyennant le versement d'une certaine somme⁷⁶.

La création de ces associations, conjointement à celle de l'Institut, témoigne d'un intérêt, pour la population lettrée du Canada français, d'avoir une certaine liberté de lecture. C'est d'ailleurs à cette époque que le taux d'alphabétisation de la province commence son ascension, passant de 27% de 1840 à 1849 à 74% de 1890 à 1899⁷⁷.

Toutefois, si le nombre de bibliothèques semi-publiques est en montée, c'est également le cas de la fraction ultramontaine du clergé catholique, qui cherche à asseoir son autorité sur

⁷⁴ SÉGUIN, François, *D'obscurantisme et de lumières : La bibliothèque publique au Québec des origines au 21^e siècle*, [...], p. 42.

⁷⁵ Ibid., p. 141.

⁷⁶ Ibid., p. 139.

⁷⁷ VERRETTE, Michel, « L'alphabétisation au Québec : 1660-1900 », thèse, Université Laval, Québec, 1989, p. 157.

l'ensemble de la société canadienne-française. « Pour concrétiser ses visées, le clergé [doit] brider l'émergence du nouveau paradigme idéologique inspiré de la Révolution française et de l'esprit des Lumières dont les réformistes, notamment les radicaux du Parti rouge [...], [sont] partisans⁷⁸. » Les autorités ecclésiastiques mettent donc en branle diverses stratégies, entre autres à partir de publications dans *Les Mélanges religieux*, où elles dénoncent de façon virulente les AEC qui ne se soumettent pas à leurs règles⁷⁹. Si ces bibliothèques acceptent la censure, elles obtiennent l'agrément clérical; sinon, elles sont vouées aux gémonies, comme ce fut le cas avec l'Institut⁸⁰, ce qui explique leur disparition au fil du temps. Cette vue d'ensemble présente une nouvelle réalité : en plus des bibliothèques publiques de Haldimand et de l'Institut, d'autres, plus petites, semi-publiques comme celles des AEC, offrent une certaine résistance à l'obscurantisme et propagent pendant un temps l'idéal de la liberté de lecture.

d. LA FRANC-MAÇONNERIE

S'entremêlant aux histoires de la *Gazette littéraire* de Mesplet, de l'Institut canadien de Montréal et des bibliothèques publiques, la franc-maçonnerie, développée en territoire canadien à la suite de la Conquête⁸¹, joue également un rôle dans la transmission des idées des Lumières. Déjà, les fondements mêmes de l'Ordre font écho aux principes à la base de cette philosophie :

La Franc-Maçonnerie est basée sur la tolérance. Tolérance vis-à-vis toutes les religions et croyances politiques. Cette société ne connaît ni classe, ni couleur, ni race, ni mouvement politique, ni religion. Un Maçon fait tout d'abord la construction d'un monde nouveau. Il fait que des mots comme liberté, fraternité ou progrès soient vraiment ce qu'ils signifient⁸².

⁷⁸ SÉGUIN, François, *D'obscurantisme et de lumières : La bibliothèque publique au Québec des origines au 21^e siècle*, [...], p. 141.

⁷⁹ Ibid., p. 142.

⁸⁰ Ibid., p. 143.

⁸¹ DE LAGRAVE, Jean-Paul, *Le combat des idées au Québec-Uni (1840-1867)*, Montréal, Les Éditions de Lagrave, coll. « Liberté », 1976, p. 62.

⁸² Ibid., p. 63.

« Dans la *Gazette de Montréal*, Mesplet [traite] de franc-maçonnerie, surtout à l'occasion des Saint-Jean d'hiver et d'été, en publiant des convocations ou des allocutions de circonstance⁸³. » L'Institut canadien connaît également l'influence maçonnique : la loge des Cœurs-Unis, qui « eut un rôle important comme embryon d'une franc-maçonnerie d'expression française au Québec⁸⁴ », y tient ses premières réunions. Mais c'est surtout à partir de 1896, date de fondation de la loge L'Émancipation, que débute l'implication effective de la franc-maçonnerie dans la diffusion des idées issues de la philosophie des Lumières.

L'Émancipation est une initiative d'anciens maçons de la loge des Cœurs-Unis qui décident de délaisser la *Grand Lodge of Quebec* et de s'affilier au Grand Orient de France⁸⁵. Outre leur langue officielle, un principe important différencie ces deux grandes loges :

En 1877, le G.O.D.F. [Grand Orient de France] avait pris la décision lourde de conséquences en supprimant pour ses membres l'obligation de croire dans le Grand Architecte de l'Univers [Dieu]. Ce geste avait été condamné par la Grande Loge unie d'Angleterre, puis par les maçonneries qui en sont issues comme celle du Canada⁸⁶.

Contrairement aux loges anglophones, le Grand Orient et L'Émancipation font preuve de tolérance religieuse en acceptant leurs membres, peu importe leurs croyances, ce qui ne va pas sans rappeler l'initiative de l'Institut canadien de Montréal.

En plus de faire preuve de tolérance, les membres de L'Émancipation sont très actifs sur le plan des idées. Ils contribuent à la formation de la Ligue de l'enseignement qui poursuit l'objectif d'instaurer un « système scolaire à l'élémentaire, obligatoire et gratuit, comme aussi la création de

⁸³ RUELLAND, Jacques G., *La pierre angulaire : Histoire de la franc-maçonnerie régulière au Québec*, Montréal, Éditions Point de fuite, 2002, p. 82.

⁸⁴ Ibid., p. 92.

⁸⁵ LE MOINE, Roger, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du CRCCF », 1991, p. 12.

⁸⁶ Ibid., p. 3.

bibliothèques⁸⁷ » dans le but de « favoriser le développement intellectuel de l'individu ainsi que la transformation de la société⁸⁸ ». Par ailleurs, en plus de jouer un rôle à la ligue, ces francs-maçons s'impliquent directement dans l'éducation : « Comme nulle institution ne dispense aux jeunes filles la formation qui leur permette d'accéder à l'université, ils fondent un lycée de jeunes filles⁸⁹ ». Cette lutte pour l'instruction publique déplaît au clergé, d'autant plus que la loge possède plusieurs périodiques susceptibles de diffuser ses idées :

[...] le journal *La Patrie*, fondé le 24 février 1879 par le franc-maçon Honoré Beaugrand, [reflète] la pensée de la maçonnerie, et ce, même après son acquisition par Israël Tarte [membre de la Ligue de l'enseignement] le 6 février 1897 [...] puisqu'un autre maçon, Godfroy Langlois, en est le rédacteur-en-chef. *Le Canada* adopte une position assez semblable. Dirigé depuis sa fondation, le 4 avril 1903, par le même Godfroy Langlois, ce journal compte parmi ses rédacteurs des radicaux [...]⁹⁰.

Les deux journaux se sont tour à tour préoccupés de la question de l'instruction publique et des bibliothèques. Toutefois, ces périodiques appartiennent à des hommes politiques libéraux qui, « tout en étant d'accord sur plus d'un point avec la loge et la ligue, ne vont pas compromettre leur parti⁹¹ ». L'Émancipation fonde alors *La Petite Revue*, organe leur permettant d'accuser publiquement l'Église d'autoritarisme excessif, mais qui sera censurée⁹², puis contrôle l'hebdomadaire indépendant *Les Débats* à deux reprises, lorsque Paul Le Moyne de Martigny, franc-maçon, en est le directeur propriétaire (3 décembre 1899 - 18 mars 1900) et lorsque Édouard Charlier, également franc-maçon, y est rédacteur (janvier à octobre 1909)⁹³.

⁸⁷ LE MOINE, Roger, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, [...], p. 28.

⁸⁸ Ibid.

⁸⁹ Ibid., p. 29.

⁹⁰ Ibid.

⁹¹ Ibid.

⁹² Voir COTNAM, Jacques, « *La Petite revue* », *Dictionnaire de la censure au Québec*, HÉBERT, Pierre, LEVER, Yves Lever et Kenneth LANDRY (dir.), [...], p. 532-535.

⁹³ LE MOINE, Roger, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, [...], p. 29.

Finalement, en plus des débats qu'elle génère sur la scène publique et de son collègue pour jeune fille, la loge L'Émancipation fonde le 5 février 1909 « le cercle Alpha-Oméga, tribune de la libre expression des idées⁹⁴ ». Avec ce cercle, les maçons offrent des conférences et l'accès à une bibliothèque publique. Celle-ci est avant tout « constituée d'essais appartenant à la production positiviste. [...] Sont assez nombreux les textes sur l'inexistence de Dieu [...]. On y retrouve également des essais politiques et sociaux⁹⁵. » L'année suivante, en 1910, « l'ultime affrontement entre les non-réformistes du Québec, dont la bannière est tenue par l'Église, et les démocrates de la loge⁹⁶ » amène la disparition de celle-ci. Plus particulièrement, la soirée du 8 avril 1910 est décisive : « un nommé Albert Lemieux, revolver au poing, à la tête d'un "commando" de complices [membres de l'ACJC, l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française], attaque le secrétaire de la loge, le professeur Larose, et lui vole ses documents⁹⁷. » Les papiers sont ensuite rendus aux Jésuites du collège Sainte-Marie, qui les font photographier, et les comptes rendus des réunions sont publiés en brochures, accompagnés de la liste des principaux membres. Aussitôt, Mgr Bruchési inscrit tous les nommés sur sa liste noire et beaucoup d'entre eux perdent leur emploi⁹⁸. Cette dénonciation met fin aux actions de la loge L'Émancipation.

Ainsi, comme d'autres avant eux, les francs-maçons installés au Québec essaient « d'étendre l'instruction à toutes les classes de la société par la transformation du système scolaire et aussi par la diffusion des idées qui ont cours dans les pays évolués de l'Occident⁹⁹. » C'est surtout la loge L'Émancipation qui retient l'attention, puisqu'elle participe à la fondation de la Ligue de l'enseignement, contrôle des journaux et revues comme *Les Débats* et *La Petite Revue* et

⁹⁴ DE LAGRAVE, Jean-Paul, *Le combat des idées au Québec-Uni (1840-1867)*, [...], p. 250.

⁹⁵ LE MOINE, Roger, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, [...], p. 39.

⁹⁶ DE LAGRAVE, Jean-Paul, *Liberté et servitude de l'information au Québec confédéré (1867-1967)*, Montréal, Éditions de Lagrave, coll. « Liberté », 1978, p. 251.

⁹⁷ Ibid., p. 252.

⁹⁸ Ibid.

⁹⁹ Ibid., p. 58.

crée une bibliothèque publique au cercle Alpha-Oméga. Encore une fois, c'est l'Église qui est responsable de la disparition de cette loge et de ces initiatives.

e. LES PAMPHLETS

L'année 1896 apporte une toute nouvelle dimension à la transmission des principes des Lumières au Québec. En plus de la création de la loge L'Émancipation, une critique de l'ingérence religieuse se déploie dans la sphère publique sous la forme de pamphlets. La mise à l'Index de l'essai historico-politique de Laurent-Olivier David, *Le clergé canadien, sa mission, son œuvre*¹⁰⁰ est l'étincelle qui met le feu aux poudres. Cet épisode débute par l'intervention du clergé lors des élections de juin 1896, qui seront remportées par Wilfrid Laurier. « [La] toile de fond qui divise les opinions touche la question scolaire au Manitoba¹⁰¹ », le gouvernement de cette province ayant aboli les « écoles séparées », c'est-à-dire catholiques. Pour le clergé, il convient alors « de voter pour un futur premier ministre qui restituerait aux francophones leurs pleins droits¹⁰² ». Or, ce n'est pas vraiment le plan de Laurier, qui souhaite plutôt un compromis. Le clergé intervient alors dans le processus électoral en manifestant sa préférence dans une lettre pastorale :

C'est pourquoi, nos très chers frères, tous les catholiques ne pourront accorder leur suffrage qu'aux candidats qui s'engageront formellement et solennellement à voter, au Parlement, en faveur d'une législation rendant à la minorité catholique du Manitoba les droits scolaires qui lui sont reconnus par l'Honorable Conseil Privé d'Angleterre. Ce grave devoir s'impose à tout bon catholique, et vous ne seriez justifiable ni devant vos guides spirituels ni devant Dieu lui-même de forfaire à cette obligation¹⁰³.

¹⁰⁰ DAVID, Laurent-Olivier, *Le clergé canadien, sa mission, son œuvre*, Montréal, Eusèbe Senécal, 1896, 123 p.

¹⁰¹ HÉBERT, Pierre, « *Le clergé canadien, sa mission, son œuvre* », *Dictionnaire de la censure au Québec*, HÉBERT, Pierre, LEVER, Yves et Kenneth LANDRY (dir.), [...], p. 127.

¹⁰² Ibid.

¹⁰³ *Lettre pastorale de nos seigneurs les archevêques et évêques des provinces ecclésiastiques de Québec, de Montréal et d'Ottawa sur la question des Écoles du Manitoba*, MÉM, vol. 12, p. 19 cité dans HÉBERT, Pierre, *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié (1625-1919)*, avec la collaboration de Patrick Nicol, Montréal, Fides, 1997, voir annexe.

Les reproches faits à l'Église ne concernent en rien la position qu'elle tient au sujet du droit à l'éducation francophone et catholique. En fait, le problème se situe du côté de l'immixtion de cette dernière dans la politique. En effet, c'est cette tentative d'influencer les élections qui amène Wilfrid Laurier à envoyer deux émissaires à Rome pour se plaindre de l'ingérence ecclésiastique. Le second émissaire, Gustave Drolet, ancien zouave pontifical, est d'ailleurs malgré lui à l'origine de la mise à l'Index de l'essai de Laurent-Olivier David, puisqu'il le remettra entre les mains des autorités religieuses romaines, comme le révèle l'auteur du *Clergé canadien* [...] :

Un jour, Drolet vient me voir à l'hôtel de ville et me trouva occupé à écrire. [...] me préparant à publier une histoire politique du Canada depuis l'établissement de la Confédération j'étais à rédiger quelques pages sur l'intervention du clergé dans nos luttes politiques et spécialement dans les dernières élections. [...] il me dit : « Sais-tu que tu pourrais me rendre un grand service. Je pars, comme tu le sais, pour Rome, afin de renseigner les autorités ecclésiastiques sur la politique de Laurier relativement à la question des écoles, et je n'ai pas le temps de préparer le *factum* que je devrais leur soumettre. Mais si tu terminais ton travail, je l'apporterais à Rome et ce serait mon *factum*. »¹⁰⁴

Drolet distribue à Rome la brochure qui « fait état des contributions positives du clergé jusqu'aux troubles de 1837-1838, tournant important pour David puisqu'il marque ainsi le début d'une série d'ingérences du clergé dans le domaine politique¹⁰⁵. » La suite présente quelques-uns de ces moments où le clergé aurait dû s'abstenir et, pour terminer, plusieurs pages sont consacrées à la question manitobaine et aux élections de juin 1896¹⁰⁶. David voit son volume interdit formellement par la Sacrée Congrégation de l'Index. « [L]es évêques de Québec, Trois-Rivières, Nicolet, Rimouski et Chicoutimi condamnent en sus le journal *L'Électeur* pour avoir, entre autres, publié le pamphlet de David¹⁰⁷. » Ce traitement injuste entraîne des réactions diverses. Par

¹⁰⁴ Témoignage de Laurent-Olivier David, fonds Auclair, ACAM, 990.073 cité dans HÉBERT, Pierre, *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié (1625-1919)* [...], voir annexe.

¹⁰⁵ HÉBERT, Pierre, « *Le clergé canadien, sa mission, son œuvre* », [...], p. 129.

¹⁰⁶ Ibid.

¹⁰⁷ Ibid., p. 130.

exemple, dans une entrevue accordée à *La Presse* le 27 février 1897, Gustave Drolet « dénonce un clergé qui “étouffe la libre discussion de certaines questions d’ordre public”¹⁰⁸. » Un besoin d’autonomie et de liberté se ressent des réactions en chaîne qu’entraîne l’histoire de cet essai.

« Car le pamphlet de David est tendre en comparaison de trois autres ouvrages qui parurent vraisemblablement durant la deuxième moitié de l’année 1896 : *Curés et bedeaux*, *Les Hommes noirs* et *Saintes Comédies*¹⁰⁹. » Ces trois pamphlets anonymes, qui s’en prennent directement au clergé, viennent compléter le discours de David et s’entremêlent aux principes des Lumières. Le premier, *Curés et bedeaux*, s’attaque à « cette doctrine maudite et anti-sociale de tenir les peuples dans les ténèbres de l’ignorance¹¹⁰ »; le deuxième, *Les Hommes noirs*, souhaite « briser nos fers, reconquérir la liberté de conscience qui nous a été ravie¹¹¹ »; et le troisième, *Saintes Comédies*, s’adresse directement à David pour lui rappeler que la liberté de pensée n’est pas chose acquise dans la belle province : « Voyons, mon cher David, vous ne saviez donc pas que dans notre petite Espagne il faut être entièrement pour le curé ou entièrement contre le curé¹¹². » Ces pamphlets dénoncent l’emprise du clergé et soulèvent publiquement la nécessité de l’autonomie de la pensée. En ce sens, ils viennent se greffer aux autres acteurs qui participent à la transmission des idées des Lumières.

Ainsi, bien avant l’époque de Louis Dantin, des obstacles se sont dressés devant la propagation de ces trois grands principes : autonomie, finalité humaine et universalité. L’Église est toujours prête à défendre la vertu de ses fidèles contre l’immoralité des intellectuels, qu’ils soient de grands philosophes français ou de simples journalistes canadiens. Pour cette raison, ni la *Gazette littéraire* de

¹⁰⁸ HÉBERT, Pierre, « *Le clergé canadien, sa mission, son œuvre* », [...], p. 131.

¹⁰⁹ HÉBERT, Pierre, *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié (1625-1919)*, [...], p. 157.

¹¹⁰ *Curés et Bedeaux. Le Cléricalisme au Canada*, par ? [sic], Montréal, 1896, p. 3 cité dans HÉBERT, Pierre, *Censure et littérature au Québec* [...], p. 157.

¹¹¹ *Les Hommes noirs. Propagande anti-cléricale*, Première série, par ?? [sic], p. 5 cité dans HÉBERT, Pierre, *Censure et littérature au Québec* [...], p. 157.

¹¹² *Saintes Comédies. Le Cléricalisme au Canada*. II, par ? [sic], Montréal, 1896, p. 21 cité dans HÉBERT, Pierre, *Censure et littérature au Québec* [...], p. 158.

Mesplet ni l'Institut canadien de Montréal n'ont su soutenir bien longtemps les principes des Lumières. Toutefois, avec le temps, leur initiative en inspire d'autres. Au tournant du XX^e siècle, les intellectuels canadiens-français sont de plus en plus nombreux à confronter le clergé et à tenter de revendiquer une certaine autonomie, et ce, malgré que les discours soient encore majoritairement orthodoxes au début du siècle qui nous intéresse.

2. LE CAS LOUIS DANTIN

Au début de ce chapitre, nous avons postulé que les idées de Dantin tirent leur appartenance de la philosophie des Lumières. Or, nous venons de voir que cette philosophie n'est pas encore ancrée dans le discours canadien-français de l'époque, ce qui vient confirmer l'aspect « novateur » de ces idées. Maintenant, par le biais d'éléments biographiques et discursifs, nous montrerons que la pensée de Dantin se lie à celle des philosophes français du XVIII^e siècle et que son discours s'écarte de celui de bon nombre de ses contemporains. Cette partie du chapitre est nécessaire pour la suite, car elle permettra l'association de la vision du monde de l'auteur à celle d'un groupe social spécifique. C'est la présence ou non de cette vision dans son discours littéraire que nous analyserons par la suite par le biais des œuvres en prose.

a. ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES : DE RELIGIEUX A DEFROQUE

Comme nous venons de le mentionner, les discours véhiculés au début du XX^e siècle sont majoritairement orthodoxes. Il en va d'ailleurs de même de la formation académique de Dantin. Il suit en effet son cours classique au Collège de Montréal, dirigé par les Sulpiciens, et se dirige ensuite en philosophie dans le séminaire affilié au Collège. En 1883, il quitte pour l'Europe, un voyage financé par ses parents au bout duquel il décide d'entrer au noviciat des Pères du Saint-Sacrement. Cependant, la lune de miel est de courte durée. Ses années de scolastiques à Rome,

qu'il entame l'année suivant son entrée au noviciat, l'amènent pour une première fois à remettre en question certains dogmes de l'Église :

Malheureusement, si la foi chrétienne avait pour mon cœur des attraits invincibles, et qu'elle n'a pas encore perdus, mon esprit curieux et chercheur, très positif aussi, sentait chaque jour s'élargir dans la démonstration du christianisme, dans la partie intellectuelle de la foi, des lacunes qui devinrent bientôt des abîmes. On me fit subir à Rome, après un cours déjà fait de philosophie, trois nouvelles années de la scolastique la plus arriérée, la plus vide et la plus desséchée qui se puisse concevoir [...]. Je puis dire que je passai ces trois années à contredire intérieurement tout ce qu'on m'enseignait [...]¹¹³.

Malgré tout, il continue ses études et obtient son doctorat en philosophie en 1887, puis s'installe à Paris où il devient secrétaire du Père Tesnière, supérieur général de la congrégation. Lorsqu'il repense à ces années, Dantin se fait la réflexion suivante : « J'ai aimé la vérité avant la foi et plus que la foi, et je n'ai pas refoulé sans examen dans mon âme les doutes que ma raison créait contre les dogmes reçus. J'aurais cru, en le faisant, être infidèle à la lumière¹¹⁴. » Cette « lumière » de la Raison semble donc toujours avoir été en lui. Plus encore, selon Gaboury, « son *universalisme* était l'expression de sa curiosité intellectuelle¹¹⁵. » Cette curiosité est d'ailleurs amenée à s'accroître durant ces années en Europe, comme il l'écrit dans une lettre à DesRochers du 28 janvier 1932 :

Le grand progrès que gagne l'esprit à voyager, ce n'est pas tant de s'instruire que de l'élargir, de constater l'infinie variété des âmes, des mœurs et des idées humaines, et d'accueillir en soi une attitude plus sympathique et plus universelle envers les formes de la vie intellectuelle aussi bien que de la vie tout court. C'est cette attitude qui, plus tard, influe sur tout ce que nous pensons, et, en nous éloignant des conceptions étroites, nous fait membres de la grande famille des esprits¹¹⁶.

Les doutes de Dantin envers sa profession religieuse se sont majoritairement développés durant cette période et ses voyages à travers l'Europe y sont pour quelque chose puisqu'ils entraînent

¹¹³ DANTIN, Louis, dans NADEAU, Gabriel. *Louis Dantin. Sa vie et son œuvre*, Manchester, Éditions Lafayette, 1948, p. 19.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 20.

¹¹⁵ GABOURY, Placide, *Louis Dantin et la critique d'identification*, [...], p. 36. L'auteur souligne.

¹¹⁶ DANTIN, Louis, Lettre à Alfred DesRochers, 28 janvier 1932, citée dans *Ibid.*, p. 35-36.

l'élargissement de son esprit. Cette ouverture sur le monde et la recherche de la vérité font partie des éléments qui viennent troubler sa foi, tout comme le besoin de liberté qui l'habite.

Selon le père Eugène Prévost, Dantin « avait ses idées à lui [...]. Il rejetait l'autorité de saint Thomas et ne soumettait pas ses pensées personnelles¹¹⁷. » Cette conduite nous laisse supposer qu'il revendiquait déjà une liberté de pensée à cette époque. De plus, on lui offre, en 1890, le poste de supérieur des novices de la maison de Bruxelles et les doutes qu'il entretient pour sa vocation se voient renforcer par sa rencontre avec une jeune Belge, Charlotte Beaufaux, de qui il tombe amoureux. Pour toutes ces raisons, il quitte pour une première fois les ordres en 1894. Cependant, ses parents vont le convaincre de retourner au Canada, loin de Charlotte, où il va reprendre sa place au couvent, mais en vivant en marge de la congrégation. Vers 1898, il commence à fréquenter des membres de l'École littéraire de Montréal¹¹⁸, dont Nelligan, et publie des poèmes pour la revue *Les Débats*, dirigée par Louvigny de Montigny, en plus d'être le directeur de l'imprimerie de son couvent et du bulletin religieux *Le Petit messager du Très-Saint-Sacrement*. Il mène alors une double vie, ce qui lui offre davantage de liberté. Cependant, cette existence ne convient pas à Dantin qui décide finalement de quitter une deuxième fois les ordres, cette fois-ci pour de bon, en 1903, et de s'expatrier aux États-Unis. Les raisons de son départ, Dantin les explique dans une lettre à DesRochers du 19 octobre 1929 : sa rencontre avec Clotilde Lacroix lui donne un « prétexte cherché et voulu pour une évasion définitive » de sa congrégation dans laquelle il restait depuis son retour au Canada « par lassitude, par fatalisme, pour faire plaisir à [ses] parents et à [ses] confrères¹¹⁹ ». Il quitte donc famille et amis et s'installe à Cambridge avec cette femme, qui le

¹¹⁷ GARON, Yves, *Louis Dantin, sa vie et son œuvre*, thèse de D. E. S., Québec, Université Laval, 1957, f. 36.

¹¹⁸ Il assista aux séances publiques et Nelligan, membre de l'École littéraire, lui présenta certains membres, voir Documents concernant Louis Dantin, fonds Gabriel Nadeau, Bibliothèque et archives nationales du Québec, MSS177.

¹¹⁹ GARON, Yves, *Louis Dantin, sa vie et son œuvre*, [...], f. 53.

quittera en 1909, et son enfant à elle. De cette relation naît l'année suivante, en 1904, le fils unique de Dantin, Joseph Adéodat Seers.

Dans une lettre à Asselin du 14 janvier 1927, Dantin affirme avoir fait le bon choix en quittant les ordres : « Si vous trouvez la paix dans le dogme, tant mieux, certes; mais quel encouragement puis-je vous donner quand, moi, je n'ai trouvé la paix que dans l'affranchissement, une paix que j'ai payée bien cher, mais que je garde et que je chéris comme le plus précieux de mes biens^{120?} » Comme nous l'avons vu, cette paix et cet affranchissement, il les a trouvés dans la vérité et c'est d'ailleurs le témoignage qu'il livre dans *Chanson intellectuelle*. Paru en 1932, ce long poème célèbre la Vérité et « constitue en quelque sorte le testament intellectuel et spirituel de Dantin¹²¹ ». La remise en question de la foi, puis la raison de ce scepticisme y sont présentées. L'auteur s'est assigné un nouvel idéal : la fidélité à la Vérité¹²². D'ailleurs, les cinq premières strophes appartiennent à un autre poème de Dantin, « Processions¹²³ », qu'il compose lorsqu'il habite encore au couvent de Montréal. Le cheminement de la pensée de l'auteur y est donc tangible, car la première partie est beaucoup plus religieuse, et les trois autres, davantage profanes. Au début, « le poète chante les processions blanches des Fêtes-Dieu, symboles de cette époque où la foi l'habitait¹²⁴ », alors que la deuxième partie se termine dans le doute et les regrets :

Dans la procession sombre des vains désirs
Où marchent vaguement mes âpres destinées,
Le Rêve pour encens exhale des soupirs
Et jette des regrets comme des fleurs fanées¹²⁵.

L'auteur y dévoile ensuite son nouvel idéal :

¹²⁰ NADEAU, Gabriel, *Louis Dantin. Sa vie et son œuvre*, [...], p. 177.

¹²¹ BEAULIEU, Paul, « L'œuvre poétique de Louis Dantin », *Études françaises*, vol. 2, n° 1, 1966, p. 89.

¹²² Ibid., p. 90.

¹²³ DANTIN, Louis (sous le pseudonyme de « Serge Usène »), « Processions », *Le Petit Messager du Très Saint-Sacrement*, Août 1900, voir Documents concernant Louis Dantin, fonds Gabriel Nadeau, Bibliothèque et archives nationales du Québec, MSS177.

¹²⁴ BEAULIEU, Paul, « L'œuvre poétique de Louis Dantin », [...], p. 89.

¹²⁵ Anonyme, *Chanson intellectuelle*, s. l., s. é., 1932, p. 4.

En mon cœur invincible une lumière veille.
 Car toujours j'ai vécu fidèle, ô Vérité!
 À ton amour jaloux, à ton culte suprême,
 Et pour te posséder, Toi seule, j'ai quitté
 Tout ce que l'on adore et tout ce que l'on aime¹²⁶.

Cet extrait rappelle l'exil choisi de Dantin et les propos qu'il tient à Asselin au sujet de cette paix très cher payée. C'est également le cas de la dernière partie du poème, dans laquelle le poète fait « défiler ce cortège des chercheurs, philosophes, écrivains, qui l'ont précédé dans cette voie souvent douloureuse et héroïque, et que les obstacles n'ont pas brisés dans leur élan¹²⁷ » et où il s'inscrit dans cette lignée sans regret, malgré son cœur « saignant d'un même sacrifice¹²⁸ ». Parmi les auteurs qu'il aborde, notons la présence de Rousseau et Montaigne. Le discours de l'auteur s'éloigne dès lors de celui, orthodoxe, davantage répandu au Canada français à l'époque. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'Albert Lévesque refuse en 1932 d'inclure cette chanson dans le *Coffret de Crusoé*¹²⁹, y trouvant un caractère profane; il l'imprime cependant, en décembre de la même année, à deux cents exemplaires pour les amis du poète¹³⁰.

Ces éléments biographiques montrent alors que Louis Dantin porte en lui des principes forts de vérité et de liberté qui se heurtent le plus souvent à ceux priorisés par la société canadienne-française, encore très soumise aux doctrines religieuses à l'époque. Les extraits que nous venons d'aborder de *Chanson intellectuelle* sont d'autant plus pertinents qu'ils apportent un nouvel angle à l'analyse, celui du discours. Mais alors, serait-il possible de répéter l'expérience avec d'autres

¹²⁶ Anonyme, *Chanson intellectuelle*, [...], p. 4.

¹²⁷ BEAULIEU, Paul, « L'œuvre poétique de Louis Dantin », [...], p. 90.

¹²⁸ Anonyme, *Chanson intellectuelle*, [...], p. 7.

¹²⁹ DANTIN, Louis, *Le coffret de Crusoé*, Montréal, Éditions Albert Lévesque / Librairie d'Action canadienne-française ltée, 1932, 174 p.

¹³⁰ VIGNEAULT, Robert, « *Chanson intellectuelle* », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, T. II : 1900-1939*, dans LEMIRE, Maurice (dir.), [En ligne], http://services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/document.xsp?id=00923&cv=01&qid=sdx_q7 (Page consultée le 10 octobre 2017).

régimes discursifs? C'est ce à quoi nous tenterons de répondre dans la suite de ce mémoire. D'abord, avant de nous plonger dans l'analyse de l'œuvre en prose, nous croyons que deux autres modes de discours factuels méritent notre attention : il s'agit de la correspondance et des articles critiques. Ceux-ci pourraient entre autres rendre plus tangible l'écart entre les idées de Dantin et celles de plusieurs de ses contemporains et préciser les liens unissant ces idées hétérodoxes aux principes des Lumières.

b. ÉLÉMENTS DISCURSIFS

i. LA CORRESPONDANCE

Dans cette partie, il ne s'agit pas de faire l'étalage complet des opinions que Dantin exprime à travers l'ensemble de sa correspondance. Nous nous arrêterons plutôt à deux échanges qui témoignent de la rupture entre son discours et celui de ses destinataires ou qui présentent une prise de position impossible sans l'appui des Lumières.

La première correspondance est celle avec Alfred DesRochers, dans laquelle Dantin exprime son opinion sur l'Index et ses conséquences sur la culture littéraire. Tout commence le 25 décembre 1929, lorsque Dantin offre à DesRochers un exemplaire des *Confessions* de Rousseau. Le lendemain, DesRochers refuse le don, le livre étant présumément à l'Index. C'est ce qui amène Dantin à écrire une longue lettre, le 29 décembre 1929, où il livre la réflexion suivante :

Il faut sûrement plus que du génie pour pouvoir s'isoler ainsi de toute la tradition des siècles. Vous vous rendez bien compte, n'est-ce pas, qu'une moitié ou plus des chefs-d'œuvre de la littérature française sont interdits aux catholiques obéissants? Vous ne pouvez lire ni les *Essais* de Montaigne ni l'*Esprit des lois*, ni les *Lettres persanes* de Montesquieu, ni rien de Rousseau, de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert, de Marmontel [...] Croyez-vous vraiment qu'on puisse se passer de toute cette éducation intellectuelle, et devenir un écrivain? [...] Et l'on se demande pourquoi la littérature canadienne reste étroite, mesquine et médiocre¹³¹.

¹³¹ DANTIN, Louis, Lettre à Alfred DesRochers, 29 décembre 1929, citée dans HÉBERT, Pierre et al., *Une émulation littéraire : la correspondance entre Louis Dantin et Alfred DesRochers (1928-1939)*, [...], p. 177.

Selon lui, l'Église brime la liberté de ses fidèles. Plus encore, elle est l'ennemie « de toute originalité, de toute liberté littéraire », elle ne veut « pas qu'on puisse savoir ce qui se pense, ce qui se dit en dehors d'elle¹³² ».

Cette prise de position nous intéresse pour deux raisons. D'abord, elle vient se lier à l'une des visées de Fleury Mesplet et des membres de l'Institut canadien de Montréal, celle d'offrir la liberté de lecture aux Canadiens français. Il s'agit d'ailleurs, en quelque sorte, d'une « leçon des Lumières » que Dantin offre à DesRochers. Ensuite, cette fustigation envers l'Index repose sur les lectures qu'il a pu faire au cours de sa vie; lectures qui transparaissent d'ailleurs dans *Chanson intellectuelle* :

Ce sont tous les épris du Vrai, tous les penseurs,
[...]
Hérétiques honnis et voués au bûcher,
Gulielme, Bruno, Servet, Savonarole,
Martyrs à qui, tels des astres à leur coucher,
L'autodafé impie allume une auréole¹³³.

La pensée de Dantin s'est donc élargie non seulement par ses voyages en Europe, mais également par ses lectures philosophiques, qu'elles soient proscrites ou non. Puisqu'il ne s'est pas privé de cette « éducation intellectuelle », son travail littéraire est enrichi d'idées « nouvelles », différentes de celles majoritairement dispersées au pays, et certaines peuvent tirer leurs sources des grandes libertés du XVIII^e siècle. La deuxième correspondance vient d'ailleurs aborder l'une de ces libertés par le biais du principe d'universalité.

Bien que les échanges entre Louis Dantin et Olivar Asselin soient parsemés d'oppositions, les deux hommes étant souvent en désaccord, nous avons plutôt choisi d'aborder une opinion qu'ils partagent : la sympathie à l'égard des Noirs. C'est à la suite de la parution dans *La Revue moderne*

¹³² DANTIN, Louis, Lettre à Alfred DesRochers, 29 décembre 1929, citée dans HÉBERT, Pierre et al., *Une émulation littéraire : la correspondance entre Louis Dantin et Alfred DesRochers (1928-1939)*, [...], p. 177.

¹³³ Anonyme, *Chanson intellectuelle*, [...], p. 4.

le 15 décembre 1920 de l'étude sur « *L'Anthologie haïtienne des poètes contemporains* »¹³⁴ que commence l'échange qui nous intéresse. Après avoir lu l'étude, Asselin contacte Dantin : il tente de le ramener au Québec et songe, par la même occasion, « à le faire nommer consul d'Haïti¹³⁵. » Dans sa lettre à Asselin du 9 mars 1921, Dantin dévoile la sympathie qu'il porte envers le peuple haïtien, bien qu'il ne puisse devenir leur consul, désirant demeurer à Cambridge : « Ne croyez pas, malgré tout, que je méprise ces braves nègres, ni même que je dédaigne leur témoignage d'estime... Sauf la couleur, je suis aussi nègre qu'eux tous, et je me sens fraternel à tout ce qui trime dans les dessous¹³⁶. » Cet extrait présente une opinion de Dantin que l'on peut déployer sur deux plans : d'abord, il revendique l'égalité des races; ensuite, la fraternité envers les minorités de la société, envers tous ce « qui trime dans les dessous ». Il montre alors que son universalisme ne s'arrête pas à un élément, mais qu'il englobe l'ensemble de la définition apporté par les philosophes.

À travers ces deux échanges nous voyons donc que certaines des idées de Dantin prennent appui de la philosophie des Lumières. La liberté de lecture et l'égalité des races font en effet partie de deux principes que nous avons abordés plus tôt : l'autonomie et l'universalité. Mais si nous accordons un caractère philosophique à la pensée de Dantin, qu'en est-il de sa perception de lui-même ? Deux lettres à Jean Bruchési viennent nous éclairer à ce sujet. D'abord, le 20 novembre 1930, Dantin se dit lui-même philosophe : « Oui, un philosophe optimiste et qui croit au progrès humain a tout de même de bien bons moments¹³⁷ ! » Dans cette perspective, il est d'autant plus intéressant de connaître la signification du mot « philosophe » pour Dantin et c'est justement ce dont il est question dans cet extrait d'une lettre du 17 janvier 1931 :

¹³⁴ DANTIN, Louis, « *L'Anthologie haïtienne des poètes contemporains* », *Revue moderne*, vol. 2, n° 2, 15 décembre 1920, p. 23-27.

¹³⁵ NADEAU, Gabriel. *Louis Dantin. Sa vie et son œuvre*, [...], p. 61.

¹³⁶ DANTIN, Louis, Lettre à Olivar Asselin, 9 mars 1921, citée dans NADEAU, Gabriel, *Louis Dantin : sa vie et son œuvre*, [...], p. 177.

¹³⁷ DANTIN, Louis, Lettre à Jean Bruchési, 20 novembre 1930, dans NADEAU, Gabriel, *Louis Dantin : sa vie et son œuvre*, [...], p. 214.

Mais vous, vous allez perdre cette lumineuse logique, puisque vous refusez d'en laisser filtrer à vos yeux le moindre rayon, et il faudra que ce soit les leçons du temps et les faits de l'histoire future qui vous fassent peu à peu entrevoir « l'autre » vérité. Car il y a trente-six vérités, ou trente-six faces à la vérité nue, et un philosophe doit les exposer et les comprendre toutes¹³⁸.

Dantin y met de l'avant l'importance de la vérité pour les philosophes, importance qu'il partage assurément, comme nous avons pu le voir à travers les éléments biographiques. De plus, il utilise des termes rappelant la philosophie des Lumières : « lumineuse logique » et « rayon ». Ainsi, non seulement nous abordons Dantin comme un penseur prenant appui sur des principes philosophiques, mais lui-même se dit philosophe et associe sa pensée à la lumière et la vérité. Ces quelques indices viennent alors renforcer notre position de départ selon laquelle la vision du monde de Dantin puise ses fondements des grandes libertés du XVIII^e siècle. Reste alors à voir si l'analyse du discours critique ira dans le même sens.

ii. LA CRITIQUE

Dantin, rappelons-le, amorce en 1920, alors âgé de 55 ans, une prolifique carrière littéraire. « À la demande d'amis, il rédige des centaines de critiques dans divers journaux et revues : *La Revue moderne* (1920-1934), *L'Avenir du Nord* (1923-1942), *Le Canada* (1927-1932), puis dans *Le Jour* de Jean-Charles Harvey (1938-1942)¹³⁹. » Ces articles sont d'ailleurs analysés par Pierre Hébert sous l'angle de la philosophie des Lumières dans « *Les critiques littéraires de Louis Dantin : l'appartenance aux Lumières comme lecture du monde* ». Dans cette étude, Hébert se base d'abord sur cette citation de Harvey à Dantin : « Ce que j'aurais aimé de vous, ç'aurait été une série de critiques littéraires ou artistiques. Je sais que vous avez l'art d'émailler ces critiques de

¹³⁸ DANTIN, Louis, Lettre à Jean Bruchési, 17 janvier 1931, dans NADEAU, Gabriel, *Louis Dantin : sa vie et son œuvre*, [...], p. 215.

¹³⁹ HÉBERT, Pierre, « Les critiques littéraires de Louis Dantin. L'appartenance aux Lumières comme lecture du monde », [...], p. 140.

considérations personnelles et d'une certaine philosophie, qui font la valeur de ses articles¹⁴⁰ ». De là, Hébert conclut que les articles littéraires de Dantin peuvent nous révéler sa pensée puisqu'ils servent, « de manière souterraine, oblique en quelque sorte, à l'élaboration d'un discours social, voire philosophique cohérent¹⁴¹. » Cette affirmation est ensuite appuyée par deux exemples concrets : les critiques de Dantin sur *Études* de Marguerite Taschereau et *Chez nos ancêtres* de Lionel Groulx.

Dans son recueil d'essais philosophiques *Études*, Marguerite Taschereau parle, entre autres, de la classe ouvrière d'une façon qui déplaît à Dantin. Par exemple, elle croit qu'il faut observer davantage la nature : « Le souci de l'ordre, le respect de la hiérarchie, la scrupuleuse honnêteté dans la répartition du travail ont développé chez les insectes une justice plus intransigeante que celles des humains [...] [ce modèle] devrait être proposé comme un modèle à toute vie humaine, surtout devant les revendications grandissantes de la classe ouvrière¹⁴² », puisque les insectes comprennent « la nécessité de la subordination¹⁴³ ». En réponse à cette étude paraît le 15 novembre 1921, dans *La Revue moderne*, « À propos de philosophie ». Cette critique de Dantin présente pour la première fois le schéma de ses idées sociales. Il est tout à fait contre cette conception d'une hiérarchie qui serait naturelle : « Ce qu'il y a de chrétien dans ces idées est imperceptible : on y respire, par contre, un relent germanique bien prononcé; on y entend l'écho de Nietzsche et de Bernardi¹⁴⁴ ». Il faut dire que Taschereau croit également que les ouvriers-patrons devraient écraser

¹⁴⁰ HARVEY, Jean-Charles, Lettre à Louis Dantin, 23 juillet 1938, dans HÉBERT, Pierre, « Les critiques littéraires de Louis Dantin : L'appartenance aux Lumières comme lecture du monde », [...], p. 141.

¹⁴¹ HÉBERT, Pierre, « Les critiques littéraires de Louis Dantin : L'appartenance aux Lumières comme lecture du monde », [...], p. 141.

¹⁴² TASCHEREAU, Marguerite [1921], *Études*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, citée dans HÉBERT, Pierre, « Les critiques littéraires de Louis Dantin : L'appartenance aux Lumières comme lecture du monde », [...], p. 143.

¹⁴³ Ibid. L'auteure souligne.

¹⁴⁴ DANTIN, Louis, « À propos de philosophie [Marguerite Taschereau, *Études*; Louis-Georges Godin, *Dicts du passant*] », vol. 3, n° 1, 15 novembre 1921, cité dans HÉBERT, Pierre, « Les critiques littéraires de Louis Dantin : L'appartenance aux Lumières comme lecture du monde », [...], p. 145.

« sous leurs talons les frelons de leurs usines¹⁴⁵ ». Cet écrasement de la classe ouvrière, c'est, selon Dantin, du « bolchévisme à rebours¹⁴⁶ ». Il est aussi intéressant de noter qu'il est le seul à critiquer les propos de Taschereau. *Études* a reçu un « accueil chaleureux¹⁴⁷ », « et avaient d'ailleurs mérité, à l'état de manuscrit, le prix d'Action intellectuelle de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française¹⁴⁸. » L'écart entre sa perception et celle d'une partie importante de la population, portée entre autres par les instances religieuses, est alors tangible.

Cette même année, Dantin s'est aussi penché sur *Chez nos ancêtres*, ouvrage de vulgarisation de Lionel Groulx, paru en 1920 et dans lequel l'historien, entre autres, idéalise le régime féodal. Dans sa critique parue le 15 août 1921 dans *La Revue moderne*, « Dantin porte le débat sur un autre plan, celui du temps et de l'histoire¹⁴⁹. » Selon lui, Groulx prétend « nous faire regretter des formes mortes et des moules à jamais brisés¹⁵⁰ », alors que « [n]ous murer dans le cloître des souvenirs, ce serait fuir la vie, rester immobile¹⁵¹. » Il énumère ensuite les éléments positifs découlant du progrès :

Ce ne sont pas seulement les chemins de fer et les cheminées d'usine qui rendent ce rêve illusoire, c'est tout un monde d'institutions et d'idées surgi depuis lors : c'est Rousseau, Karl Marx, et Auguste Comte; c'est une douzaine de révolutions dont chacune a déteint sur nous; c'est le système parlementaire et le féminisme [...]¹⁵².

Il rejette alors la vision de Groulx qui s'abreuve trop au passé et se tourne résolument vers le progrès. Les deux visions présentées dans ces critiques s'éloignent des discours populaires de l'époque. Plus encore, la contestation de la hiérarchie des classes et la valorisation de l'idée de

¹⁴⁵ TASCHEREAU, Marguerite (1921), *Études*, [...], citée dans *Ibid.*, p. 145.

¹⁴⁶ DANTIN, Louis, « À propos de philosophie [...] », cité dans *Ibid.*

¹⁴⁷ LEMOINE, Colette, « Études de Marguerite Taschereau », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, T. II : 1900-1939*, LEMIRE, Maurice (dir.), cité dans *Ibid.*

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ HÉBERT, Pierre, « Les critiques littéraires de Louis Dantin : L'appartenance aux Lumières comme lecture du monde », [...], p. 146.

¹⁵⁰ DANTIN, Louis, « Chronique littéraire. *Chez nos ancêtres* », vol. 2, n° 10, 15 août 1921, cité dans *Ibid.*, p. 146.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² *Ibid.*

progrès sont des éléments que nous avons déjà associés, dans le chapitre précédent, aux principes des Lumières. Ces deux prises de position que nous ressortons du discours critique de Dantin viennent alors s'ajouter à celles relevées dans les correspondances, soit la liberté de lecture et l'idée de fraternité humaine.

À travers cette brève analyse de la correspondance et des articles critiques, nous arrivons donc à saisir plus clairement sur quelle philosophie prennent appui les idées déployées dans le discours de Louis Dantin. L'auteur s'oppose à la censure cléricale et aux interdictions de l'Index, témoigne une sympathie fraternelle universelle, répugne à l'idée de la subordination des classes sociales inférieures et appuie la notion de progrès. Tous ces éléments font écho aux grandes libertés du XVIII^e siècle. Nous souhaitons porter l'attention sur le fait que c'est la présence de l'ensemble de ces idées qui nous amène à cette conclusion, car elles se réunissent alors, comme un tout, sous la bannière de la Raison.

Si nous arrivons à ressortir ces éléments des critiques et de la correspondance de l'auteur, qu'en est-il de ses œuvres littéraires? Peut-on encore une fois y découvrir des idées pouvant être associées aux principes des Lumières? L'exemple du poème *Chanson intellectuelle* nous laisse croire que oui. Pour la suite de ce mémoire, nous nous intéresserons au travail littéraire de l'auteur afin de voir si récits factuel et fictionnel s'entremêlent encore, comme ce fut le cas avec l'exemple des *Enfances de Fanny* et l'article sur « la question noire », et si la prose de l'auteur est plus hétérodoxe qu'elle le laisse paraître.

CHAPITRE 2
LES GRANDES LIBERTES AU CŒUR DE
LA VIE EN RÊVE ET CONTES DE NOËL

« J'ai confiance que les idées qui m'ont causé tant de déboires seront un jour celles de la grande majorité des hommes, et je me dis que mon petit effort obscur aura contribué à l'achèvement d'un nouvel édifice, comme l'antenne d'une fourmi contribue à creuser la galerie gigantesque... »¹⁵³

Les trois genres littéraires qui seront maintenant abordés, c'est-à-dire la nouvelle, avec le recueil

La vie en rêve, le conte, avec les *Contes de Noël*, et le roman, avec *Les Enfances de Fanny*,

Christiane Lahaie les distingue bien dans la citation suivante :

Plus souvent qu'autrement, on définit la nouvelle par la négative : elle n'est pas un roman, car elle n'en a ni la complexité ni le souffle. On la compare plus volontiers au conte, parce que brève et réunissant un nombre restreint de personnages. Toutefois, elle diffère de ce dernier dans son ton et ses intentions. Par exemple, le conte comporte de manière plus ou moins explicite une morale ou une leçon que le lecteur perspicace pourra déceler¹⁵⁴.

Dans ce chapitre, l'analyse se concentrera sur les deux recueils à l'étude, puisque la nouvelle et le conte sont similaires sur plus d'un point, que les deux volumes sont parus au cours des années 1930 et que *La vie en rêve* présente des textes issus des deux genres. Un « recueil, de par son organisation, [étant] “générateur de sens” » et un « texte [étant] lu à la lumière de ceux qui l'accompagnent¹⁵⁵ », les quatre nouvelles et les quatre contes abordés nous permettront de proposer une lecture globale des œuvres. Nous avons choisi ces quelques textes parce qu'ils nous

¹⁵³ DANTIN, Louis, Lettre à Germain Beaulieu, 19 avril 1909.

¹⁵⁴ LAHAIE, Christiane, « La nouvelle : Théories et pratique de l'écriture », *Québec français*, hiver 1998, n° 108, p. 62.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 64.

apparaissent fortement liés à l'orientation sémantique, voire interprétative, de notre analyse et, il convient de le spécifier, qu'ils représentent plus de la moitié des nouvelles et des contes de ces volumes¹⁵⁶.

Dans le chapitre précédent, l'analyse de deux régimes discursifs, la critique et la correspondance, nous a permis de rendre compte de la validité de notre perspective de lecture. À l'intérieur de ces discours se déploie une véritable vision du monde ressortissant aux philosophes des Lumières. Poursuivre cette voie par l'étude des textes en prose paraît alors tout à fait pertinent et justifié. Par celle-ci, nous pourrions peut-être construire une réelle « pensée dantiniennne » traversant l'ensemble de ces récits. À cette fin, la suite de notre étude se fondera sur une grille de lecture formée des trois principes de la philosophie des Lumières ; ce regard interprétatif s'exercera sur les personnages, plus précisément sur leur discours (récit de paroles et discours intérieur) de même que sur leurs actions, afin de voir quelles valeurs culturelles semblent les subsumer.

Nous avons décidé d'amorcer cette étude par l'analyse des quatre nouvelles afin de respecter la logique du recueil *La vie en rêve*; suivront les quatre contes qui, à l'exception de « Réri », parurent d'abord en 1930 avec les nouvelles, puis en 1936 dans le recueil *Contes de Noël*. Ces textes, nous tenons à le préciser, furent préalablement publiés dans des périodiques canadiens-français¹⁵⁷.

¹⁵⁶ Cette analyse n'est toutefois pas applicable à l'ensemble des contes et nouvelles de Dantin, puisque l'auteur continue la publication de nouveaux récits, et ce, après la parution de ces deux recueils.

¹⁵⁷ « Sympathies », *La Revue moderne*, vol. 3, n° 5, 15 mars 1922, p. 12-15; « Le risque », *Les Débats*, 27 juillet 1902, p. 2 et *La Revue moderne*, vol. 4, n° 1, 15 novembre 1922, p. 8-10; « La locomotive », *L'Avenir*, 4 novembre 1900, p. 2 et sous le titre « La locomotive 318 », *La Revue moderne*, vol. 2, n° 12, 15 octobre 1921, p. 13-15; « Tu tousses ? », *La Revue moderne*, vol. 2, n° 11, 15 septembre 1921, p. 11-14; « La messe de Florent Létourneau. Conte de Noël », *L'Avenir du Nord*, 24 décembre 1926, p. 1-2; « Réri. Conte de Noël », *L'Avenir du Nord*, 18 décembre 1931, p. 1-2; « Le Noël de Caroline », *La Revue moderne*, vol. 3, n° 2, 15 décembre 1921, p. 12-15; « Conte de Noël. La comète », *L'Avenir du Nord*, 20 décembre 1929, p. 1-2.

1. LES NOUVELLES DE *LA VIE EN REVE*

a. « SYMPATHIES » DIRIGÉES VERS UNE PENSÉE AUTONOME

Dans la nouvelle « Sympathies », le narrateur nous présente un de ses amis, Georges Hamel, un homme qui regorge de qualités, mais qui n'a aucune chance en amour. Dans un premier temps, le personnage principal nous est dévoilé dans toute sa complexité. Pendant plus de la moitié de la nouvelle, on est amené à découvrir les intérêts de l'homme, ses idées et ses valeurs. Par la suite, le narrateur nous rapporte une des déceptions amoureuses de son ami. Cette histoire nous éclaire finalement sur les lois qui régissent les sympathies de Georges Hamel.

i. GEORGES HAMEL, UN HOMME CULTIVE

Si nous en savons peu sur le physique du personnage principal, il en est tout autrement de sa personnalité, des lectures qu'il a pu faire et des opinions et idées dont il est porteur. Par exemple, Hamel « a tout lu, depuis Confucius jusqu'à Bernard Shaw, depuis Pétrone jusqu'à Henri Barbusse. Il a même lu saint Augustin et sainte Mechtilde¹⁵⁸. » Cette phrase toute simple nous en apprend beaucoup sur le personnage : il est cultivé et fait preuve de curiosité intellectuelle. Le choix des penseurs présentés dans cet extrait n'est d'ailleurs pas anodin. De par ses lectures, Hamel a touché à plusieurs époques et théories différentes. Entre autres, Henri Barbusse (1873-1935) est un auteur français membre du parti communiste et Bernard Shaw (1856-1950), un essayiste irlandais socialiste¹⁵⁹. Ces deux hommes, tout comme Georges Hamel, ont vécu des siècles après Confucius (v. 551-479 av. J.-C.), Pétrone (? – 66 apr. J.-C.) et saint Augustin (354-430) et tous ces penseurs viennent de pays différents.

¹⁵⁸ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, coll. « Récits et nouvelles », 1930, p. 74.

¹⁵⁹ *Le petit Larousse illustré 2014*, Paris, Larousse, 2014, p. 1304 et 1868.

Barbusse et Shaw combattent tous deux la hiérarchie des classes sociales. De plus, bien que les autres penseurs aient existé avant le XVIII^e siècle, ils valorisent également la liberté sous toutes ses formes. Par exemple, Confucius est un philosophe chinois dont le but est « [d]’éduquer l’homme, aussi bien celui qui gouverne que celui qui est gouverné¹⁶⁰ » et Pétrone, qui est l’auteur présumé de *Satiricon*, prône une sexualité libérée de par son « œuvre narrative écrite à la première personne et relatant les aventures mouvementées d’un jeune marginal et homosexuel nommé Encolpe¹⁶¹ ». L’importance de l’éducation pour le bien commun et la tribune donnée à l’homosexualité sont deux éléments se rattachant à la notion de liberté et qui se complètent. En effet, l’autonomie s’acquiert par l’éducation et permet la libération des idées erronées véhiculées par la religion et des préjugés alimentés par l’ignorance. Il aurait toutefois été intéressant de connaître l’opinion du personnage sur ces penseurs. La seule qui nous soit partagée concerne saint Augustin. Hamel ressent envers lui une vive sympathie, une fraternité de la pensée telle deux incarnations d’une même idée :

[...] cet Augustin artiste, rêveur, philosophe, homme du monde, affamé de science, enflammé de passion pour la beauté sous toutes ses formes; et si moderne, si moderne, qu’on se l’imagine aisément arpentant le boulevard Montmartre ou disant des pantoums dans un cénacle décadent; l’Augustin des *Confessions*, des *Lettres* et du *Livre de la Musique*; celui qui tenaillait à la fois l’amour de Dieu et l’amour de la femme; celui qui n’a pu se résoudre à damner Platon¹⁶².

Un élément mentionné dans cet extrait relie tous les penseurs énumérés plus haut : la présence d’une certaine rupture ou distance avec leur temps. Peu importe l’époque à laquelle ils appartiennent, tous ces penseurs sont porteurs d’idées que l’on pourrait qualifier de « rares », même pour le XX^e siècle – cette appellation, les « idées rares », ne vient d’ailleurs pas de nous, mais bien de Georges Hamel lui-même –, sans compter que les différentes cultures, époques et opinions

¹⁶⁰ *Le petit Larousse illustré 2014*, Paris, Larousse, 2014, p. 1398.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 1771.

¹⁶² DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 80.

auxquels ils renvoient témoignent de l'ouverture d'esprit et de la curiosité intellectuelle du personnage.

ii. DES IDEES HETERODOXES

En lisant le courrier du cœur, Georges Hamel est intrigué par la lettre d'une femme, Adrienne, recherchant un correspondant « qui n'eût pas les idées de tout le monde¹⁶³ ». La description du personnage fait alors place au récit de la déception amoureuse. Toutefois, la réponse de Hamel continue d'enrichir l'analyse du personnage : « Je la questionnais sur ces "idées rares" qu'elle voudrait voir dans un ami [...]; mais j'avais un doute qu'elle fût si avancée elle-même dans l'individualisme, car jamais encore je n'avais rencontré une femme dégagée pleinement du moule de ses ambiances et de son berceau¹⁶⁴. » Hamel estime une pensée personnelle, autonome, libérée.

Plus encore, ce désir de liberté se lit dans son opinion sur l'amour :

Et puis, il a une manie qui lui est fatale : il s'imagine qu'on peut concilier la liberté avec l'amour. Il caresse la notion d'un attachement absolu, total, qui n'entraînerait aucune servitude, qui n'aurait, si l'on veut, d'autre chaîne que lui-même. On n'a pas le droit, prétend-il, d'aliéner son être moral; tout ce qu'on peut, c'est de se donner tout entier, chaque jour et chaque heure, par un choix constamment renouvelé. On ne peut promettre à une femme, même à la plus chère, de l'aimer à jamais et uniquement : le cœur a sa vie indépendante, incoercible, échappant aux contrats et aux hypothèques [...] Vous voyez d'ici quel accueil ces théories reçoivent d'une assemblée de belles disciples. « Comment ! mais c'est l'amour libre, cela ! » clament-elles effarouchées, « quelle horreur ! »¹⁶⁵

Les réactions de son entourage montrent l'écart qui existe entre les idées de Hamel et les normes de la société, confirmant le caractère hétérodoxe qui leur est associé.

Finalement, cette construction du personnage principal fait également écho à la description de l'unique personnage secondaire du récit, Adrienne :

Une réplique m'arriva, sans indication d'origine [...] et comme substance, mon cher, charmant, élevé et délicieux ! Pas l'ombre d'affectation ni de pruderie. La confession toute

¹⁶³ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 85.

¹⁶⁴ Ibid.

¹⁶⁵ Ibid., p. 77-78.

simple d'un état d'âme inquiet et impatient; la fatigue des routines veules et des attitudes commandées; l'aveu voilé de déceptions subies; l'indice, çà et là, de lectures, de goûts artistiques difficiles et justes; l'intérêt attendu d'un croisement d'idées avec un esprit un peu utopiste, un peu hors d'alignement, dans un moule où tous les esprits semblent taillés à la même mesure¹⁶⁶.

À travers tous ces extraits, plusieurs éléments se répètent : l'importance des lectures, l'envie de se libérer des normes de la société, mais surtout l'attrait des idées « rares ». La répétition de mots comme « liberté » et « libre¹⁶⁷ » ou appartenant au champ lexical de « lire¹⁶⁸ » ainsi que les innombrables références à des philosophes montrent l'importance accordée à la libération de l'esprit.

En général, la « nouvelle n'a que faire de ces longues descriptions, de ces portraits éloquentes et détaillés, de ces conversations parfois oiseuses, parfois enlevées, mais s'étendant souvent sur de nombreuses pages¹⁶⁹. » Pourtant, ici, la description du personnage principal s'étale sur plus de la moitié de la nouvelle. Cela nous amène à croire que cet élément du récit est déterminant dans l'intrigue, ce qui nous permet de conclure à la présence révélatrice d'une valeur culturelle y étant associée. Ainsi, Georges Hamel est un homme cultivé qui prône les idées « rares » et qui recherche l'amitié de gens pensant en dehors de la norme; c'est également le cas d'Adrienne, le seul personnage secondaire de l'histoire. Liberté de lecture, de pensée et d'amour témoignent toutes d'une recherche d'autonomie. Cette première analyse invite dès lors à poursuivre dans cette voie. Par ailleurs, il est opportun d'avoir étudié cette nouvelle en premier, puisqu'elle aborde le sujet des idées « rares », alors que les autres nouvelles s'intéressent plus spécifiquement à quelques-unes

¹⁶⁶ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 86.

¹⁶⁷ Ibid. : « liberté », p. 76 et 77; « libre », p. 77 et 78.

¹⁶⁸ Ibid. : « lecture » et « lectures », p. 79 et 86; « livre » et « livres », p. 79, 81, 82; « lit », p. 79; « lu », p. 74 (deux fois); « lisant », p. 80.

¹⁶⁹ LAHAIE, Christiane, « La nouvelle : Théories et pratique de l'écriture », [...], p. 62.

d'entre-elles. Par exemple, dans « Le risque », il est question du « recentrement » de l'Homme par la mise en scène d'une famille déchirée entre le bonheur terrestre et divin.

b. « LE RISQUE » : L'HOMME AU CENTRE

À la suite de la mort du père, quatre frères agriculteurs apprennent que le défunt a volé certaines terres qu'il devait léguer en héritage. Les fils doivent alors, selon le curé, redonner les biens aux réels propriétaires afin d'assurer le salut de leur père. Ils ont alors à choisir entre le bonheur divin du défunt ou le bonheur terrestre de leur famille. C'est dans ce contexte que se déploie l'idée de la finalité humaine.

i. ENTRE CIEL ET TERRE

Si ciel et terre sont confrontés dans ce récit, il faut d'abord préciser que le bonheur terrestre est le premier à être abordé, outrepassant l'idée du salut de l'âme. Non seulement nous savons dès les premières pages que le père Bastien « était le plus gros habitant de Saint-Joseph-de-Beauce » et qu'il « laissait après lui deux terres tout agreyées, douze chevaux, quarante bêtes à cornes, et trois mille cinq cents piastres prêtées sur bons billets : le tout à diviser, par testament, entre Henri, Narcisse, Majoric et Herménégilde¹⁷⁰ », mais également que les fils attendaient avec impatience l'arrivée de cette aisance : « Les quatre fils voyaient, malgré eux, leurs charrues ouvrant les belles terres, les vaches broutant l'herbe drue, les granges étouffant de blé et d'avoine, et leurs femmes, si heureuses, montées en graisse et en couleur, et, le dimanche, regardées avec envie à la sortie de la grand-messe¹⁷¹. » Ainsi, lorsque le curé annonce aux quatre hommes qu'ils doivent renoncer à leur héritage, ce rêve d'abondance s'évanouit et fait place à la dure réalité de leur vie :

En un instant, comme par une baguette maudite, la vision choyée se dissipait, balayée en un sombre cauchemar. Tout l'héritage anéanti, en somme ! Leur soc retournant comme jadis

¹⁷⁰ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 99.

¹⁷¹ Ibid.

la terre misérable ; les belles moissons fondues à l'œil dans les carrés ; les femmes ayant toujours sur leurs épaules le petit châte de cinquante sous ; et au lieu du troupeau splendide, une procession de vaches maigres beuglant autour des étables !...¹⁷²

Ce contraste entre le rêve et la réalité amène un certain sentiment d'injustice ressenti par les frères : « Eh ben ! en supposant, demanda Henri, pourquoi qu'on serait obligés, nous autres, de nous mêler de c'trouble-là ? C'est pas moi ni Narcisse qu'ont volé c'te terre. Le père pourrait-il pas régler son compte avec le bon Dieu, pis nous aut's de not'bord ?¹⁷³ » Ce raisonnement amène une séparation entre la Loi divine et la vie terrestre, argument qui ne sera d'ailleurs jamais contredit par la voix du ciel.

ii. UNE LOI ALEATOIRE

Car si les arguments pour un bonheur terrestre semblent raisonnés, ceux apportés par le curé restent faibles et confus. Lorsque l'un des frères demande au curé s'il est certain que le père « tomberait en enfer », sa réponse est peu convaincante :

D'un côté, votre père ne saurait être responsable de la mauvaise volonté d'autrui; de l'autre, le crime du bien mal acquis le poursuivra certainement tant qu'une réparation restera à faire [...]. Votre refus le mettrait donc, à tout le moins, dans une situation très critique, dans un extrême danger de son salut. C'est plus qu'il n'en faut pour vous décider. Voudriez-vous exposer votre père à la damnation pour un misérable profit terrestre?¹⁷⁴

Puisqu'il semble y avoir des zones grises dans la Loi divine, le curé use de l'impératif pour tenter d'influencer la décision des hommes : « Dieu seul le sait; mais en tout cas, votre devoir à vous est clair. Quand il s'agit du sort éternel, il n'y a qu'un parti à prendre, le plus sûr. Vous devez, en charité et en justice, renoncer à la terre et aux trois mille piastres. » À court d'arguments, il tente ici de convaincre les hommes en leur affirmant que c'est la bonne chose à faire. Or, pour les quatre frères, la notion du bien et du mal n'est pas au centre de leurs préoccupations; il ne s'agit plus de vivre

¹⁷² DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 104-105.

¹⁷³ Ibid., p. 105.

¹⁷⁴ Ibid., p. 107.

pour un bonheur futur, « divin », mais bien pour un bonheur immédiat, « terrestre ». Se faisant, leur décision est prise : « M'sieu l'curé, on a jonglé su'toutes vos explications rapport à poupa, su l'à-propos de c't'affaire. Eh ben, monsieur l'curé, on est convint qu'i coure sa chance : ON VA L'RISQUER COMME ÇA...¹⁷⁵ »

Cette finale revêt une importance additionnelle. Les fils préfèrent « risquer » le salut de leur père plutôt que le confort de leur famille. Entre ciel et terre, le choix est facile. Finalement, cette idée même du « risque » amène un nouvel aspect à la Loi divine : l'aléatoire. La damnation du père n'est jamais certaine, ce qui enlève un poids à l'argumentaire du curé, d'autant plus que l'inconfort des familles, lui, est bien réel. De ce fait, il n'est plus question de suivre aveuglément les conseils du curé, mais bien de prendre en considération les pour et les contre, d'user de sa Raison, de son propre entendement. Cette même notion amènera d'ailleurs le personnage du prochain conte, « La locomotive », à poser un geste lourd de conséquences et qui vient également ramener au centre les préoccupations de l'Homme.

c. « LA LOCOMOTIVE » : L'INJUSTICE DU MONDE OUVRIER

Dans ce récit, un ouvrier de la *Northern Canadian Railway*, Jacques Ferland, perd son emploi après s'être absenté trois jours, souhaitant rester au chevet de sa femme mourante. C'est après avoir perdu sa femme et son emploi que l'homme accueille avec soulagement l'idée de la mort. Il décide donc de se suicider sous les roues de sa propre locomotive, celle qu'il conduisait avant sa mise à pied. Au dernier moment, par réflexe, Ferland s'éloigne de la voie, mais la locomotive déraile et vient tout de même le frapper de plein fouet. Dans cette nouvelle, deux sujets principaux sont abordés : le suicide et le chômage.

¹⁷⁵ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 109. En majuscules dans le texte.

i. UN SUICIDE RAISONNE

D'abord, cette nouvelle traite d'un sujet intemporel : le suicide. Plus encore, la façon dont l'auteur aborde ce thème est chargée de sens. On nous précise en effet que le choix du personnage de s'enlever la vie est issu d'un raisonnement éclairé :

Et soudain, du brouillard de plomb où il se débattait, une pensée jaillit, lumineuse et précise, l'effrayant d'abord, puis s'imposant à lui avec une inflexible logique : La mort, dans des conditions telles, était meilleure que la vie. Il retourna cette pensée, la pesa longuement, et elle lui parut de toute évidence et de toute sagesse¹⁷⁶.

Cette façon d'aborder le suicide correspond à l'un des deux angles souvent privilégiés dans la littérature, soit l'impulsion ou le raisonnement :

[La] plupart des héros littéraires raisonnent autant qu'ils sentent et agissent en toute spontanéité. S'ils se laissent écraser par les circonstances, c'est souvent par faiblesse, mais souvent aussi, ils obéissent à une logique, ils mettent en pratique la conclusion d'un syllogisme, ou exécutent un dessein longuement mûri dans le secret de leur conscience¹⁷⁷.

En choisissant l'angle du raisonnement, l'auteur apporte un élément de plus à sa nouvelle, une logique qui vient, en quelque sorte, légitimer le geste. D'ailleurs, comme dans « Le risque », une séparation entre le divin et le terrestre apparaît par ce raisonnement, puisque contrairement à la pensée chrétienne qui croit « qu'il n'y a point d'espoir d'éternelle béatitude pour ceux qui se rendent coupables de leur propre mort¹⁷⁸ », ici, le suicide est associé à l'idée du bonheur. Le personnage est tellement malheureux sur terre qu'il voit la mort comme une délivrance à tous ses maux : « En proie à une exaltation croissante, Jacques bénit cette idée comme une inspiration céleste et se disposa à l'exécuter sur-le-champ¹⁷⁹. » L'utilisation du sacré associé à l'acte même du

¹⁷⁶ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 118.

¹⁷⁷ JOST, François, « Littérature et suicide. De Werther à Madame Bovary », *Revue de littérature comparée*, Paris, Vol. 42, avril 1968, p. 162.

¹⁷⁸ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 163.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 120.

suicide apparaît plutôt ironique, le bonheur futur ayant fait place au bonheur immédiat dans l'esprit du personnage.

ii. LA COMPLAINTÉ DU CHOMEUR

En plus d'aborder le thème du suicide, la nouvelle « La locomotive » présente la dure réalité des travailleurs qui se retrouvent sans emploi. Le chômage est un sujet important aux yeux de Dantin; il composera d'ailleurs des années plus tard « La complainte du chômeur » (1938). Le récit de « La locomotive » débute par la mise à pied de Jacques Ferland qui fut reçu par ces seules paroles, après s'être absenté quelques jours pour rester au chevet de sa femme mourante : « Monsieur Ferland, vous êtes congédié; la compagnie n'a plus besoin de vos services¹⁸⁰. » Le narrateur porte ensuite un jugement sur la situation : « L'âme ulcérée, brisée, de cette mort d'hier, voilà qu'il se trouvait sans gagne-pain, arraché à son travail de dix années, à un métier devenu sa vie, et cela par la plus criante injustice¹⁸¹. » C'est d'ailleurs cette « injustice » qui amène le personnage à souhaiter sa propre mort, à choisir de mourir sous les roues de sa locomotive :

Il revit en esprit sa locomotive, si alerte, si puissante, si gracieuse aussi dans sa robe de cuivre et d'acier. Il la connaissait tant, et elle lui était si docile! Depuis dix ans c'était sa compagne de chaque jour; et l'amertume lui remonta au cœur d'être, au lendemain de son deuil, séparé de cette autre amie [...]. Mourir tué par « elle », quelle joie, et aussi quelle vengeance!¹⁸²

Pour Ferland, l'idée de mourir happé par sa locomotive lui procure une véritable « joie ». Notons qu'en plus de parler de suicide, nous pouvons également mentionner le terme « euthanasie » au sens strict du mot : « eu » pour « bon, bien » et « thanasie, *thanatos* » pour « mort »; une bonne mort.

¹⁸⁰ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 113.

¹⁸¹ Ibid., p. 116.

¹⁸² Ibid., p. 119.

Ainsi, ces quelques extraits dévoilent le traitement injuste des employeurs envers leurs ouvriers, ainsi que la dure réalité du chômage. La perte de l'être cher est en effet comparable à la perte de la locomotive, représentant le métier de Ferland qu'il occupait depuis dix ans. Pour cette raison, le suicide est non seulement présenté comme une « joie », une libération, mais également comme une « vengeance » envers ceux qui l'ont si injustement traité, ses patrons. Le fond de l'histoire explique donc le geste du personnage : l'injustice issue des hiérarchies de la réalité ouvrière est au cœur de la réflexion de Ferland.

Par ailleurs, c'est finalement la locomotive qui, après avoir déraillée, met fin aux jours du personnage, lorsque ce dernier, au dernier moment, se retire des rails, par instinct. Cette fin revêt une signification supplémentaire. Si la locomotive représente symboliquement le monde ouvrier, plus encore le système capitaliste, cette finale présente réellement sous un mauvais jour ce système, faisant littéralement de lui la cause de la mort de Ferland. Cette nouvelle, pourtant écrite en 1900, aborde des sujets qui seront au cœur de l'actualité américaine des années 1930, avec la montée des discours progressistes, auxquels Dantin ne sera pas indifférents, et le *New Deal* de Roosevelt. Les idées des Lumières parcourent donc la nouvelle et, du même coup, la situation américaine lors de la crise économique, que Dantin, étant lui-même ouvrier, à très bien vécue.

L'autonomie de la pensée transparaît donc par le suicide raisonné et le principe de finalité humaine ressort du geste posé. Ces deux principes cohabitent d'ailleurs avec la valeur d'universalité puisque Ferland critique une hiérarchie des classes dans sa propre « plainte du chômeur » en revendiquant davantage de sympathie humaine. Finalement, nous verrons que cette idée même de sympathie humaine est également au centre de « Tu tousses ? » et c'est sur cette nouvelle que nous clorons l'analyse du recueil *La vie en rêve*.

d. « TU TOUSSES ? » OU LE REVE D'UNE FRATERNITE UNIVERSELLE

Dans ce récit, l'intrigue est mise de côté; il n'est en effet question que d'un homme dans un train qui, à la suite d'une toux, attire l'attention d'une femme arménienne. Les deux échangent ensuite sur leur vie, pendant un court instant bien vite interrompu par l'arrivée du train à destination. Pourtant, sous ce résumé bien simple se cache un discours des plus intéressants.

i. UNE FRATERNITE HUMAINE...

Car la majorité du récit, écrit à la première personne, est un discours intérieur du personnage principal, ce qui nous permet d'avoir accès à des impressions et des sentiments empreints d'une idée précise. Par exemple, lorsque l'homme s'amuse à analyser les autres voyageurs du train, un mot en particulier attire notre attention : « Chaque voyageur est un camarade accueilli avec intérêt et scruté avec une attention enfantine; de sa figure, de ses manières, je tire sur son être intime des déductions que Sherlock Holmes admirerait¹⁸³. » Le fait qu'il voie tous les passagers comme des « camarades » annonce dès lors la vision que le personnage se fait de l'humanité :

À mesure que s'avanceit l'heure, d'autres types se pressèrent, spécimens de tous pifs et de toutes frimousses, sortis de toutes les couches sociales, et mon attention morcelée finit par ne plus voir en eux qu'un être collectif, une foule, murmurant et grouillant dans ce véhicule qui commençait d'être une étuve¹⁸⁴.

Tous les voyageurs sont donc camarades, car ils sont tous humains; voilà la conclusion tirée par l'homme de ses voyages en train. Peu importe la race, le sexe ou la classe sociale à laquelle ils appartiennent, ils font tous partie de la même famille. C'est ainsi que s'introduit au sein du récit l'idée d'une fraternité humaine. Il n'est alors pas surprenant de voir l'homme s'exprimer en termes de « frère » ou de « sœur » pour désigner les autres passagers du train : « Cette sœur inconnue, un

¹⁸³ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 128.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 129-130.

instant rapprochée de moi par un jeu du destin, allait s'éloigner à jamais¹⁸⁵. » Cette « sœur inconnue » dont il est question est pourtant Arménienne et a tout de l'étrangère avec sa « figure d'un charme exotique, à l'ovale délicat, aux lèvres gracieusement arquées, au teint d'un brun touché de l'olive¹⁸⁶ ». Toutefois, le personnage n'est nullement affecté par cette différence et le lien qui l'unit à cette femme reste similaire à celui qui l'unit aux autres passagers du train.

ii. ET UNE SYMPATHIE HUMAINE

De plus, cette fraternité humaine est accompagnée d'un exemple de sympathie humaine. Le personnage de l'Arménienne, alors inconnue de l'homme, lui apporte en effet cette sympathie par la simple question « Tu tousses?¹⁸⁷ » ; puis, en lui demandant de venir s'asseoir près d'elle et lui offrant des conseils : « Prends garde : c'est méchant, ces toux-là. On croit que ce n'est rien, et puis... Il faut bien te soigner, ne pas rester dans les courants et prendre du lait quand tu te couches¹⁸⁸. » On apprend alors que le frère de cette femme est atteint de la même toux et qu'il lutte maintenant pour sa vie. À cet aveu, le personnage principal se fait la réflexion suivante : « [...] elle avait vu en moi un autre être menacé du même danger; une irrésistible pitié l'avait poussé à avertir, à consoler le frère inconnu¹⁸⁹. » C'est donc le sentiment de fraternité humaine qui est à l'origine de cet élan de « sympathie vraie et humaine¹⁹⁰ ». Cet épisode dans le train apporte quelque chose d'unique au personnage :

Je te remercie plus vivement que tu ne peux comprendre. Tu es la seule, sans le savoir, qui se soit jamais souciée si je souffrais dans mon corps ou mon âme. Tu m'as donné en une minute plus de charité, de pitié, d'amour vrai que je n'en ai eu de ma vie. Jamais je n'oublierai ton nom, ton visage et tes paroles. Je souhaite que ton frère guérisse et que tu sois heureuse¹⁹¹.

¹⁸⁵ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 139.

¹⁸⁶ Ibid., p. 132.

¹⁸⁷ Ibid., p. 134.

¹⁸⁸ Ibid., p. 135.

¹⁸⁹ Ibid., p. 137.

¹⁹⁰ Ibid.

¹⁹¹ Ibid., p. 140.

Ce moment précis l'amène enfin à souhaiter un réel changement dans le monde :

Mais, en déambulant, je me retraçais toute la scène du train de Vaudreuil, et je rêvais d'un monde où toute âme serait sœur de toute autre âme; où la sympathie circulerait comme l'air, éclaterait comme la lumière; où tout ce qui est dans le cœur monterait aux lèvres, libéré de barrières factices; où l'on pourrait aborder sans normes le passant aux traits altérés, la femme aux yeux rougis, le vieillard au teint hâve, et leur dire : « Tu souffres? » ; [...] — et où tout cela jaillirait d'âmes innocentes et fraternelles, ferait partie de l'étiquette et du savoir-vivre, serait digne, convenable et prescrit¹⁹².

Cet extrait clôt la nouvelle comme un réel manifeste pour la fraternité et la sympathie humaines. L'universalité qui transparait à travers ces lignes est alimentée par les différentes expressions qui viennent rappeler la philosophie des Lumières telles qu'« éclaterait comme la lumière », « libéré de barrières factices » et « sans normes ». Ici plus encore que dans les autres nouvelles, les fondements de cette philosophie sont tangibles par les propos du personnage et les termes utilisés.

Finalement, sur les six nouvelles du recueil, les quatre que nous avons abordées présentent des personnages porteurs de valeurs empreintes d'une même pensée philosophique. Plus encore, ces récits se suivent selon une logique et introduisent tous, à leur façon, des idées issues de la philosophie des Lumières. Ainsi, « Sympathies » nous apparaît comme une introduction aux trois autres nouvelles, présentant un personnage dont la curiosité intellectuelle et la liberté de lecture lui permettent d'avoir accès à un pluralisme de valeurs, comme celles dont il sera question dans la suite du recueil : le recentrement de l'Homme et la liberté de choisir sa propre destinée, le problème des hiérarchies qui amènent des abus de pouvoir ainsi que l'importance de la fraternité et de la sympathie humaines. C'est finalement la présence de l'ensemble de ces valeurs qui nous amène à parler de philosophie des Lumières.

Selon Lahaie, « [b]ien qu'il soit possible de trouver quelques exceptions à cette règle, la nouvelle se garde de proposer une morale. Si elle partage les origines orales du conte, elle ne

¹⁹² DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 142-143.

prétend pas “éduquer le peuple”, mais l’éveiller à autre chose¹⁹³. » Selon nous, c’est le cas des nouvelles à l’étude puisqu’elles donnent accès à des idées « novatrices »; reste à voir si la critique de l’époque les interpréta de la même façon.

À travers la lecture des 26 critiques parues dans les journaux, dont 22 en 1931 et 4 en 1936, nous ressortons trois éléments principaux ayant attiré davantage l’attention : le style de l’auteur, le caractère canadien et le réalisme des histoires, et la psychologie des personnages. Ces éléments, qui sont loin de ceux que nous avons soulevés dans notre analyse, font alors partie de la norme, l’horizon d’attente du lectorat. Par exemple, nous pouvons lire ceci sur *La vie en rêve* dans un article de *L’Action catholique* : « Chaque récit révèle une inspiration nettement canadienne par le sujet de son interprétation; une originalité débordante; une saveur d’expression captivante; une haute distinction de style et un souci de beauté littéraire et artistique digne de nos meilleurs écrivains canadiens¹⁹⁴. » Si la plupart des articles abordent seulement les éléments énumérés plus haut, certains toutefois vont plus loin et parlent d’un caractère inventif, voire d’une certaine philosophie. C’est le cas de trois critiques¹⁹⁵ parues en 1931 et qui portent sur le recueil *La vie en rêve*. Il y est en effet question d’une « philosophie douce », « mi-triste, mi-souriante » et « bienveillante », mais qui n’est jamais nommée. Dans son article, Jean-Charles Harvey va préciser davantage sa pensée : Dantin porte en lui une « universelle sympathie pour tout ce qui jouit et souffre » et « envisage toutes choses en artiste indépendant et objectif¹⁹⁶ ». Toutefois, il n’est pas question d’une philosophie faisant partie d’une vision du monde et appartenant à un groupe social en particulier, mais bien d’une attitude sympathique et libérée. Finalement, certaines lectures sont

¹⁹³ LAHAIE, Christiane, « La nouvelle : Théories et pratique de l’écriture », [...], p. 63.

¹⁹⁴ [ANONYME], « Les livres. *La vie en rêve* », *L’Action catholique*, 13 janvier 1931, p. 3.

¹⁹⁵ ROBIDOUX, Louis-Philippe, « *La vie en rêve* de Louis Dantin », *La Tribune*, 22^e année, n° 299, 21 février 1931, p. 4; HARVEY, Jean-Charles, « *La vie en rêve*. Récits et nouvelles, par Louis Dantin », *Le Soleil*, 40^e année, n° 14, 15 janvier 1931, p. 4; PLAMONDON, Aimé, « Fantaisie de poète. *La vie en rêve* de Louis Dantin », *La Tribune*, 22^e année, n° 64, 16 mai 1931, p. 4.

¹⁹⁶ HARVEY, Jean-Charles, « *La vie en rêve*. Récits et nouvelles, par Louis Dantin », [...], p. 4.

même tout à fait à l’opposé de notre interprétation actuelle des œuvres. C’est le cas de celle de Claude-Henri Grignon : selon lui, Dantin « place la forme, la musique au-dessus de tout. La pensée, le système, l’application, le fond même de l’œuvre l’intéresse peu ou prou¹⁹⁷. » Il est alors d’autant plus vrai d’affirmer que les idées qui nous avons ressorties de l’analyse des quatre nouvelles sont novatrices; tellement que les lecteurs n’ont pu être « éveillés », car l’écart entre l’horizon d’attentes et les valeurs présentent dans les textes était trop grand¹⁹⁸. Cette première conclusion pourra peut-être être également vraie pour les contes de Noël, puisque les critiques sont les mêmes pour les deux recueils, les contes de Noël, à l’exception de « Réri », faisant également partie de *La vie en rêve*.

D’ailleurs, ce dernier élément nous amène à nous demander s’il nous sera possible de voir une distinction entre les deux genres, puisqu’ils sont à l’intérieur du même volume. Toutefois, cette idée « d’éduquer le peuple », le fait que le conte propose souvent « une attitude à adopter¹⁹⁹ » contrairement à la nouvelle qui offre une certaine « autonomie morale²⁰⁰ » pourrait aller à l’encontre de la vision d’autonomie d’abord envisagée par les philosophes des Lumières; il sera alors intéressant de voir si les contes s’éloignent de la norme pour se rapprocher d’une vision plus objective des questions abordées. Si tel est le cas, cet élément pourra venir enrichir l’analyse des contes en montrant que l’idée d’autonomie jaillit également de la façon dont sont construits les textes.

¹⁹⁷ GRIGNON, Claude-Henri (sous le pseudonyme de Claude Bâcle), « Chronique littéraire. Louis Dantin et son dernier livre : *La Vie en rêve* », *L’Avenir du Nord*, 6 mars 1931, p. 1; « Chronique littéraire. Louis Dantin et son dernier livre : *La Vie en rêve* (suite et fin) », *L’Avenir du Nord*, 13 mars 1931, p. 1.

¹⁹⁸ Toutefois, il est impossible d’en avoir la certitude, car il se pourrait que les critiques de l’époque se soient autocensurés, ces idées étant, pour l’époque, peut-être pensables, mais non dicibles...

¹⁹⁹ LAHAIE, Christiane, « La nouvelle : Théories et pratique de l’écriture », [...], p. 63.

²⁰⁰ Ibid.

2. LES CONTES DE *LA VIE EN REVE* ET DES *CONTES DE NOËL*

a. LES CONTES FANTASTIQUES ET LE DOUTE : « LA MESSE DE FLORENT LETOURNEAU » ET « RERI »

Dans *Introduction à la littérature fantastique*, Tzvetan Todorov explique que les récits faisant partie du genre fantastique n'existent que dans l'espace de l'hésitation. Cette incertitude intellectuelle vécue par le personnage doit être transmise au lecteur sans pour autant qu'il tranche entre une explication naturelle ou surnaturelle²⁰¹. Dans *Contes de Noël*, les deux contes que nous avons décidé d'aborder présentant ces caractéristiques sont « La messe de Florent Létourneau » et « Réri ». À l'intérieur de ceux-ci, l'effet même de l'hésitation est déterminant dans l'analyse des valeurs culturelles présentes dans le récit, comme nous le verrons à présent.

i. QU'EST-CE QU'UN « BON CHRETIEN » ? LE CAS DE FLORENT LETOURNEAU

« La messe de Florent Létourneau » met en scène un homme non pratiquant qui choisit d'aller à la messe au moment de la messe de minuit. Pris dans une tempête, il se réfugie dans une caverne où il assiste à la naissance de l'antéchrist. Après un temps, les habitants du village partent à sa recherche, n'ayant aucune nouvelle de lui et le retrouvent étendu dans la neige, inconscient. Après plusieurs semaines d'une forte fièvre qui le laisse dans un état semi-conscient, Létourneau se réveille enfin et promet de ne plus jamais manquer à son devoir; à partir de ce jour, il est le plus « religieux » des habitants du village. Finalement, cette histoire nous est rapportée par un jeune homme qui, lui, tient l'histoire de son grand-père, résidant du village à l'époque de Létourneau.

D'abord, la première partie du récit montre un homme non croyant, ou du moins non pratiquant, qui apparaît hors-normes :

Mais, à l'autre bout du rang, y avait un Québécois du nom de Florent Létourneau, qu'avait une fichue renommée. C'était un jeune homme brun, bien pris, proche de trente

²⁰¹ TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Les Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1970, p. 165.

ans, pas marié. Il vivait tout fin seul dans une sorte de mesure pas plus grande, je vous mens pas, qu'un râtelier à vaches [...]. Jamais il n'allait à la messe. Le curé l'avait entrepris sur la religion, mais autant piocher les galets ; notre saint père le pape lui aurait pas ramolli la tête²⁰².

Le fait qu'il ne soit pas marié, qu'il n'aille jamais à la messe et qu'il soit impossible à convertir sont tous des éléments qui le laissent en marge de la communauté où il réside. Cela amène même la femme qu'il aime à refuser ses avances :

Quoiqu'il ne voisinait guère, il s'était amouré de la petite Alma Latour [...]. La petite folle l'aimait étou, mais elle le disait pas : elle avait peur de l'avoir pour mari. Si par cas il la tourmentait, elle savait lui répondre : 'Florent, quand t'agiras en chrétien, il sera temps de penser à ça.' Et malgré que, pour elle, il se serait fendu en quatre, il ne lui céda pas, vu que c'était un homme ostiné²⁰³.

Notons au passage que même Alma n'arrive pas à le faire changer d'avis. En fait, l'unique raison qui l'amène à se convertir est la peur du diable. Le récit se termine en effet par la transformation de Florent Létourneau qui aurait « assisté » à un événement satanique :

Au milieu de c'te grotte, éclairé par c'te lueur rouge, y avait un petit enfant couché sur une fourchetée de paille ! [...] Ça lui rappelle l'Enfant-Jésus couché comme ça dans la crèche des églises ; mais, à examiner celui-ci, il ne trouve pas qu'il ressemble à aucune image. Il avait sur la tête des petits cheveux crépus ; sa face toute maigrichonne était couleur de brique ; se yeux avaient un drôle de reluisance, et son corps gigotait sans relâche, emmaillotté de langes tout noirs [...] Il voit qu'il a été se fourrer en plein sabbat des diables occupés à singer la nuit de Noël²⁰⁴.

Toutefois, si c'est l'explication que nous donne le narrateur sur le changement de Létourneau, une explication plus logique s'y oppose :

Ils l'ont découvert [Létourneau] à la fin à trois milles au nord de la réserve, dans une forêt de bouleaux qu'est la terre des Robert à c'te heure, à moitié gelé dans un creux de roche grand à peu près comme sa cabane. Ils l'ont porté chez le père Latour, lui ont donné de la boisson chaude et l'ont mis dans un lit. Du moment qu'il s'est réveillé, sa face est venue rouge comme une flambe ; il lui a pris une fièvre qu'il fallait deux hommes pour le tenir. Pendant trois semaines, monsieur, il s'est débattu contre la fièvre ; a fallu avoir le docteur, et sans la petite Alma qu'en prenait bon soin nuit et jour, c'est sûr qu'il ne s'en serait jamais

²⁰² DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 178-179.

²⁰³ Ibid., p. 179.

²⁰⁴ Ibid., p. 184.

réchappé. C'est comme ça qu'on a su, par bouts, tout ce qui lui était arrivé, parce que la nuit, voyez-vous, il parlait tout seul²⁰⁵.

Plusieurs éléments de cet extrait nous font comprendre que l'histoire rapportée ne vient pas d'une source sûre. D'abord, la seule personne qui aurait eu accès aux paroles de Létourneau est Alma, rajoutant un nouveau degré de narration à l'histoire qui en comporte déjà deux (le récit du grand-père est en fait rapporté par le petit-fils). L'histoire peut alors s'être modifiée lors du bouche-à-oreille. De plus, le récit est en fait basé sur les paroles d'un homme prononcées la nuit, peut-être même dans son sommeil (ce n'est pas précisé), mais certainement dans un état de fièvre persistante. L'hypothèse du délire ou du cauchemar n'est donc pas écartée. Tout cela crée une hésitation entre le surnaturel et le logique. Dans tous les cas, Létourneau se convertit finalement, par peur :

Comme de raison, il a marié Alma Latour ; mais je vous réponds qu'après ça elle n'a pas eu à le tourmenter pour lui faire remplir ses devoirs [...]. Ç'a jamais été un homme avenant, par exemple, ni trop pressé de payer ses comptes ; mais pour de la religion, il en avait. La nuit de Noël, surtout, on ne l'aurait pas retenu chez lui avec un attelage à quatre. Une fois que le curé d'ici était malade, ils sont partis, lui et sa femme, à cinq heures du soir, et se sont rendus jusqu'à Sainte-Adèle pour entendre la messe de minuit²⁰⁶.

Ce dernier extrait pose une question additionnelle. Si la conversion même de Létourneau est douteuse, ses résultats le sont tout autant. Le narrateur nous apprend qu'après cet événement, l'homme s'est trouvé changé : « pour de la religion, il en avait ». Pourtant, la seule chose qui semble avoir été changée chez le personnage principal est sa présence à la messe. Sinon, il est toujours le même, pas très « avenant », par exemple. Or, qu'est-ce qu'être un « bon chrétien » ? Voilà la question que soulève cette finale. En présentant de cette façon la conversion d'un homme, le conte ne semble pas « éduquer le peuple ». Il apparaît plutôt, comme les nouvelles vues précédemment, porteur d'une nouvelle vision des choses. Par la finale, le lecteur est amené à remettre en doute l'idéal du « bon chrétien » : le fait d'aller ou non à la messe n'y détermine pas la

²⁰⁵ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 191-192.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 192.

« valeur » d'une personne, tout comme le fait d'être chrétien ou non. Ainsi, le doute entre le surnaturel et le naturel se déplace vers le religieux en l'opposant à une logique qui tire ses racines de thèmes comme tolérance et ouverture d'esprit. C'est deux éléments sont d'ailleurs également au cœur de l'hésitation du conte « Réri », de manière encore plus explicite.

ii. LE MIRACLE DE RERI : CHRETIEN OU NON ?

Ce conte rapporte l'histoire d'une jeune fille d'origine tahitienne miraculeusement guérie de la lèpre. Ici, les explications naturelle et surnaturelle font place à des explications chrétiennes ou de sorcelleries. Les parents de la jeune fille ont en effet tout essayé pour soigner l'enfant et leur ultime recours fut de s'adresser à une sorcière :

Une idée les frappa enfin comme une suprême ressource et, bien qu'ils fussent chrétiens, réveilla leurs superstitions natives. Tous les maux, toutes les infortunes, étaient causés par les esprits, les *tupapahous* malfaisants qui volent autour des toits par les nuits d'orage, qui sèment dans l'air les mauvais sorts, et que seuls les sorciers ont le pouvoir de conjurer. Si la vieille Tétua venait à leur secours, elle chasserait les maléfices, rendrait la santé à leur fille : car elle était connue pour les prodiges qu'elle opérait²⁰⁷.

Ces « superstitions natives » des parents, pourtant chrétiens, sont explicables par l'arrivée sur l'île de missionnaires français. Il est donc tout à fait compréhensible qu'ils aient encore des superstitions associées à leurs anciennes croyances et ancrées dans leur culture. Pourtant, ce recours aux sorciers n'est pas accepté par l'Église :

Je ne sais comment l'incident vint aux oreilles du père missionnaire. Il avait bien souvent prêché contre le recours aux sorciers, et fut peiné qu'on eût transgressé sa défense. Il fit mander les parents de Réri et leur reprocha leur superstition. « S'il est, dit-il un pouvoir capable de guérir votre fille, ce n'est pas celui des démons qu'invoquent les *tahutahus*. Priez le Dieu du ciel, seul bon et tout-puissant. Faites une neuvaine d'ici Noël, et faites brûler un cierge à la Mère de Jésus. Si votre foi est assez vive, elle peut obtenir un miracle »²⁰⁸.

²⁰⁷ DANTIN, Louis, *Contes de Noël*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936, p. 64.

²⁰⁸ Ibid., p. 65.

Cette rencontre amène alors les parents à se tourner vers l'aide de Dieu; ils suivent à la lettre les recommandations du père. Toutefois, « avant Noël, moitié par habitude, moitié par crainte de désobéir à la vieille Tétua, ils arrangèrent la poupée sur son trône au dehors et l'entourèrent des friandises accoutumées. Puis, après une dernière prière, ils se retirèrent pour la nuit²⁰⁹. » Cette poupée, enchantée par Tétua la sorcière, devait sauver la jeune Réri; c'est d'ailleurs ce qui arriva :

La poupée était là, sur son trône de fleurs, parée de ses robes élégantes; mais son front, ses joues et sa gorge étaient couverts de plaques hideuses; ses mains, ses pieds, étaient tuméfiés, tordus, portaient tous les signes de la lèpre! [...] Et Réri vit dans le miroir sa figure nette et saine, ses joues claires et son cou poli. Elle regarda ses mains, et tous les nœuds difformes, et toutes les dégoûtantes écailles, en avaient disparu²¹⁰.

À première vue, ce sont les enchantements de Tétua qui ont fonctionné. Cependant, les parents ont également suivi les directives du père missionnaire et ont prié Dieu pour le rétablissement de leur fille. L'hésitation entre l'explication chrétienne ou non prend alors place dans l'esprit du conteur et, par le fait même, du lecteur :

Dans le cas présent, il est vrai, on hésite entre deux puissances. Sont-ce les incantations de la vieille Tétua qui ont, par un phénomène d'envoûtement, transféré le mal de Réri à sa malheureuse poupée? [...] Ou plutôt les prières adressées au ciel, la foi pieuse de la neuvaine, ont-elles obtenu ce prodige? [...] La question paraît insoluble. On ne saura jamais si c'est le Dieu ou le diable...²¹¹

Finalement, ce conte n'offre pas de morale précise, puisqu'il est impossible de trancher entre les deux explications. Néanmoins, cette représentation de deux croyances différentes coexistant dans un même récit nous paraît porteuse de sens. En ne donnant pas nécessairement crédit à la religion catholique pour ce miracle, l'auteur s'oppose au père missionnaire qui condamnait les superstitions de ses nouveaux fidèles. De cette conclusion jaillit une pensée nouvelle : aucune croyance ne semble plus légitime ou meilleure qu'une autre.

²⁰⁹ DANTIN, Louis, *Contes de Noël*, [...], p. 66.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 67.

²¹¹ *Ibid.*, p. 68.

Dans ces deux contes fantastiques, un élément particulier de la religion catholique est remis en question. Dans « La messe de Florent Létourneau », la conclusion nous amène à poser un regard nouveau sur la définition d'un « bon chrétien » : est-ce que la présence assidue aux messes aurait supplanté l'image du chrétien avenant et généreux? C'est ce que le narrateur nous laisse comprendre par la vision qu'il se fait de la conversion de Létourneau. Cette conclusion vient dès lors remettre en question l'idée du bien et du mal. De plus, une déconstruction de la « suprématie » chrétienne est présente dans le conte « Réri ». Dans ce récit, l'auteur nous montre qu'il n'y a pas que la religion catholique qui puisse opérer des miracles.

Pour la suite de l'étude, nous nous éloignerons du thème de la religion pour nous arrêter à la description des personnages féminins. Toutefois, dans « Le Noël de Caroline », les deux thèmes (religion et représentation de la femme) sont indissociables. Pour cette raison, nous aborderons ce conte en premier.

b. DES PERSONNAGES FEMININS MODERNES : « LA COMETE » ET « LE NOËL DE CAROLINE »

Les deux derniers contes abordés ont un élément en commun : un personnage féminin « moderne ». Dans « Le Noël de Caroline », on nous présente une femme forte et indépendante qui n'est pas pressée de se marier. Dans « La Comète », la jeune femme devient l'héroïne du récit lorsque sa famille se fait prendre en otage. Ce déplacement du personnage féminin d'« objet » vers « sujet » correspond d'ailleurs à l'idée que se fait l'auteur des distinctions entre hommes et femmes. En effet, Dantin ne semble pas accorder de caractéristiques spécifiques à un genre plus qu'à un autre, comme il le mentionne à DesRochers, dans une lettre du 29 décembre 1929 :

J'ai toujours cru avoir été loti de plus de traits féminins que d'autres. Je veux dire qu'en fait d'énergie, d'instinct combatif, de force de volonté, de goût pour les prouesses physiques, je me sens au-dessous de beaucoup de ces demoiselles. Et mes dispositions mentales vont vers

la douceur, la pitié, la tolérance, vers une sorte de tendresse universelle qu'on associe (bien souvent à tort) avec le cœur féminin²¹².

Il alloue donc des caractéristiques plus « féminines » à sa personne et admet connaître des femmes beaucoup plus « viriles » que lui. Cette idée dont est porteur Dantin dans son récit factuel, ici par le biais de la correspondance, se rattache au principe d'universalité. Ainsi, l'analyse des personnages de Caroline et d'Hélène est pertinente puisqu'elle pourra peut-être permettre de ressortir de l'œuvre cette même vision de la (dé)construction des genres à l'intérieur du récit fictionnel de l'auteur.

i. INDEPENDANCE OU MARIAGE : « LE NOËL DE CAROLINE »

Caroline, une jeune femme de vingt-quatre ans forte et indépendante, ne souhaite pour rien au monde quitter la ferme familiale et se marier avec un homme. Courtisée par François depuis des années, elle accepte finalement de l'épouser après avoir assisté à la messe de minuit et observé la toute nouvelle crèche.

Le récit présente donc la transformation du personnage féminin. Au départ, Caroline est décrite comme forte et autonome :

Caroline avait vingt-quatre ans. Elle était née dans cette maison et ne l'avait jamais quittée. C'était une créature bien faite et capable à l'ouvrage. Elle pouvait, aussi bien qu'un homme, fardocher, piquer les patates, fauciller le blé d'inde et fouler un voyage de foin [...]. De plus, elle tenait tous les comptes, étant la seule qui eût de l'instruction dans la famille²¹³.

Puisqu'elle fait tout « aussi bien qu'un homme », elle ne souhaite pas se marier, malgré les nombreux prétendants qui lui font la cour. François, l'un de ceux-ci, lui demande pourtant chaque année de l'épouser, mais Caroline lui répond toujours la même chose :

Elle disait : « Je suis bien comme ça. Je suis accoutumée ici ; j'ai mon père et ma mère qui m'aiment et ne me maganent pas. J'ai mon ouvrage, je connais toutes mes poules et toutes

²¹² DANTIN, Louis, Lettre à Alfred DesRochers, 29 décembre 1929, dans HÉBERT, Pierre et al., *Une émulation littéraire [...]*, p. 176.

²¹³ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 224.

mes bêtes à cornes, tous mes pommiers et tous mes carrés de citrouilles. Je tourne et je vire comme je veux : pourquoi m'en irais-je servir un homme ? [...] Fais pas c'te mine longue, allons. J't'aime mieux que tous les autres, mais j'ai pas dans l'idée de changer. »²¹⁴

Cette réflexion, « pourquoi m'en irai-je servir un homme », fait foi de la liberté et de l'autonomie de Caroline; c'est cette indépendance qu'elle ne souhaite visiblement pas perdre et qu'elle croit à risque dans le mariage. Pourtant, tout comme dans « La messe de Florent Létourneau », l'opinion de Caroline change à la fin du récit. Le plus intéressant, c'est que le tout se déroule durant la messe de Noël. Comme chaque année, elle accompagne François pour la cérémonie et, à la fin, ce dernier lui demande de l'épouser. Toutefois, l'année où Caroline accepte finalement les avances de son ami, un élément nouveau vient l'influencer : l'installation d'une nouvelle crèche de Noël fait place à l'ancienne, toute décrépie. Cette crèche semble fasciner Caroline :

Mais alors ce fut un éblouissement. Tout ce qu'elle eût pu rêver de surprenant et de magique s'étalait là devant elle. À la lueur de lampions multicolores émettant un jour idéal et quasi-céleste, la scène évangélique revivait dans ses plus intimes détails. L'étable avait son toit de chaume où l'ouate semée de paillettes stimulait une nappe de frimas. Il était soutenu d'un croisé de poutrelles vernies, ornées de guirlandes. Le parquet se jonchait de brindilles vertes et de paille fraîche [...] Quant aux personnages, leur port, leur expression, la noblesse de leurs gestes, la beauté de leurs robes et de leurs figures, plongeait la jeune fille dans l'extase. [...] La Vierge, en manteau étoilé [...] Les rois mages se groupaient, vêtus de moires précieuses, haussant dans leurs mains des coffrets dont la laque jetait des éclairs [...] ²¹⁵.

Ce long extrait est très important pour saisir l'état « d'éblouissement » dans lequel se trouve Caroline. L'auteur y utilise un puissant champ lexical qui nous fait ressentir le charme de la crèche, tel un envoûtement : « éblouissement », « rêver », « surprenant », « magique », « lampions multicolores », « idéal et quasi-céleste », « ouate semée de paillettes », « poutrelles vernies, ornées de guirlandes », « noblesse », « beauté », « manteau étoilé », « moires précieuses », « coffrets dont la laque jetait des éclairs ». Tout semble beau, voire parfait. Caroline se crut même « l'objet d'une

²¹⁴ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 225.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 232.

vision d'en haut que la crèche tout entière lui parut n'exister là, que pour elle²¹⁶ » et remarque alors que les « traits de saint Joseph portaient la ressemblance frappante de François Bénard²¹⁷ ». Dans ce contexte, la scène de la crèche encourage Caroline à fonder une famille :

C'était pour la jeune fille comme la révélation d'une vie, la peinture de ces êtres qui se trouvaient si bien ensemble [...] Jamais elle ne s'était figuré l'existence domestique sous ces couleurs vives et charmantes. Et toujours, saint Joseph, sous les traits de François Bénard, l'obsédait [...]²¹⁸.

Finalement, un dernier extrait vient confirmer le rôle de la crèche dans la nouvelle décision de Caroline. Lorsque François lui rappelle son refus de l'an dernier, alors qu'il y avait encore la vieille crèche, la femme lui répond : « Ah ! oui ; mais aujourd'hui, François, c'est la crèche neuve, vois-tu... Tiens, j'vas t'dire, l'idée m'a changé : Je suis consentante à t'épouser, si tu m'veux encore²¹⁹. » Les deux crèches mises de la sorte en opposition viennent accentuer l'idée du charme opéré par la nouveauté, le beau, le magique. Il n'est alors pas surprenant que la nouvelle se termine sur un léger rappel de la magie de Noël : « Cligne, cligne, cligne ! les grelots sonnaient maintenant comme de petits rires satisfaits, avec un accent de triomphe²²⁰. » Tout nous laisse croire que le « ciel » avait un plan, celui de convertir Caroline à l'idée du mariage.

La transformation de Caroline soulève deux questions. D'abord, le conte présente une femme indépendante, refusant de « servir un homme », qui se transforme lors de la messe de Noël, souhaitant finalement devenir la femme de François. L'Église paraît alors jouer un rôle prépondérant dans la sujétion de la femme en imposant le mariage, ce qui, de ce fait, lui enlève la liberté de choisir. La description de la crèche vient d'ailleurs renforcer cette idée, car celle-ci

²¹⁶ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 233.

²¹⁷ Ibid.

²¹⁸ Ibid., p. 235-236.

²¹⁹ Ibid., p. 238.

²²⁰ Ibid., p. 239.

semble être l'élément qui vient influencer la décision de Caroline; par des mots comme « rêve » et « magique » on voit bien que la vision que se fait la femme de la vie domestique est idéalisée par celle que lui présente l'Église. Toutefois, cette interprétation n'enlève rien à la conclusion de la nouvelle et à la transformation du personnage féminin. Cette fin vient contredire l'analyse d'une représentation « moderne » de la femme, puisque Caroline accepte finalement de se marier, malgré ce que cela implique. Le début de la nouvelle reste tout de même important et soulève un problème : la femme elle-même réalise les effets du mariage sur sa liberté. Ce discours et la description initiale du personnage sont tout à fait modernes et jamais entièrement déconstruits, même si la fin de la nouvelle va dans une toute nouvelle direction. L'analyse du personnage d'Hélène pourra alors compléter cette vision qui semble jaillir de la nouvelle, mais qui reste en suspens à la fin du récit.

ii. LA FEMME, HEROÏNE DU RECIT « LA COMETE »

« La comète », conte « américain²²¹ », présente une famille faisant appel à « l'agence des Noël faciles » afin de faire préparer pour eux les festivités du jour de Noël. Cette famille sera cependant bien vite désenchantée quand elle se verra l'objet d'un vol à main armée par les employés de l'agence. Néanmoins, tout se termine pour le mieux grâce à l'intervention de l'adolescente de la famille, qui prend la situation en main.

Tout comme dans « Le Noël de Caroline », ce conte présente un personnage féminin tout à fait moderne. C'est d'ailleurs de cette façon qu'est décrite la jeune Hélène dès le début du récit : « Elle s'était déjà installée dans un des grands fauteuils et allumait une cigarette. Car Hélène Van Dighen était une personne très moderne, très naturelle d'allures, et qui toujours, en tout, agissait comme il lui plaisait.²²² » Le personnage féminin est dès lors présenté comme « sujet » de son

²²¹ À ce sujet, voir l'article de Patricia Godbout, « La franco-américanité de Louis Dantin vue à travers son amitié littéraire avec Marine Leland », *Voix et images*, vol. 38, n° 2 (113), hiver 2013, p. 49-58.

²²² DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 199.

existence. D'ailleurs, le récit est parsemé de moments où Hélène s'oppose à un ordre donné, dans tous les cas par un homme, comme dans cet extrait :

Ils obéirent alors, le banquier lentement, conservant son sang-froid, la vieille dame et sa fille avec la hâte de la terreur. Seule, Hélène Van Dighen ne bougea pas. Et devant le canon brandi, lui touchant presque la figure :

- Je ne veux pas, dit-elle ; je lève les bras quand ça me plaît²²³.

Qui plus est, l'auteur ne fait pas que présenter une femme « sujet », il la rend également héroïne de son récit. Plus l'intrigue avance et plus l'adolescente se transforme en véritable « Wonder Woman ». Par exemple, si elle montre au départ de l'obstination en refusant de lever les bras, par la suite, elle fait preuve de réel courage :

Les compères s'étaient élancés vers la seule issue du salon et, le dos tourné à la porte, ils la barraient résolument. Et alors ils eurent une seconde et vilaine surprise. Car Hélène, revolver au poing, se dressait devant eux et prononçait d'une voix stridente :

-Ah ! on n'ouvrira pas ? Eh bien, vous allez vite répondre à cette sonnette, introduire ces gens-là vous-mêmes. Allons, ouste, haut les pattes, et plus vite que ça !²²⁴

Par ailleurs, fait intéressant, le conte se termine par la jeune adolescente qui aide les brigands à s'échapper :

Par ici, dit-elle aux bandits, leur montrant du doigt un couloir ; au bout, l'escalier de service ! Sauvez-vous, vite, filez, disparaissent, bonsoir ! [...] Vous pouvez me remercier de vous rendre le Noël facile !²²⁵

Hélène détient donc tous les pouvoirs, puisqu'elle décide même du sort des autres personnages. Le fait d'aider les brigands à s'évader n'est pas une forme de défaite, au contraire. De cette façon, Hélène leur montre sa domination. Elle est donc héroïne du récit à deux niveaux : d'une part, elle sauve ses parents des voleurs, et, d'autre part, les voleurs de la police. Le fait que le personnage

²²³ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 208.

²²⁴ Ibid., p. 217.

²²⁵ Ibid., p. 218.

principal, le héros de l'histoire, soit une femme montre ici le peu d'importance accordée au genre pour qualifier ou non de la force ou du courage d'une personne²²⁶.

Hélène et Caroline déconstruisent donc certains stéréotypes de la femme du début du XX^e siècle. Indépendante, libre, intelligente, forte, courageuse : toutes ces caractéristiques leur sont attribuables. Une vision moderne du mariage se dégage du « Noël de Caroline » puisque la femme est consciente de la perte d'autonomie qui l'attend si elle accepte la demande de François. La nouvelle se termine tout de même par l'échec du personnage féminin en quête d'autonomie qui, influencé par l'Église, accepte finalement de se marier. Hélène, dans « La comète », offre par contre une représentation beaucoup plus intéressante de la déconstruction des stéréotypes de genre puisqu'elle agit réellement sur l'histoire et y détient tous les pouvoirs : elle déjoue les bandits, les désarme, sauve les membres de sa famille et décide même du sort des voleurs en leur permettant de s'échapper.

Ainsi, tout comme les nouvelles, les contes enrichissent la portée de notre propos. Sans apporter de morale claire et précise, contrairement à l'habitude, ils proposent plutôt des visions nouvelles, qui s'éloignent de la pensée orthodoxe, voire chrétienne. Toutefois, c'est de manière plus subtile que nous touchons à cette pensée : c'est souvent par le doute que l'auteur nous amène à percevoir l'idée qui l'habite. Nous ressentons tout de même, à travers les quatre récits, un sentiment fort de tolérance et d'égalité. Au-delà du sacré des célébrations, c'est un réel désir de retourner aux sources, à la fraternité et la sympathie humaine, qui semble se dégager de ces contes. La dernière œuvre à l'étude, *Les Enfances de Fanny*, que nous aborderons dans le chapitre suivant, devrait finalement nous aider à enrichir notre analyse.

²²⁶ Toutefois, ce type de récit, que l'on pourrait qualifier de « récit d'aventures », arborent souvent des personnages féminins forts, comme celui d'Hélène. Le genre de cette nouvelle en particulier peut donc également expliquer la « modernité » du personnage principal, ou du moins son « agentivité ».

CHAPITRE 3
L'OUVERTURE D'ESPRIT ET LE ROMAN
LES ENFANCES DE FANNY

« [...] mon roman est probablement destiné à rester une œuvre “posthume”, qu'un antiquaire peut-être exhumera dans cinquante ans, après la défaite des Mussolini, des Hitler, et le retour aux lois de la fraternité humaine...²²⁷ »

Plus de vingt ans séparent la parution des contes et nouvelles de celle, posthume, de l'unique roman de Louis Dantin, en 1951. Dans le chapitre précédent, nous avons pu constater la présence dans les recueils d'une vision du monde spécifique, vision qui se lie volontiers à celle des philosophes des Lumières. L'analyse des nouvelles et des contes nous a menée à émettre une conclusion provisoire : si, dans l'ensemble, *La vie en rêve* et les *Contes de Noël* sont empreints de tous les principes de cette philosophie, l'un d'entre eux apparaît davantage, celui d'universalité. L'analyse du roman qui fait l'objet du présent chapitre pourra alors se greffer à celle de contes et nouvelles et venir enrichir notre approche interprétative des œuvres en prose.

Les Enfances de Fanny raconte la vie d'une Afro-Américaine du nom de Fanny, de son enfance à sa mort précoce, en abordant, entre autres, sa relation avec un homme blanc. Dans une lettre à Alfred DesRochers du 15 février 1939, Dantin décrit la trame de son roman :

Monsieur Lewis, effrayé de son acte [il a séduit Fanny, son élève], épouse la petite fille qui, sans cesser de l'adorer, lui donne quatre garçons à la file. Mais lui-même par degrés s'écarte d'elle et s'éprend d'une femme plus mûre. Ses fils adolescents émigrent à Boston, où elle les suit finalement et partage leurs traverses. Monsieur Lewis meurt, après avoir refusé son secours. Par l'insuccès ou la désertion de ses fils, elle se voit obligée de gagner sa vie. Le hasard la conduit à l'emploi d'un blanc, vivant seul, qu'attirent sa jeunesse et sa vivacité, intactes à travers l'âge. Elle-même découvre en lui le premier amour vrai, adulte, qu'elle ait jamais connu. Ce Charlie Ross, qui l'avait une fois embrassée, a reparu par intervalles dans son existence. Il vient s'établir à Boston, où une jalousie folle s'empare de lui à voir sa compagne d'enfance conquise par un homme de la race qu'il déteste. Venu pour le tuer,

²²⁷ DANTIN, Louis, Lettre à Alfred DesRochers, 22 mars 1939, dans HÉBERT, Pierre et al. (2014), *Une émulation littéraire [...]*, p. 536.

c'est Fanny qu'il trouve prête à le défendre et dont, sans le vouloir, il tranche les veines dans une lutte. Vous pensez bien qu'à travers ce mélodrame courent beaucoup d'incidents connexes et de traits des mœurs nègres et c'est cela surtout, je suppose, qui pourrait être intéressant²²⁸.

Ainsi, le roman aborde la situation des Afro-américains de la première moitié du XX^e siècle et les questions interraciales. De plus, une autre réalité est présentée de manière sous-jacente : celle des femmes. Pour cette étude, nous avons donc décidé de séparer notre chapitre en deux parties. D'abord, nous aborderons la représentation des personnages féminins et l'enjeu de l'égalité des sexes, sujet dont nous avons déjà traité dans le chapitre précédent par le biais des *Contes de Noël*; par la suite, nous nous intéresserons au thème central du roman, celui de la représentation des Noirs et de l'égalité des races. Ces deux sujets sont ceux qui nous apparaissent les plus présents dans le récit, parcourant l'ensemble de l'œuvre et étant en lien direct avec le personnage principal.

1. LA REALITE DES FEMMES VUE A TRAVERS L'HISTOIRE DE FANNY

En continuité avec le chapitre précédent, où nous avons abordé le cas de Caroline et Hélène, héroïnes des contes « Le Noël de Caroline » et « La comète », nous nous intéresserons ici à la représentation des personnages féminins dans le roman *Les Enfances de Fanny*. Le personnage de Fanny sera donc notre sujet central, bien que nous abordions également le cas d'autres femmes noires, comme Maud et Irène. Nous nous pencherons d'abord sur la force physique de ces femmes, leur détermination, leur courage et leur indépendance. Ensuite, nous observerons comment elles rencontrent à certains moments de leur vie des obstacles à leur liberté.

²²⁸ DANTIN, Louis, Lettre à Alfred DesRochers, 15 février 1939, citée dans HÉBERT, Pierre et al., *Une émulation littéraire : la correspondance entre Louis Dantin et Alfred DesRochers (1928-1939)*, [...], p. 530-531.

a. REPRESENTATION DES FEMMES : FORCE PHYSIQUE ET COURAGE

Dans le roman, la force des personnages féminins est souvent représentée de manière physique, et ce, par le biais du personnage principal. Depuis l'enfance, Fanny a toujours été prompte à se bagarrer avec les garçons, qui la traitaient d'ailleurs en égale : « Elle n'aimait que les courses à travers les bois, les sauterelles folles dans les herbes, les jeux rudes des garçons auxquels elle se mêlait, forte et agile comme pas un d'eux²²⁹. » Au cours du récit, elle utilise à plusieurs reprises cette force afin de se défendre ou de défendre ceux qu'elle aime. Par exemple, lorsque Charlie Ross l'embrassa contre son gré, elle « bondit, furieuse, et sur le champ [*sic*] lui infligea la pire raclée qu'il eût jamais reçue²³⁰ » et lorsqu'il la menaça de recommencer, elle lui répondit : « Non; tu seras mort auparavant²³¹. » En tenant tête à un homme qui use de la force pour l'embrasser et qui fait fi de son consentement, la jeune femme fait également preuve de courage. À la fin du roman, lorsque les deux protagonistes, devenus adultes, luttent à nouveau, les mêmes caractéristiques sont attribuables à Fanny. Cette fois-ci, elle tente de protéger son ami, Donat Sylvain, de Charlie Ross, qui est armé. La femme devient alors héroïne du récit, comme c'est également le cas dans la nouvelle « La comète ». Les situations se ressemblent effectivement : les femmes tentent de désarmer leur adversaire par la ruse afin de protéger ceux qu'elles aiment. Cependant, la tentative de Fanny échoue, contrairement à celle d'Hélène, ce qui entraîne les deux amis vers une lutte au corps à corps :

Alors ils se prirent corps à corps et combattirent, acharnés tous deux, Fanny mettant tout son effort à saisir le rasoir de Charlie obstiné à le lui arracher. Trébuchant, ils roulèrent sur le parquet ; et ils luttaient ensemble, silencieux, les dents serrées, comme ils avaient lutté jadis à l'ombrage du vieux châtaignier. Hélas ! au cours de leurs brusques sursauts, le rasoir s'était entrouvert, et Charlie Ross, sans s'en douter, en enserrait brutalement le poignet de son adversaire²³².

²²⁹ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, Montréal, Fides, 2017, p. 51.

²³⁰ *Ibid.*, p. 53.

²³¹ *Ibid.*, p. 59.

²³² *Ibid.*, p. 264-265.

En comparant cette lutte aux bagarres enfantines, le narrateur rappelle l'égalité des forces des deux assaillants, ce que l'issue du combat confirme, bien que Fanny y perde la vie : il aura en effet fallu une arme à Charlie Ross pour être le vainqueur. La force et le courage sont donc deux qualités souvent mises de l'avant dans le récit, autant chez Fanny que chez d'autres personnages féminins, comme Maud et Irène.

En effet, ces deux voisines de Fanny sont également des exemples de bravoure à la différence près que ce courage ne mène pas à un acte physique risqué, mais bien à un choix difficile. À ce sujet, le récit de l'unique grossesse de Maud est des plus intéressants : « Mais le pauvre garçon [son mari] est tombé malade et a dû quitter New Bedford. J'ai su depuis qu'il était mort un an après. J'étais bien tourmentée, parce que je craignais, vous savez... Mais j'ai trouvé une doctoresse qui, pour vingt-cinq dollars, m'a tirée de ce mauvais pas²³³. » Si le mot « avortement » n'est jamais mentionné, c'est l'idée qui nous apparaît la plus sensée. La jeune femme, laissée seule pour élever son enfant, prend une décision afin de se tirer de ce « mauvais pas » et s'évite ainsi les répercussions sociales et les contraintes d'une situation monoparentale, en plus de s'offrir une plus grande liberté d'action et un plus grand confort monétaire. De plus, en faisant face aux risques d'une telle opération, elle fait preuve de détermination et de courage, deux caractéristiques également présentes chez Irène.

Cette femme, âgée d'une trentaine d'années et atteinte d'une importante maladie, décide de s'enlever la vie le jour où elle ne pourra plus voir ni entendre. La situation rappelle d'ailleurs la nouvelle « La locomotive », puisqu'il y est aussi question d'un suicide « raisonné ». Le courage apparaît surtout à travers les réactions de l'entourage d'Irène. Par exemple, lorsque Madame

²³³ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 140.

Lattimore, autre voisine de Fanny, apprend le plan de la jeune femme, elle réagit négativement : « Et elle parlait de ça [le suicide] comme d'une chose toute simple ! Figurez-vous, depuis neuf ans qu'elle mijote cette idée ! N'est-ce pas affreux ?²³⁴ » La peur associée à l'idée de souhaiter sa mort est tout à fait palpable. Si l'on pourrait croire qu'un caractère religieux est attaché à cette réaction, la réponse de Fanny abonde plutôt dans l'autre sens : « Oui, dit Fanny, mais je comprends la pauvre Irène. Il y a des cas où une personne est mieux morte que vivante²³⁵. » Ainsi, le fait de parler du suicide et de le planifier est affreux, mais les raisons derrière ce choix tendent à diminuer cette impression. Fanny soulève alors la réalité qui attend la pauvre femme et la compare à l'inconnu de la mort sans pouvoir décider ce qui est le plus horrible. Irène apparaît courageuse par le geste qu'elle pose, qui est sans-retour et qu'elle fait par choix, pour son bonheur immédiat et personnel. Ainsi, le roman ne fait pas que présenter des personnages féminins aussi forts et courageux que les hommes, il aborde également des sujets tabous d'une manière tout à fait « moderne », sans leur apporter un jugement négatif. De plus, les deux femmes, tout comme Fanny, font un choix pour elles-mêmes et font preuve d'indépendance.

b. DES FEMMES INDEPENDANTES

L'indépendance est une autre caractéristique perçue à travers l'analyse des personnages féminins du roman. Puisqu'elles sont aussi fortes et courageuses que les hommes, les femmes cherchent à s'émanciper de leur contrôle; c'est du moins ce qui transparaît de leurs paroles, leurs actes et même de leur mode de vie. Le cas de Fanny présente d'ailleurs une réelle évolution de la pensée de la femme, de soumise à indépendante. En effet, lorsqu'elle part pour Boston, Fanny se libère d'une relation malsaine et entre en contact avec d'autres réalités. Elle rencontre ses voisines,

²³⁴ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 234.

²³⁵ *Ibid.*, p. 235.

Irène et Maud, qui ont un impact sur ses relations avec les hommes. Par ses réflexions et ses paroles jaillit une idée précise : pour Fanny, les femmes n'ont pas de compte à rendre aux hommes, elles font ce qu'elles veulent. D'abord, cette idée apparaît sous la forme d'une réflexion qu'elle se fait à elle-même lorsque Donat Sylvain la compare à une statue : « Tu te trompes, Monsieur Sylvain [...] si tu me prends pour une statue !²³⁶ » Fanny est alors agacée par cette image statique de la femme qui n'est qu'objet. Après cette brève réaction, Fanny agit davantage pour défendre son indépendance. La scène de la lutte abordée plus tôt le montre bien, tout comme les paroles qu'elle prononce quelques jours plus tôt, lorsqu'elle répond à un commentaire de son fils Édouard. Influencé par Charlie Ross, Édouard postule qu'il est inacceptable que « nos femmes²³⁷ » puissent fréquenter un homme blanc. L'utilisation du déterminant possessif amène Fanny à réagir : « Si tu veux le savoir, une femme aime qui lui plaît, et son cœur lui dit qui elle aime. Toutes les barrières sont impuissantes et faites pour qu'on les saute [...]. S'ils en viennent à s'éprendre, ils n'en doivent de compte à personne ; et ce n'est pas toi, Charlie Ross, qui les empêcheras²³⁸ ». À la lumière de cet extrait, le geste de courage que Fanny pose quelques pages plus loin, durant la lutte, prend un tout autre sens. Fanny agit non seulement pour défendre celui qu'elle aime, mais également pour défendre sa relation qu'elle a choisie et qu'on tente de lui enlever. Par ce geste, elle protège son indépendance et son autonomie.

Il convient toutefois d'apporter un bémol. Si cet extrait présente, il est vrai, un personnage féminin tentant de « protéger » son indépendance, il n'en reste pas moins que c'est la femme qui, au final, perd la vie. Peut-on alors plutôt parler d'une tentative et d'un échec ? Comme ce fut le cas

²³⁶ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 195.

²³⁷ Ibid., p. 251.

²³⁸ Ibid.

avec la nouvelle « Le Noël de Caroline », la fin du récit enlève un poids à l'argumentaire sans le discréditer complètement.

Au final, ces différents éléments montrent tout de même l'évolution du personnage principal, désireuse de s'émanciper de cette image de statue et du contrôle de l'homme. Cette transformation pourrait avoir été influencée par l'exemple de ses voisines, toutes célibataires ou veuves et donc davantage libérées. Le cas d'Irène surtout est révélateur. Cette femme tout à fait moderne a toujours été libre et indépendante. Durant sa jeunesse, elle « avait eu des amoureux sans nombre, attirés par ses formes sveltes et par son entrain endiablé ; mais pas un homme ne l'avait subjuguée : elle les avait menés à la ligne de son choix, fixant elle-même les limites ou l'absence de limites²³⁹. » Ce « choix » qu'elle fait « elle-même » démontre une plus grande autonomie, au contraire de Fanny qui se libère véritablement de son mariage à la mort de Monsieur Lewis. Ce dernier exemple d'indépendance et d'autonomie soulève alors une nouvelle question : qu'est-ce donc qui brime la liberté de ces femmes ? Dans le récit, trois éléments précis jouent un rôle dans la perte d'autonomie des personnages féminins, soit l'homme, la religion et la société.

c. CE QUI BRIME LA LIBERTE DES FEMMES :

i. L'HOMME ET LA RELIGION

D'abord, les hommes et la religion exercent tous deux une soumission assez semblable sur les femmes du roman. Fanny, par exemple, est beaucoup moins autonome et indépendante dans la première partie du roman, lorsqu'elle vit encore à Greenway avec sa sœur, Linda, et son mari, Monsieur Lewis. Ces deux personnages influencent d'ailleurs la jeune femme à se soumettre. Linda, qui fait office de mère, incarne la voix de la religion : « L'aînée, naturellement sérieuse,

²³⁹ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 246.

avait puisé aux prêches qu'elle fréquentait, aux exhortations farouches des revivalistes, un esprit puritain, austère. La religion dominait ses pensées. Les menaces de l'esprit malin lui étaient constamment présentes [...] ²⁴⁰. » Monsieur Lewis, quant à lui, offre une présence paternelle en plus d'être l'instituteur du village. C'est pour eux que Fanny se transforme, de petite fille espiègle et courageuse à soumise et pieuse :

Deux êtres seulement inspiraient son respect : sa grande sœur et Monsieur Lewis. Pour eux seuls elle se sentait triste en repassant ses fautes énormes; eux seuls l'amenaient à tenter contre sa nature des efforts transitoires et insuffisants. Elle les craignait, les vénérât, comme des entités supérieures qu'il fallait apaiser, dont il fallait garder la grâce ²⁴¹.

La différence d'âge entre Fanny et ses idoles et la position de pouvoir qu'ils ont sur elle n'aident en rien à l'épanouissement de la jeune fille. Le tout se complique tout à fait lorsque Fanny, âgée de quinze ans, épouse son instituteur. La jeune fille, que Monsieur Lewis appelle encore « petite gamine ²⁴² », a alors une conception idéalisée et naïve du mariage, conception influencée par son éducation religieuse :

Voilà une idée, par exemple, qu'elle n'avait jamais eue! Être la femme de Monsieur Lewis, comme toutes les femmes l'étaient de leurs maris dans le village! Passer à son bras dans la rue, l'escorter à l'église, faire son marché et sa cuisine! Était-ce possible qu'il songeât à cela ? Mais elle eut vite pesé le grand bonheur que ce serait pour elle, les soins qu'elle aurait pour son maître ; et ce plan, après tout, lui parut naturel, entièrement dans l'ordre des choses ²⁴³.

Plus tard dans le roman, Fanny, devenue adulte, réalise la réelle soumission qu'implique le mariage : « À trente-deux ans elle avait derrière elle toute une vie de labeur et de servitude. Elle n'avait pas eu de jeunesse. Une roue aveugle l'avait saisie enfant et la broyait depuis lors dans ses engrenages. Ç'avait été une longue enfance que ces années vouées au service de son maître dans

²⁴⁰ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 50-51.

²⁴¹ Ibid., p. 51.

²⁴² Ibid., p. 66.

²⁴³ Ibid., p. 69.

une soumission naïve²⁴⁴. » La soumission de Fanny est d'ailleurs comparée à celle de l'esclave : « Elle le servait comme eût fait une petite esclave. [...] Ce dévouement était pour elle une joie ; il disait son orgueil de ses fonctions d'épouse ; une seule caresse du maître en compensait toutes les fatigues²⁴⁵ », « [e]lle avait cru s'être échappée du cachot opprimant qui l'enserrait depuis l'enfance en punition d'une minute de folie : il fallait y rentrer, se recourber à l'esclavage²⁴⁶. » Cette situation est influencée par la relation de pouvoir qui existe à l'intérieur du mariage et par le « rôle » de la femme répandu par l'Église. Par exemple, lorsque Fanny pense à rejoindre ses fils à Boston et à permettre à son mari de vivre avec sa maîtresse, Linda le lui reproche : « Tu crois que l'intérêt de ton mari, de tes enfants, est ton seul motif ; mais prends garde qu'il n'y ait aussi l'ennui de tes devoirs, le besoin de changer et d'être plus libre. Le diable a bien des tours pour nous attirer dans ses pièges²⁴⁷. » Le devoir de la femme est donc de servir sa famille et son mari, peu importe la situation. Néanmoins, Fanny part pour Boston et ne retourne à Greenway qu'à une seule occasion. Dans cette scène, l'accueil des habitants de Greenway aide à saisir l'écart entre l'opinion de la société et celle de Fanny au sujet du « rôle » de la femme. Le tout se passe lorsque le prêtre demande aux pécheurs de se séparer des justes :

On vit alors des hommes mûrs, des veuves, des jeunes gens, des jeunes filles – ceux surtout dont les fautes étaient publiquement connues – se lever, défiant la honte, passer dans l'allée des maudits. [...] Fanny eut un instant l'impulsion de se joindre au groupe des pécheresses. On lui disait qu'elle avait failli à son devoir d'épouse : elle voulait bien s'humilier, demander pardon. Mais sa conscience même la retint : elle ne sentait pas coupable; elle avait fait ce qu'elle croyait *permis*. Cependant, des regards se posaient sur elle, empreints de malveillance et comme scandalisés de sa présence parmi les justes²⁴⁸.

²⁴⁴ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 92.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 72.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 119.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 95.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 128. Nous soulignons.

Puisque cette permission semble ici accordée ou non par l'Église, la religion apparaît comme un élément brimant la liberté des femmes. De plus, les paroissiens apparaissent conditionnés par les lois saintes puisqu'ils jugent Fanny et la poussent presque à se repentir et à retourner à son état de servitude. La société fait alors barrière à la pleine autonomie des femmes, que ce soit par l'opinion de la population ou les lois imposées, comme nous le verrons à présent.

ii. LA SOCIÉTÉ

Par le biais de la « fresque » de la population noire bostonienne, on arrive à percevoir les entraves sociales à l'indépendance de la femme. D'abord, la nécessité d'avoir un *boy friend* pose le problème de l'autonomie économique, comme l'explique Madame Sidney, l'une des voisines de Fanny, lorsqu'elle parle de ses pensionnaires :

L'une d'elles repasse pour un Chinois ; les autres font des ménages ou prennent soin des enfants. Mais elles ont leurs soirées et les dimanches. Vous comprenez, sans leur *boy friends* elles ne joindrait pas les deux bouts : et même, des fois, il en faut plus d'un pour chacune... On s'arrange comme on peut, n'est-ce pas ? Celle qui reste avec moi à un marmot à elle [...]²⁴⁹.

Ensuite, la prostitution apparaît comme une solution à la dépendance économique des femmes. Lorsque la police arrête le commerce de Madame Sydney (qui tient un bordel), Fanny et l'une de ses voisines discutent du sort de ces femmes :

- Je ne m'en suis doutée moi, dit Fanny, qu'il y a huit jours. Ces pauvres filles, tout de même, c'est raide pour elles !
- Et qui travaillaient, après tout. Et une avec un bébé dans les bras²⁵⁰ !

La prostitution, qui est vue ici comme un travail, est pourtant interdite par la loi, alors qu'elle est pratiquement nécessaire pour certaines femmes, en témoigne l'expérience de Célia. Cette dernière, qui a « un bébé dans les bras », réagit d'abord très fortement à son arrestation : « Une fille n'a pas,

²⁴⁹ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 134.

²⁵⁰ Ibid., p. 151.

à ce qu'il paraît, assez de peine à gagner sa vie²⁵¹ », s'exclame-t-elle. Elle demande alors à Fanny, qui l'héberge pour un temps, de s'occuper de son enfant pour qu'elle puisse travailler :

Ne croyez pas, chère dame, dit-elle, que ça me chausse de ne rien faire. Je voudrais pouvoir travailler et ramasser un peu d'argent. Mais le puis-je avec ce marmot ? Voyez-vous un moyen que je sois libre ? Je ne sais s'il serait possible que vous en preniez soin. Je vous paierais ce qu'il faut, comme de juste, et ma pension en plus²⁵².

Ici, les difficultés rencontrées par les mères monoparentales de l'époque sont mises de l'avant et permettent de mieux saisir les raisons derrière l'avortement de Maud, que nous avons évoqué plus tôt. Par exemple, Célia se tourne de nouveau vers la prostitution, malgré les risques et les difficultés de ce « métier », laissant entrevoir le peu d'options qui s'offre à ces femmes pour gagner leur vie. Toutefois, ce « travail » ne permet aucune véritable autonomie pour la femme, puisque celle-ci doit compter sur l'argent de l'homme pour travailler.

Par ailleurs, Roxbury est peut-être plus moderne que Greenway, les femmes n'étant pas nécessairement mariées, mais leurs relations avec des *boy friends* sont tout de même essentielles.

Malgré tout, ces liaisons libres apparaissent beaucoup plus égalitaires :

[...] ainsi celle de liaisons libres et de ménages à côté, qu'on regarde avec une grande tolérance. La jeune fille sans ressources, l'épouse abandonnée, la veuve dans le besoin, sont facilement adoptées par des « amis » qui les soutiennent ; ou, si c'est la femme qui travaille, elle prend pitié d'un « ami ». Cette institution de *boy friend* règne par tout Roxbury, commune jusqu'à en être respectable. C'est comme une succursale du mariage, plus accessible et plus commode. Elle ne dégrade pas ceux qui s'y abritent²⁵³.

D'une part, les femmes peuvent également subvenir aux besoins des hommes; d'autre part, ce genre de relation n'amène aucune dégradation des partenaires. Ainsi, la femme ne devient nullement l'inférieure de l'homme, sa « servante », comme le concevait Fanny. L'acceptation de l'amour-

²⁵¹ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 152.

²⁵² Ibid., p. 156.

²⁵³ Ibid., p. 101.

libre se veut alors une solution à la dépendance économique des femmes et à la construction des rôles des mariés.

iii. L'AMOUR-LIBRE, LA SOLUTION ?

Les relations hors mariage apparaissent effectivement comme une solution à l'indépendance de la femme. Puisque ces unions ne sont pas officielles, il est plus facile pour la femme d'y mettre fin. Prenons l'exemple de Fanny et Martha Bledsoe. Les deux femmes sont en relation, à un moment du récit, avec Monsieur Lewis et vont éventuellement le quitter. Cependant, Fanny a beaucoup plus de difficultés à mettre fin à la relation que Martha, la maîtresse : « C'était une femme [Martha] qui n'avait jamais cherché que ses aises, et bien trop lâche pour supporter des sacrifices. Elle avait cru faire un bon coup en te prenant Monsieur Lewis ; mais elle a vu que c'était de l'esclavage et de la fatigue²⁵⁴. » Comme nous l'avons vu plus tôt, le « rôle » de la femme mariée pousse Fanny à rester dans sa position de servitude afin d'aider son mari. Or, Martha, qui n'est pas mariée, quitte Monsieur Lewis lorsqu'elle réalise l'ampleur de la tâche. Ici, la maîtresse fait preuve de beaucoup plus d'indépendance. D'ailleurs, cette perte d'autonomie associée au mariage apparaît également lorsqu'on compare les deux relations de Fanny : « Ce n'était plus l'humble déférence qu'elle marquait à Monsieur Lewis : c'était l'assurance d'une compagne et d'une conseillère. Elle avisait, elle dirigeait : une volonté lui était attentive²⁵⁵. » Plusieurs éléments viennent expliquer ces différences. D'une part, dans sa relation avec Donat, Fanny n'est pas mariée et n'a donc pas à jouer le « rôle » de la femme au sens où l'entend l'Église. D'autre part, Donat Sylvain a une vision égalitaire de Fanny, malgré la triple relation de pouvoir qu'il détient sur elle (homme/femme, employeur/employée, Blanc/Noire). Il ne transfère pas ces dominations dans sa relation :

²⁵⁴ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 116.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 206.

Fanny, c'est votre nom ? dit Donat Sylvain. Je ne le savais pas. Eh bien, écoutez-moi, je vais vous appeler Fanny, mais ce sera pour une autre raison : parce que vous ne m'êtes pas une servante [...] Servante, ça n'est qu'un mot qui ne dit rien du tout. Je vous estime pleinement mon égale. Mettez que nous formons une petite société : vous faites une part de la besogne et moi j'en fais une autre²⁵⁶.

Fanny souhaitait qu'il l'appelle par son prénom, comme le font d'habitude les employeurs. Toutefois, la réponse de Donat nous apporte ailleurs : Fanny n'est plus « servante », mais bien « conseillère » dans la vie de Donat, parce que celui-ci la considère comme son « égale ».

Ainsi, les différents exemples de liaisons libres montrent le plus souvent des relations égalitaires. Les mariages dépossèdent quant à eux les femmes de leur autonomie puisque les conceptions religieuses leur dictent un rôle à suivre. Une façon moderne de vivre l'amour et de voir les femmes se dégage alors de cette opposition. De plus, un désir d'égalité des sexes se ressent à travers les paroles des personnages féminins et l'opinion de certains hommes du roman, dont Frank, l'un des fils de Fanny. Ce dernier défend l'autonomie de sa mère dans cette réponse à Charlie Ross : « Et en tout cas ça ne regarde ni moi ni personne. Maman n'est pas une gosse et elle sait ce qu'elle fait²⁵⁷. » D'ailleurs, la pensée égalitaire des personnages se lie souvent au principe d'autonomie. Par exemple, Fanny réalise l'importance d'agir et de penser par elle-même et Donat se défait de ses préjugés – il voit d'abord la femme comme une statue et lui offre ensuite une place égalitaire dans leur relation comportant pourtant une triple domination. Toutefois, si cette relation est construite sur des valeurs égalitaires, nous ne pouvons baser notre analyse de la dynamique des races dans le roman sur cette simple affirmation. Pour cette raison, nous nous proposons maintenant d'étudier plus à fond la représentation des personnages noirs et des relations interraciales.

²⁵⁶ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 204.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 256.

2. *LES ENFANCES DE FANNY* : SCENES DE LA VIE DES NOIRS AUX ÉTATS-UNIS

Le manuscrit du roman, que l'on peut consulter au centre d'archives de Montréal, porte le sous-titre « Scènes de la vie des Noirs aux États-Unis ». Ce dernier fut écarté de l'édition finale, mais donne tout de même un bon indice sur la véritable « cible » du roman. Deux chercheurs, Sébastien Joachim et George Eliott Clarke, se sont déjà penchés sur ce sujet en analysant la représentation des Noirs dans le roman. Il convient donc d'aborder leurs analyses avant d'ajouter notre propre voix à la problématique.

a. CONCLUSION DES DEUX ETUDES SUR LA REPRESENTATION DES NOIRS DANS *LES ENFANCES DE FANNY*

Dans son essai *Le Nègre dans le roman blanc*, Sébastien Joachim fait une lecture sémiotique et idéologique du genre romanesque afin de montrer que « le blanc incarne la Raison et la Civilisation, le Noir représente l'Émotion et la Nature. À l'un la raison discursive et analytique, à l'autre la viscéralité rythmique et endiablée²⁵⁸. » Son analyse conclut que les histoires interracialisées utilisent inlassablement la dialectique « Bons/Méchants, Nobles/Vilains²⁵⁹ ». Il donne alors l'exemple des *Enfances de Fanny* où « Charlie Ross est en position de vilain, de même que Lynda [sic] et Martha, dans la mesure où ils mettent à l'épreuve les vertus de Fanny [...] Et le "bon" sera le Français²⁶⁰ ». Plusieurs oppositions apparaissent alors dans le texte pour différencier les bons des méchants, comme l'épaisseur des lèvres de Charlie Ross contre le teint clair et les traits fins de Fanny (bien que les deux soient Noirs). Cet aspect physique du personnage principal laisse penser, selon Joachim, que le narrateur essaie de blanchir son héroïne : « Au lieu de "métisse", nous avons donc

²⁵⁸ JOACHIM, Sébastien, *Le Nègre dans le roman blanc. Lecture sémiotique et idéologique de romans français et canadiens, 1945-1977*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1980, p. 9.

²⁵⁹ Ibid., p. 211.

²⁶⁰ Ibid., p. 212.

pour signifiant les détours rhétoriques “le teint d’un brun délicat”, “des traits aux lignes plus minces, plus affinées que celles ordinaires à sa race”²⁶¹. » C’est l’une des techniques utilisées pour permettre la relation interracialitaire égalitaire entre Donat et Fanny : lorsque cette dernière vivait au sud des États-Unis, le mot « métisse » n’avait alors aucune signification. À Greenway, on est noir ou on est blanc. Cependant, lorsqu’elle et sa famille déménagent à Roxbury, c’est l’occasion pour l’auteur de légitimer la relation entre un homme blanc et une femme noire, puisqu’il sévit dans ce quartier une hiérarchie de classe basée sur le degré de pigmentation. Ainsi, il est plus facile de briser les « barrières de couleurs » pour le narrateur en offrant à son personnage noir des ancêtres blancs. De plus, bien que le narrateur des *Enfances de Fanny* affiche ouvertement sa sympathie pour la communauté noire de Roxbury, et plus spécifiquement pour Fanny, en dissertant sur l’égalité raciale et culturelle, il n’en reste pas moins que cette œuvre traîne « ces clichés tenaces qui emprisonnent le Noir dans des catégories toutes faites », en utilisant, par exemple, plusieurs traits culturels distinctifs de « l’âme noire²⁶² » tels que le sens du rythme et l’amour du jazz, un sens mystique puissant et un humour qui passe par l’ironie. Là où Jean Morency y voit l’expression de l’américanité²⁶³, Joachim y voit l’expression de stéréotypes racistes. Toutefois, ce dernier reconnaît le caractère nouveau du roman, Fanny étant « le premier grand rôle noir dans le roman noir américain d’expression française²⁶⁴ » et croit, à propos de l’utilisation de stéréotypes raciaux, qu’« on ne saurait lui [Dantin] en tenir rigueur, vu l’art avec lequel il contrebalance toute péjoration sur la race noire²⁶⁵ ».

²⁶¹ JOACHIM, Sébastien, *Le Nègre dans le roman blanc*. [...], p. 213.

²⁶² Ibid., p. 271.

²⁶³ MORENCY, Jean, « *Les enfances de Fanny* : un roman américain », *Voix et images*, vol. 38, n° 2 (113), hiver 2013, p. 59-71.

²⁶⁴ JOACHIM, Sébastien, *Le Nègre dans le roman blanc*. [...], p. 210.

²⁶⁵ Ibid., p. 212.

Dans « Liberalism and its Discontents: Reading Black and White in Contemporary Québécois Texts », George Elliott Clarke tente quant à lui de montrer que les intellectuels québécois, depuis 1945, utilisent fréquemment des métaphores raciales opposant les Blancs et les Noirs pour présenter le conflit entre le libéralisme et le nationalisme. Il croit alors que « Seers, Garneau, Laferrière, and Lantagne, all engage race in ways that reinscribe romanticized or xenophobic constructions of the racial Other, even as they interrogate such reductive visions²⁶⁶. »

Dans *Les Enfances de Fanny*, l'opposition libéralisme / nationalisme apparaît entre autres grâce à l'opposition Donat Sylvain / Charlie Ross :

Donat is a liberal, deeming Fanny « simply a woman, distinguished solely by the rare qualities that he would have admired in a person of any color »; but his antagonist Charlie Ross, a Black crypto nationalist, demands, at the melodramatic climax, that Fanny abandon Donat, “this white man” and “come back with us, with your own kind”²⁶⁷.

Le libéral, le Blanc, apparaît plus ouvert au mixage que le nationaliste, le Noir. La présentation de cette opposition manichéenne fait écho au texte de Joachim. Clarke croit également que Dantin utilise des éléments culturellement associés à la race noire pour accentuer l'individualité de Fanny : « Donat loves Fanny [...] he envisions her as “an *enfant sauvage* fresh from the jungle with the perfume of her virginal nature still around her”²⁶⁸. » Selon lui, Dantin fait donc partie des essentialistes, c'est-à-dire qu'il croit, tout comme eux, que Blancs et Noirs sont différents non seulement par leur physique, mais par leur essence également. Pour cette raison, le roman est marqué de stéréotypes qui viennent emprisonner le Noir dans un carcan défini par les Blancs et qu'il peut donc à certains égards paraître raciste. Finalement, il pointe un caractère ethnocentrique au cœur même du discours de Dantin. Par exemple, c'est le cas du viol de l'ancêtre de Fanny, qui

²⁶⁶ CLARKE, George Elliott, « Liberalism and its Discontents: Reading Black and White in Contemporary Québécois Texts », *Literary Pluralities*, Christl Verduyn (dir.), Toronto, Broadview Press Ltd and *Journal of Canadian Studies*, 1998, p. 194.

²⁶⁷ Ibid., p. 204.

²⁶⁸ Ibid.

lui aura permis d'être plus facilement acceptée par les Blancs que ces amis à la peau foncée²⁶⁹. Afin de pousser un peu plus loin cette thèse, Clarke va affirmer que tous les hommes noirs du roman sont des échecs et donne l'exemple de Charlie Ross, cet homme qui mettra fin aux jours de Fanny, malgré son amour pour elle. Il soulève d'ailleurs l'utilisation des mots « gross lips » qui associent l'apparence physique de l'homme noir à sa malveillance. Nous tenons toutefois à préciser qu'il est question de « grosses lèvres » dans la version originale, de langue française, la signification du mot « gross » étant davantage péjorative²⁷⁰. Bref, plus une personne se rapproche du physique des Blancs, meilleure elle est. Cet ethnocentrisme probablement inconscient chez Dantin aura finalement, pour Clarke, répandu à travers le roman la thèse libérale encourageant l'assimilation.

Les conclusions des analyses de Clarke et Joachim montrent au final que Dantin, malgré ses bonnes intentions, n'est pas pleinement conscient des enjeux liés à la question noire. Toutefois, nous croyons que notre propre étude du roman pourra peut-être relativiser certains éléments. L'époque de parution du roman doit également être prise en compte dans cette réflexion, surtout lorsqu'il est question de certains mots, comme « Nègre ». En ce sens, nous sommes de l'avis de Pierre Hébert :

Certes, rien n'est pur ici, ni la race ni le discours de Dantin... Joachim et Clarke ont le mérite de montrer à quel point le langage participe toujours, en partie du moins, du discours social de son époque. En fait, il *est* son époque, le langage qui dit l'histoire se confondant avec l'histoire de ce langage²⁷¹.

²⁶⁹ CLARKE, George Elliott, « Liberalism and its Discontents: Reading Black and White in Contemporary Québécois Texts », [...], p. 204.

²⁷⁰ « L'image de ce garçon [Charlie Ross] pressant de ses grosses lèvres les joues fraîches de Fanny, et peut-être sa bouche, le choquait [Monsieur Lewis] comme un sacrilège », DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 54.

²⁷¹ HÉBERT, Pierre, « *Les enfances de Fanny* : un roman américain, écrit en français », *Les enfances de Fanny*, Montréal, Fides, 2017, p. 32.

Tout en gardant en tête cette réalité langagière, nous étudierons la dialectique Bons / Méchants afin d'en apporter les nuances qui nous apparaissent nécessaires.

b. TOUT N'EST PAS NOIR OU BLANC : LE CAS DE LA DIALECTIQUE BONS / MECHANTS

Comme nous venons de le voir, l'un des éléments présentés par Joachim et Clarke est la présence d'une dialectique Bons / Méchants dans le roman de Dantin lorsqu'il est question de races. Ainsi, selon eux, tous les vilains de l'histoire sont Noirs et tous les hommes noirs sont des échecs. Notre étude du roman dégage toutefois une tout autre représentation des races, une représentation égalitaire. En effet, le roman *Les Enfances de Fanny* ne semble pas vouloir se positionner sur la qualité d'une race en opposition à une autre, mais bien montrer que toutes les races sont « humaines »; que tous les humains, peu importe leur race (ou leur sexe), ont des défauts et des qualités, font des erreurs et des bons coups. Cette vision que nous ressentons à travers l'histoire de Fanny se traduit par plusieurs zones grises entourant cette dialectique. Ces zones, nous les aborderons par le biais du personnage de Charlie Ross et par les différents éléments entourant le « meurtre » de Fanny; puis, par l'analyse de Donat Sylvain, où nous verrons que le personnage du Blanc a aussi des défauts et qu'il n'est pas débarrassé de tous préjugés.

i. ÉTUDE DU PERSONNAGE DE CHARLIE ROSS : SES DEFAUTS... ET SES QUALITES

La présentation de Charlie Ross n'en fait pas un caractère « parfait », loin de là, mais plutôt un personnage vraisemblable. Dans le récit, il est dépeint comme un « esprit libre », avec un mauvais caractère et un problème de boisson :

C'était maintenant un homme fait, un gaillard grand et fort à la mine avenante, mais dont la renommée n'était guère meilleure qu'aux jours de ses fredaines d'enfant. Son goût des aventures lui avait fait une existence instable, l'empêchant de se fixer dans aucun emploi. Souvent sa mauvaise tête l'avait mis en conflit avec les règlements publics. C'était, pour le

village, un de ces déclassés qu'on tolère comme de la famille, et dont on prend un peu pitié. Quand Fanny s'était mariée, il avait fait une saoulerie [*sic*] dont on avait parlé longtemps²⁷².

Deux facettes viennent toutefois adoucir ces défauts. D'abord, il a la mine avenante, il est aimable. Ensuite, son amour pour Fanny est vrai, la dernière phrase nous laissant entrevoir un Charlie en peine d'amour. C'est deux éléments sont présents à d'autres moments du récit. Par exemple, Charlie vient en aide au mari de Fanny, malgré sa jalousie, lorsque ce dernier, malade, se retrouve abandonné par sa maîtresse : « Alors elle l'a planté là un matin sans prévenir personne. Il aurait pu rester tout seul Dieu sait combien de temps si Charlie Ross, passant, ne s'était arrêté et ne l'avait trouvé sans rien à manger et grelottant dans sa chaise longue²⁷³. » Cette aide offerte à son rival apparaît également comme une dévotion à la femme qu'il aime, car il souhaite ainsi la protéger des remords que lui apporterait cette situation. En effet, Charlie présente à plusieurs moments de l'histoire un intérêt particulier pour la jeune femme. Il est le seul ami qu'elle possède à Greenway et il est toujours là pour lui offrir ses conseils, comme en témoignent ces exemples : « Et si tu avais de l'esprit, tu traiterais Monsieur Lewis comme il te traite²⁷⁴. » « Comme ça, ton vieux mari ne te veut plus ? Fameuse chance pour toi ! Pourquoi revenais-tu t'enterrer dans ce vilain trou²⁷⁵ ? » Il lui reproche ici de quitter Boston, où elle a trouvé un peu d'indépendance, pour revenir à Greenway, dans une ville où les Noirs sont ostracisés et où elle a vécu des années « d'esclavage » dans sa relation avec Monsieur Lewis. Ce conseil est d'ailleurs désintéressé, puisque Charlie réside lui-même à Greenway et qu'il lui serait plus avantageux de garder Fanny près de lui. Il incite donc Fanny à se libérer de sa relation malsaine et à rechercher davantage d'indépendance (par une relation extra-conjugale ou tout simplement en quittant son mari).

²⁷² DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 77.

²⁷³ *Ibid.*, p. 117.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 77.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 129.

De plus, lorsque les deux personnages sont ensemble, la narration utilise souvent un lexique faisant apparaître un sentiment d'égalité : ils marchent « côte à côte jusqu'à la gare²⁷⁶ » et Charlie utilise l'expression : « On peut dire, nous avons navigué ensemble²⁷⁷ », lorsqu'il se remémore leur enfance. Aussi, lorsqu'ils jouent aux cartes, il insiste « pour lui faire vis-à-vis. "Mon ancienne partenaire", disait-il, "sans elle je n'aurais aucune chance"²⁷⁸. » Ici, l'homme reconnaît les forces de sa partenaire ainsi que le rôle important qu'elle joue dans leurs victoires. C'est d'ailleurs ce qui transparaît des services qu'il lui rend lorsqu'il emménage chez elle :

Charlie Ross découvrit bientôt qu'il lui faudrait pour « se retourner » plus de temps qu'il n'avait prévu. Il sortait chaque matin pour chercher de l'emploi, mais rentrait après quelques heures, dégoûté de son insuccès. « Boston est plus morte que Greenway », disait-il. En attendant il se rendait utile à son hôtesse, frottant ses meubles et faisant ses lessives. « J'aime pas te voir t'esquinter », disait-il, « quand tu reviens de ta besogne [...]. Eh bien, quand je gagnerai, tu n'auras à servir personne : tu pourras t'occuper de ton propre ménage [...]. »²⁷⁹

Charlie prend conscience de la double tâche des femmes sur le marché du travail qui, en plus de travailler, doivent prendre soin de leur foyer. Il apporte alors son aide à la maison, tâche qui « esquinte », selon lui. Cette « relation » n'est pas égalitaire, mais présente tout de même une évolution et une prise de conscience : lorsque Fanny vivait avec Monsieur Lewis, leur relation était qualifiée « d'esclavagisme », alors qu'avec Charlie, il est question d'un « partenariat », tout comme avec Donat. Ces deux hommes ont une vision semblable de l'égalité des sexes. Dans cette optique, le Noir n'apparaît pas moins « bon » que le Blanc. Cependant, la relation entre Charlie et Fanny se modifie un peu plus loin dans le roman. La déception amoureuse de l'homme, encore et toujours refusé par sa vieille amie, y est pour quelque chose, tout comme la dure réalité de Boston qui vient anéantir son dernier espoir d'une existence plus juste vis-à-vis des Blancs. C'est cette

²⁷⁶ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 130.

²⁷⁷ Ibid., p. 221.

²⁷⁸ Ibid., p. 223.

²⁷⁹ Ibid., p. 221.

dernière prise de conscience qui amène une transformation du personnage, comme nous le verrons à présent.

ii. LE CRIME REEL DE L'HISTOIRE DE FANNY

Animé par une jalousie et une haine incontrôlables, Charlie Ross se rend chez Donat et demande à Fanny de le lui présenter, ce qu'elle lui refuse. C'est alors qu'elle remarque l'arme de Charlie; s'ensuit la lutte décrite plus tôt. Si l'on s'arrête à cette scène pour juger du caractère de l'assaillant, Charlie apparaît comme le véritable « méchant » du récit. Toutefois, sans vouloir innocenter le personnage ou diminuer la gravité de son geste, nous croyons que, malgré cette scène, le personnage de Ross n'est jamais véritablement condamné par l'auteur, qu'il n'est jamais présenté comme le seul « méchant ». Quel serait alors le réel « crime » de l'histoire ?

La jalousie de Charlie se transforme en haine lorsqu'il apprend que l'homme dont Fanny est amoureuse est un Blanc. Le conflit se situe ainsi davantage du côté des races; ce n'est pas la première fois que Charlie se voit repousser par Fanny et il n'a jamais réagi de la sorte auparavant. Il est donc transformé par sa haine des Blancs, haine dont la source est d'ailleurs expliquée par plusieurs éléments. Par exemple, à cette époque, les Noirs sont encore vus comme les inférieurs des Blancs, et ce, même à Boston :

Le Nord était loin d'être, comme ils l'avaient cru, le paradis de la race noire. La bienveillance qu'on lui témoignait était souvent toute de surface et masquait de durs ostracismes. Sauf des exceptions de miracle, seules les plus viles besognes lui étaient ouvertes, et à des gages de misère²⁸⁰.

Pour cette raison, dans Roxbury, où emménage Charlie Ross, « plus de trente mille Noirs, semi-noirs, bruns et brunes de toutes les teintes, soutiennent une lutte vaillante contre les forces, économiques et autres, qui conspirent à les écraser. Ils sont venus de tous les points de l'Union, de

²⁸⁰ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 93.

tous les coins de l'Amérique²⁸¹. » Un chapitre complet porte d'ailleurs sur la montée du nationalisme noir, sans toutefois que le narrateur ne prenne position contre le mouvement :

Ce fut vers cette époque qu'un nouvel esprit commença d'agiter la race noire aux États-Unis. [...] ils s'étaient vite aperçus que cette entente avec les Blancs, ils étaient les seuls à y travailler. Sauf des exceptions généreuses, hommes et femmes de vision plus large qui s'intéressaient à leur sort [...] la masse des anciens maîtres leur demeurait hostile, ne songeait qu'à les maintenir dans une abjecte dépendance. Il s'ingéniait à tourner les lois qui en faisaient des citoyens, ils les obligeaient à subir une ségrégation insultante [...]. Alors de nouveaux chefs avaient surgi, moins pliants et parlant plus haut, dénonçant les longues injustices, prêchant la lutte pour y mettre un terme [...]. Ils réclamaient l'admission des Noirs dans les unions ouvrières, leur participation aux affaires civiques, leur emploi dans les industries qui vivaient de leur clientèle²⁸².

Apparaît alors l'autre « méchant », car c'est le traitement des Blancs envers les Noirs qui amène la création de ce mouvement, comme le montre l'histoire de Charlie : influencé par les prêcheurs, il en était venu à concevoir « pour tous les Blancs sans distinction une rancune voisine de la haine. L'expérience qu'il subissait n'était pas faite pour l'adoucir²⁸³. » Dans son cas, non seulement les Blancs l'empêchent de se trouver du travail, mais la femme qu'il aime depuis toujours lui préfère un homme de cette race. Cette partie du roman montre donc les travers de la race blanche, son sentiment de supériorité non fondé et la misère dans laquelle elle tient les autres races, ainsi que le caractère passionnel du crime de Charlie.

L'ostracisme des Noirs par les Blancs est dénoncé sans jamais être expliqué, contrairement à la haine de Charlie envers Donat, qui est influencée par la misère imposée à son peuple et par la perte de la femme qu'il aime. L'impression de cause à effet qui ressort du « crime » du roman amène une nouvelle interprétation : la haine et la violence n'apporteront toujours que haine et violence. Fanny en vient d'ailleurs à la même conclusion, puisqu'elle pardonne à Charlie, camoufle l'événement et, de ce fait, met fin au « cycle » de la haine : Donat n'apprend jamais la cause réelle

²⁸¹ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 99.

²⁸² *Ibid.*, p. 223-224.

²⁸³ *Ibid.*, p. 224-225.

de la mort de Fanny et ne ressent aucune rancune envers Charlie. La haine meurt donc avec Fanny. Cette affirmation est doublement vraie puisque Charlie accepte finalement la relation interracial lorsqu'il rend visite à Fanny et tente de la sauver en lui donnant son sang : « Et pendant que le sang de son ancien ami coulait dans ses veines épuisées, Donat Sylvain est survenu, saluant l'étranger, reconnaissant pour le service qu'il venait de rendre. Et Charlie Ross, surprenant le regard qu'ils se sont jeté a tout compris, et pour toujours s'est avoué vaincu²⁸⁴. » Cet extrait soulève un nouveau questionnement : Et si Fanny avait laissé Charlie et Donat se rencontrer, que se serait-il passé ? Nous ne pouvons évidemment répondre à cette question, mais nous croyons qu'il convient de la soulever, puisqu'elle rappelle le rôle qu'a joué Fanny dans sa propre mort, en se jetant instinctivement sur l'arme de Charlie qui, pourtant, n'était pas sortie :

Fanny avait aux lèvres une verte réplique; mais subitement elle se tut, médusée d'un objet qui venait de frapper ses yeux. De la poche du veston que portait Charlie Ross, elle voyait saillir et briller la gaine et l'acier d'un rasoir !

Le rasoir, cette arme traîtresse et préférée des Noirs, qu'ils manient comme l'éclair dans leurs rixes fatales ! Une terreur sourde alors serra le cœur de la jeune femme. C'était à son ami qu'en voulait Charlie Ross! Dans la fièvre qui le possédait, il ne reculerait devant aucune folie. Il provoquerait une odieuse querelle; il tuerait Donat sans défense, et elle serait cause de cette mort!

Une seule pensée dès lors la domina : sauver son ami à tout prix, par n'importe quel subterfuge.

Bref, malgré le caractère accidentel de la mort de Fanny, le plus gros de la faute repose tout de même sur les épaules de Charlie. Toutefois, à la lumière du contexte et des circonstances, il nous semble que le véritable « crime » du roman soit, d'une part, le racisme, l'ostracisme des Noirs par les Blancs ayant créé un sentiment de haine profond dans le cœur de Charlie, et d'autre part, le sexisme, le besoin de « posséder » Fanny ayant consolidé la rivalité entre les deux hommes, Charlie et Donat. Le « méchant » du roman n'est donc qu'en partie responsable de la mort de Fanny.

²⁸⁴ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 270.

L'étude de Charlie Ross nous amène à nuancer l'idée que tous les vilains de l'histoire sont Noirs. Ce personnage apparaît vraisemblable, portant qualités et défauts et commettant des erreurs qui sont explicables par un raisonnement circonstanciel. Le crime même qui lui vaut la description de « vilain » n'est pas volontaire. De plus, les Blancs, en tant que communauté, sont mal représentés : ce sont eux qui maintiennent les Noirs dans cette misère à l'origine de la montée de la haine. Ainsi, la description de Charlie entre réellement dans une zone grise. De la même façon, nous allons maintenant aborder le personnage du Blanc, dit le « bon » selon Clarke et Joachim, afin de voir s'il peut également montrer certaines ambiguïtés.

iii. ÉTUDE DU PERSONNAGE DE DONAT SYLVAIN : UNE SYMPATHIE ET UNE FRATERNITE HUMAINE

Comme nous l'avons fait précédemment pour Charlie Ross, nous nous arrêterons d'abord à une description du personnage :

Mais qui eût connu son passé y eût trouvé l'empreinte d'une personnalité curieuse et le jeu d'un destin capricieux. C'était une âme faite de contrastes : naturellement renfermée, repliée sur elle-même, et pourtant spontanée, large ouverte à la sympathie, cachant sous une froideur timide des élans vifs et chaleureux. Esprit avide, s'attaquant hardiment à tous les problèmes, mais étonné de ne pouvoir suivre les voies de tout le monde et d'aboutir toujours à des sphères isolées²⁸⁵.

Donat Sylvain est un homme timide, froid et solitaire, mais d'une sympathie sans réserve et d'une personnalité curieuse. Ses « défauts » apparaissent davantage dans la façon dont il traite Fanny au début de leur relation : « C'est un Blanc, disait-elle à Maud, qui n'est guère agréable, mais qui ne vous embête pas. Sa devise est : Fiche-moi la paix, je te laisserai tranquille²⁸⁶. » Contrairement à Charlie Ross, qui a la mine avenante, Donat Sylvain n'est guère agréable. Toutefois, il fait preuve

²⁸⁵ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 176.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 192.

d'une plus grande ouverture d'esprit : « N'allez pas croire, lui disait-il que la couleur ait rien à voir avec mon opinion des gens : ce détail intéresse tout au plus leur physique. Si une teinte quelconque est brouillée, banale, sans caractère, elle me déplaît, et voilà tout²⁸⁷. » Cette opinion fait écho à l'idée de fraternité humaine dont il fut déjà question dans la nouvelle « Tu tousses ? ». C'est cette sympathie, cette ouverture qui amène Donat à traiter Fanny mieux que n'importe quel autre homme ayant croisé sa route, en témoigne cette réflexion : « Allait-elle enfin être aimée, non plus comme une élève soumise, mais comme une égale ? par un homme de son âge qui ne lui devrait rien, qui viendrait à elle de plein gré ? Et par un Blanc, un Blanc ! comme sa lointaine aïeule mais non plus cette fois en esclave ?²⁸⁸ » Dans cette optique, il est vrai que le Blanc apparaît plus ouvert au mixage que le Noir, si on oppose Donat à Charlie.

Toutefois, d'autres personnages ont cette opinion. En plus de Fanny – une femme noire, d'autres Noirs acceptent ces relations interraciales. C'est le cas du fils de Fanny, Frank, qui, comme nous l'avons vu plus tôt, défend la relation de sa mère. De plus, selon le narrateur, ces relations sont tolérées, voire acceptées, à Boston :

Si Charlie Ross eût mieux connu les dessous des mœurs Bostonnaïses [*sic*], l'idylle de Donat et de Fanny ne lui eût pas causé tant de stupéfaction. Les attaches de cette sorte n'étaient pas rares phénomènes. Il eût pu voir, à Roxbury, maints ménages bicolores dûment unis devant la loi. Quant aux affaires sentimentales, elles ne se comptaient pas, et ne surprenaient plus personne²⁸⁹.

La divergence d'opinions entre Donat et Charlie est ici expliquée. Ce dernier s'est établi à Boston il y a peu de temps, contrairement à son rival. Or, les relations interraciales font partie « des mœurs bostonnaïses », ce qui n'est pas le cas au sud des États-Unis, d'où vient Charlie. Par exemple, en Virginie, il faut attendre le procès de la famille Loving en 1967 pour que la proscription des

²⁸⁷ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 202.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 202-203.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 249.

mariages interracialisés soit rendue illégale²⁹⁰. Cette différence de mœurs explique alors la réaction de Charlie. De plus, il faut également tenir compte du fait que le métissage ne peut être vécu de la même façon par les Noirs, puisque ceux-ci sont moins nombreux, ostracisés, et que plusieurs Blancs souhaitent les « assimiler »²⁹¹. Bref, on peut dire que, dans le roman, les préjugés de race qui empêchent les relations interraciales sont attribuables aux deux races et même le personnage de Donat n’y est pas immunisé.

iv. LES PREJUGES DE DONAT

Nous sommes tout à fait d’accord avec Clarke et Joachim au sujet de la présence de préjugés et de stéréotypes dans le roman. Toutefois, nous croyons que certains d’entre eux servent un but précis. Donat Sylvain est l’un de ceux qui portent le plus de ces préjugés, malgré l’ouverture d’esprit qu’on lui connaît déjà. D’une part, cette facette du personnage vient contredire l’idée selon laquelle le Blanc de l’histoire apparaît comme le « bon »; le narrateur ne dépeint pas un homme blanc exempt de tous préjugés et stéréotypes puisque ce serait invraisemblable, au même titre que la pure « méchanceté » de Charlie Ross. D’autre part, ces idées préconçues disparaissent peu à peu au cours du récit. D’abord, lorsque Donat lit l’annonce de Fanny dans l’*Échange Universel*, il se fait la réflexion suivante :

Quarante ou cinquante ans, sans doute, et avec son instinct d’imaginer les choses, il se la figurait forte et rebondie, avec des traits grossiers dans une face moulée en pleine lune, marchant en un pesant roulis. Elle dirait “*Yassir ?*” et “*I does*”, et rirait d’un gros rire qui secouerait ses chairs tombantes. Sans doute il ignorait les préjugés de race ; les Noirs n’étaient pour lui que des hommes d’une couleur plus sombre : il les respectait comme les autres. Mais vus par le dehors, c’étaient des êtres dont le séparait tout un monde. Il n’avait jamais eu d’occasion de les rencontrer ; des rapports intimes avec eux lui paraissaient inconcevables²⁹².

²⁹⁰ COLEMAN, ARICA L., « What you didn’t know about Loving V. Virginia », *Time*, 10 juin 2016, [En ligne] : <http://time.com/4362508/loving-v-virginia-personas/> (page consultée le 27 mars 2018).

²⁹¹ Cet élément rappelle d’ailleurs les réserves qui existaient au Canada français au sujet des mariages entre Français catholiques et Anglais protestants, dans un contexte tendu et un désir d’assimilation par les Anglophones de la population francophone.

²⁹² DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 178.

Ensuite, lorsqu'il réalise les sentiments qu'il éprouve pour sa ménagère, Donat est tiraillé entre deux opinions :

Et elle posait à sa philosophie de captivants problèmes. Tantôt, écoutant sa raison, il la voyait comme sa sœur humaine, dont ne le séparaient que d'infimes dissemblances. Car qu'étaient ces variations qui divisaient les races ? Moins que les différences entre des groupes d'individus. Quelle sottise d'y voir des obstacles à la fraternité, à l'unité humaine ! [...] Pour lui, elle n'était qu'une vraie femme, distinguée seulement par des qualités rares qu'il eût chéries sous tous les épidermes. Nulle fille d'un autre sang n'eût pu lui être plus voisine, mieux accordée et plus semblable.

Mais à d'autres instants elle lui semblait une créature lointaine différente de lui-même, qu'il avait fallu un miracle pour rapprocher de lui [...]. Son attraction pour elle devenait un élan anormal et désespéré, celui qui pousserait l'un vers l'autre deux atomes d'essence étrangère²⁹³.

Soulevons au passage l'utilisation du mot « philosophie », suivi, dans la phrase suivante, de « raison ». On comprend dès lors qu'un combat intérieur fait rage et oppose deux philosophies diamétralement opposées. D'un côté, la Raison, de l'autre, l'essence. La prise de contact avec la communauté noire agit sur la pensée de Donat : plus tôt, il se croyait « séparé [de ces êtres] par un monde », alors que maintenant une partie de lui voit Fanny comme une « sœur », au sens d'une fraternité humaine. La présence d'extraits dégageant une pensée essentialiste peut alors s'expliquer par le désir de présenter une évolution de la pensée du Blanc. C'est ce qui transparaît dans cette scène où Fanny éduque Donat sur la culture noire : « Elle lui récitait des poèmes de Claude McKay, de Paul Dunbar, de James Johnson, de Langston Hughes, qui lui découvraient des beautés originales et fortes. "Sais-tu", disait-elle, "que Pushkin, le grand poète russe, était le petit-fils d'un prince d'Éthiopie ?"²⁹⁴ » À ces expériences, Donat puisait « un respect grandissant pour la

²⁹³ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 216-217.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 226.

mentalité, pour le sens esthétique des Noirs²⁹⁵ ». Cet apprentissage l'aide à déconstruire certains préjugés et fait évoluer sa pensée.

Ainsi, le personnage de Donat Sylvain a, comme Charlie Ross, des qualités et des défauts. Il est curieux, timide, ouvert, mais solitaire, et empreint d'une sympathie humaine, tout comme de préjugés et de stéréotypes raciaux. C'est au contact de Fanny que sa pensée évolue finalement et qu'il délaisse en partie ses idées préconçues et sa pensée essentialiste. Cette transformation du personnage de Donat fait écho à celle de Fanny que nous avons abordée plus tôt : la pensée de la femme se libère peu à peu au contact des autres femmes du quartier de Roxbury. Finalement, il est même possible d'y voir un lien avec la transformation de la pensée de Charlie Ross, pour qui la haine des Blancs est influencée par le discours des prêcheurs; d'autant plus qu'il accepte finalement la liaison interracial de Fanny lorsqu'il aperçoit le regard que s'échangent les deux amoureux. Dantin a donc su adapter son héritage philosophique aux circonstances de sa vie aux États-Unis; le roman dans son ensemble peut être vu comme une preuve de cette adaptation.

Certes, le roman *Les Enfances de Fanny* laisse entrevoir des idées préconçues et tenaces. Toutefois, l'exemple de Donat Sylvain sert en quelque sorte de miroir aux lecteurs, nous rappelant que nous ne sommes jamais complètement à l'abri de la puissance et du danger des préjugés. En prenant l'œuvre dans son ensemble, il est clair pour nous que la vision qui s'y retrouve n'est pas celle de l'assimilation ni celle de l'essentialisme. Cette œuvre est ni plus ni moins une représentation de l'évolution de la pensée et de l'ouverture d'esprit, de l'ombre à la lumière, de l'esclavagisme à la liberté des êtres humains, d'une part, mais également de la pensée.

Finalement, comme ce fut le cas dans le chapitre précédent, la réception initiale de l'œuvre diffère de notre propre lecture. Dans près d'une vingtaine d'articles critiques sur *Les Enfances de*

²⁹⁵ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 228.

Fanny qui parurent entre 1951 et 1952, la vérité psychologique des personnages, les qualités de composition et de langue et le côté plutôt « documentaire » sont souvent abordés lors de l'appréciation générale. Cependant, contrairement à la réception des recueils de contes et nouvelles, l'accueil du roman est mitigé. Il y est en effet souvent question d'un caractère « immoral » qui vient déprécier la réception globale de l'œuvre. La liaison entre Donat Sylvain et Fanny est l'une des raisons qui font des *Enfances de Fanny* un roman pour « lecteurs avisés seulement²⁹⁶ » : cela pourrait influencer la multiplication des liaisons hors mariage. L'absence de spiritualité est également dénoncée : « Il [le roman] ne s'attarde à aucune peinture répréhensible, encore qu'il soit amoral et détaché de toute préoccupation religieuse²⁹⁷. » Finalement, si la présence d'idées philosophiques n'est jamais mentionnée, certains critiques vont cependant applaudir la sympathie de Dantin envers la communauté noire : « [...] *Les Enfances de Fanny* possède une vie propre et un attrait exceptionnel. Le livre fournit une foule de renseignements sur la nombreuse population noire des États-Unis. Dantin parle d'elle avec une sympathie sans réserve²⁹⁸ ». Comme pour la réception des recueils, il est encore ici question d'un sentiment porté par l'auteur plus que d'une pensée philosophique qui transcende l'œuvre elle-même. La présence de sujets tabous comme l'avortement, le suicide et le racisme est également occultée lors de la réception initiale²⁹⁹.

Ainsi, aucune évolution n'est dénotée entre les critiques des recueils et du roman de Dantin. Dans les deux cas, le style et la psychologie des personnages sont appréciés et les commentaires négatifs sont souvent en lien avec l'amoralité des récits. L'aspect philosophique des œuvres est même davantage ressenti en 1931, comme nous avons pu le constater par la mention du

²⁹⁶ LAPLANTE, Rodolphe, « *Les enfances de Fanny* », *L'Action catholique*, 9 mai 1951, p. 10.

²⁹⁷ BERNARD, Harry (sous le pseudonyme de L'Illettré), « Un roman posthume de Louis Dantin », *La parole*, vol. 26, n° 2, 31 mai 1951, p. 2.

²⁹⁸ DUHAMEL, Roger, « *Les enfances de Fanny* », *Montréal-Matin*, 8 mai 1951, p. 4.

²⁹⁹ Toutefois, une autocensure des critiques peut encore une fois fausser les résultats.

mot « philosophie » dans certaines critiques du recueil *La vie en rêve*³⁰⁰. L'écart entre l'horizon d'attente et l'œuvre semble donc bien réel, ce qui permet de rendre compte de l'hétérodoxie des idées de Dantin, qui transcendent nationalité et époque. L'étude du roman nous aura donc permis de confirmer l'existence, à l'intérieur des œuvres en prose, d'une « pensée dantinienne » dont la vision et les idées appartiennent davantage à la philosophie des Lumières qui, elle aussi, n'est pas un prêt-à-penser, mais bien une quête.

³⁰⁰ Ces critiques sont abordées dans le chapitre précédent.

CONCLUSION
VERS UNE HISTOIRE LITTÉRAIRE DES LUMIÈRES AU QUÉBEC

Selon Claude-Henri Grignon, Dantin « place la forme, la musique au-dessus de tout. La pensée, le système, l'application, le fond même de l'œuvre l'intéresse peu ou prou³⁰¹. » Pourtant, lorsqu'il est question des articles critiques parus dans *Le Jour*, Jean-Charles Harvey a une tout autre opinion : « Je sais que vous avez l'art d'émailler ces critiques de considérations personnelles et d'une certaine philosophie, qui font la valeur de ces articles³⁰² ». D'un côté, les récits fictionnels de Dantin ne seraient que des exercices de forme, de l'autre, les récits factuels se distinguent par leur fond empreint d'une « certaine philosophie ».

L'affirmation de Harvey s'est vue confirmée dès le premier chapitre de ce mémoire. Nous avons vu à travers l'analyse de quelques extraits de la correspondance et des articles critiques de Dantin que ce dernier est porteur d'idées ressortissant à la philosophie des Lumières. Sa tirade envers l'Église et les livres à l'Index que l'on retrouve dans une lettre à DesRochers témoigne de la formation philosophique de l'auteur : malgré un passé religieux apparemment orthodoxe, Louis Dantin a manifestement lu des auteurs interdits, dont les philosophes français du XVIII^e siècle. Cette correspondance nous éclaire d'ailleurs sur la distance qui existe entre les idées de Dantin et celles, majoritairement orthodoxes, qui circulaient au Canada français à la même époque, car contrairement à Dantin, DesRochers n'ose pas lire Jean-Jacques Rousseau. Un tel refus de sa part montre bien les réticences que soulève un penseur des Lumières, malgré les nombreuses tentatives de disséminer certains de leurs écrits et principes par les intellectuels depuis la Conquête. Pour

³⁰¹ GRIGNON, Claude-Henri (sous le pseudonyme de Claude Bâcle), « Chronique littéraire. Louis Dantin et son dernier livre : *La Vie en rêve* », *L'Avenir du Nord*, 6 mars 1931, p. 1.

³⁰² HARVEY, Jean-Charles, Lettre à Louis Dantin, 23 juillet 1938, dans HÉBERT, Pierre, « Les critiques littéraires de Louis Dantin. L'appartenance aux Lumières comme lecture du monde », [...], p. 141.

Dantin, la liberté de lecture est au contraire une valeur cardinale, tout comme l'abolition de la hiérarchie des classes ou des races et le progrès, comme nous l'avons vu à travers la correspondance avec Asselin et les articles critiques sur Marguerite Taschereau et Lionel Groulx. Ces différents exemples révèlent la « précompréhension » du monde de l'auteur qui, rappelons-le, lit « ses contemporains moins avec des codes nourris d'une résistance à son temps, qu'avec une intelligence des choses, un interprétant qui participe de la philosophie des Lumières³⁰³. »

Notre analyse des œuvres en prose de Dantin vient toutefois contredire l'affirmation de Grignon selon laquelle l'auteur s'intéresse peu au fond de ses récits fictionnels. C'est du moins la conclusion que nous tirons de l'analyse des recueils *La vie en rêve* et *Contes de Noël*, et du roman *Les Enfances de Fanny*. Dans chacune de ces œuvres, nous avons pu cibler des comportements individuels tirant leur source de valeurs ou d'idées prenant tout leur sens dans la compréhension de la philosophie des Lumières et plus spécifiquement de ses trois principes : l'autonomie, la finalité humaine et l'universalité.

Les nouvelles, surtout, présentent plusieurs « idées rares³⁰⁴ » originaires de ces principes. D'abord, Georges Hamel, dans « Sympathies », « a tout lu », revendique « l'amour libre » et recherche une correspondante présentant une pensée autonome, « sortie du moule » de la société. Ici, une valeur spécifique, l'autonomie, guide les comportements du personnage, qui apparaît libre de lire ce qu'il veut et de penser et d'aimer comme il l'entend. Ensuite, les quatre frères de la nouvelle « Le risque » montrent, par leur décision, qu'ils sont influencés par un autre principe des Lumières, celui de la finalité humaine. Le fait qu'ils choisissent leur bonheur terrestre au possible détriment du salut de l'âme de leur père en dit beaucoup sur leur pensée. L'idée du « risque », dans

³⁰³ HÉBERT, Pierre, « Les critiques littéraires de Louis Dantin. L'appartenance aux Lumières comme lecture du monde », [...], p. 147.

³⁰⁴ Expression tirée de la nouvelle « Sympathies ».

ce contexte, rend aléatoire la loi divine et leur choix du confort immédiat montre le recentrement de l'Homme à la place de Dieu. Par ailleurs, cette valeur agit également sur Jacques Ferland de « La locomotive » qui, par sa tentative de suicide, prend le contrôle de sa mort et choisit son bonheur immédiat, en mettant un frein à ses souffrances sans aucune pensée pour les conséquences « divines » associées à ce geste. De plus, la source du malheur de Ferland fait également écho à un autre principe, celui d'universalité. C'est par le mauvais traitement de ses employeurs, par l'injustice derrière sa mise à pied et son nouveau statut de chômeur que Ferland en vient à vouloir s'enlever la vie. Ce nouvel élément dénonce les travers d'une société fondée sur les hiérarchies de classe en abordant les abus de pouvoir des supérieurs de la *Northern Canadian Railway*. Mais le principe d'universalité est surtout présenté dans la nouvelle « Tu tousses ? ». L'inquiétude d'une jeune femme pour un inconnu à la toux persistante amène ce dernier à souhaiter un monde « où toute âme serait sœur de toute autre âme; où la sympathie circulerait comme l'air, éclaterait comme la lumière³⁰⁵ ». Le narrateur ne fait ici aucune différence de race ou de classe, considérant tous les passagers du train comme des « camarades » en qui il voit un « être collectif ». Sur les six nouvelles du recueil, les quatre que nous avons sélectionnées sont ainsi porteuses d'une même vision du monde, puisque les personnages témoignent par leurs actions des valeurs culturelles du XVIII^e siècle.

L'analyse des quatre contes mène d'ailleurs à une conclusion semblable. À ce sujet, les comportements des personnages de Caroline et d'Hélène du « Noël de Caroline » et de « La comète » sont des plus intéressants puisqu'ils vont à l'encontre des stéréotypes de genre véhiculés par la société à l'époque de Dantin (et qui perdurent encore aujourd'hui). Caroline est une femme indépendante, qui fait tout « aussi bien qu'un homme » (elle s'occupe de la terre aussi bien

³⁰⁵ DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, [...], p. 140.

que des finances) et qui n'a aucune intention de se marier pour aller « servir un homme ». Hélène, cette jeune adolescente qualifiée de « moderne » par le narrateur, est, quant à elle, l'héroïne de son récit. Elle défend d'une part ses parents en désarmant les voleurs qui les menacent, puis, d'autre part, aide les bandits à s'échapper de la police. Ces deux exemples montrent que ni le narrateur ni les personnages principaux de ces contes ne sont en accord avec l'idée d'une hiérarchie des sexes et dès lors, que leurs comportements sont davantage influencés par des valeurs égalitaires. De plus, les deux contes fantastiques analysés, qui créent le doute chez le lecteur, mènent davantage à des pistes de réflexions sur le « sacré » que sur le surnaturel. Ainsi, dans « La messe de Florent Létourneau », le personnage de Létourneau est rejeté par les habitants du village jusqu'au moment où il devient pratiquant, après avoir été témoin de la naissance de l'antéchrist. Le lecteur est d'abord amené à douter de la véracité de la « conversion » de Létourneau, puis à réfléchir sur l'idéal du « bon chrétien », car il suffit finalement à Létourneau d'aller à la messe pour « avoir de la religion » et se faire accepter de tous. Cette finale remet en doute l'utilisation de la religion comme critère au jugement d'une personne, ce qui sous-tend deux valeurs précises, la tolérance et l'ouverture, valeurs qui sont également au cœur du récit « Réri ». En effet, dans ce conte, le lecteur finit par se demander si le miracle est dû à la religion catholique ou aux croyances des habitants originaires de Tahiti. En remettant en doute l'efficacité de sa religion, de son Dieu, le personnage fait preuve d'ouverture d'esprit et de tolérance envers l'autre culture et les croyances auxquelles il est confronté durant son voyage. Cette conclusion rappelle d'ailleurs l'opinion de Dantin au sujet des voyages : « Le grand progrès que gagne l'esprit à voyager, ce n'est pas tant de s'instruire que de l'élargir, de constater l'infinie variété des âmes, des mœurs et des idées humaines, et d'accueillir en soi une attitude plus sympathique et plus universelle envers les formes de la vie intellectuelle

aussi bien que de la vie tout court³⁰⁶ ». Égalité, tolérance et ouverture sont donc trois éléments qui ressortent des quatre contes analysés et qui se rattachent au principe d'universalité et à la vision du monde également présente dans les nouvelles de *La vie en rêve*.

Finalement, le roman *Les Enfances de Fanny* est également porteur de cette vision du monde. La construction des personnages féminins laisse en effet transparaître la même notion d'égalité des sexes que celle de Caroline et Hélène des contes de Noël. Fanny ainsi que ses voisines Irène et Maud sont des femmes courageuses et fortes qui cherchent à se libérer des tutelles qui leur sont imposées par les hommes, la religion et la société. Cette quête d'indépendance est l'un des comportements clés qui nous permettent de conclure à la présence des valeurs d'universalité et d'autonomie dans le roman lorsqu'il est question des personnages féminins. Par ailleurs, l'idée d'une hiérarchie des races est également critiquée par le personnage principal, mais c'est surtout par l'opposition des Blancs et des Noirs que nous avons abordé cet élément du roman. En partant de la conclusion de deux articles critiquant la représentation des races dans le roman, nous en sommes venue à réfuter la présence d'une dialectique bons / méchants, Blancs / Noirs. Par exemple, la haine de Charlie Ross envers les Blancs est excusée par la ségrégation des Noirs présente aux États-Unis à cette époque. Il finit même par accepter la relation interraciale entre Fanny et Donat lorsqu'il les voit ensemble et est témoin de leur amour. De plus, Donat Sylvain présente lui aussi des stéréotypes de races et c'est grâce à sa relation avec Fanny, une femme noire, qu'il arrive à se défaire de ceux-ci. Bref, à travers la lecture du roman apparaît un nouvel élément : l'importance du contact entre les humains. Dans tous les cas, c'est par le contact avec des milieux et des réalités différentes que les personnages du récit arrivent à évoluer, à se transformer et à s'ouvrir aux différences. Cette idée est des plus intéressantes puisqu'elle y rallie deux principes de la

³⁰⁶ DANTIN, Louis, Lettre à Alfred DesRochers, 28 janvier 1932, citée dans GABOURY, Placide, *Louis Dantin et la critique d'identification*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, p. 35-36.

philosophie des Lumières. C'est par une pensée autonome, une curiosité et une ouverture que l'homme arrive à percevoir l'unité de l'humanité, tout être humain participant à la Raison. Comme le dit Dantin lui-même en exergue du roman, « [u]n sentiment humain appartient à l'humanité³⁰⁷ ». De cette unité apparaît donc l'idée d'égalité rendant inadmissible le principe des hiérarchies.

Ainsi, les récits fictionnels de l'auteur sont porteurs du même système d'idées présent dans ses récits factuels. Le sujet de la hiérarchie des classes, des races, et des sexes est abordé autant dans les correspondances avec Asselin et DesRochers et dans l'article critique sur Marguerite Taschereau que dans « La locomotive », « La comète » et *Les Enfances de Fanny*, pour ne nommer que ceux-ci. La liberté de lecture est aussi importante pour Dantin, comme nous l'avons vu dans une lettre à DesRochers, que pour Georges Hamel dans « Sympathies » et les doutes envers la religion de l'auteur sont également ressentis dans ses contes de Noël, tout comme dans la nouvelle « Le risque ».

L'analyse de la réception critique nous a finalement confirmé que les contemporains de Dantin n'ont pas la même lecture des œuvres que nous. Tout comme Grignon, la plupart des critiques s'intéressent davantage à la forme ou à l'aspect « canadien » des récits de Dantin et aucun n'a soulevé la même lecture des œuvres que nous avons mise de l'avant ici. Ceci peut être expliqué par le fait que les critiques de l'époque n'ont pas les codes nécessaires à la compréhension de la vision du monde de l'auteur, ce qui ne surprend pas lorsqu'on connaît l'histoire derrière les tentatives d'implantation des idées de cette philosophie au Canada français. Toutefois, nous ne pouvons en être sûre puisqu'une possible autocensure de la part des critiques pourrait venir fausser les résultats. Dans tous les cas, il est vrai de dire que, si dans son discours critique, Dantin dit explicitement le fond de sa pensée, son œuvre littéraire le fait de façon beaucoup plus subtile et

³⁰⁷ DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, [...], p. 43.

que c'est donc par la compréhension des différents principes de la philosophie des Lumières qu'il nous a été possible de cibler les comportements individuels faisant apparaître cette vision du monde.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous avons parcouru l'histoire culturelle des Lumières au Québec en abordant le cas des journalistes et essayistes qui ont tenté de disséminer cette philosophie sans réellement y parvenir. Or, il semble que les deuxième et troisième chapitres de ce mémoire nous aient permis d'aborder un autre pan de cette histoire culturelle par le biais de l'œuvre littéraire elle-même. Les recueils et le roman de Dantin sont tous les trois porteurs, comme nous l'avons vu, de cette même vision du monde, de ces mêmes idées qui ont habité entre autres les projets de Fleury Mesplet, de l'Institut canadien, des francs-maçons de la loge l'Émancipation, et de certains pamphlétaires de la fin du XIX^e siècle. À travers nos recherches sur cette histoire culturelle, nous n'avons jamais rencontré d'études venant enrichir le pan littéraire de cette histoire. Cela voudrait-il dire que Dantin est le seul à avoir partager cette vision du monde dans ses écrits ? Non, bien entendu. D'autres œuvres ont très bien pu être porteuses de ces mêmes idées. C'est le cas, nous le croyons, de celles de Jean-Charles Harvey. Déjà, cet auteur fait partie des intellectuels canadiens-français de son époque selon le *Dictionnaire des intellectuel.les du Québec*³⁰⁸ (contrairement à Dantin) et est donc reconnu comme étant porteur « d'idées novatrices ». De plus, il est l'un des seuls à avoir en quelque sorte perçu la vision philosophique se cachant derrière les propos critiques et les nouvelles de Dantin. Finalement, son roman *Les demi-civilisés* et son recueil

³⁰⁸ LAMONDE, Yvan, BERGERON, Marie-Andrée, LACROIX, Michel et Jonathan LIVERNOIS (dir.), *Dictionnaire des intellectuel.les au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2017, 348 p.

L'homme qui va... semblent, à première vue, porter certaines idées modernes et appartenant à l'esprit des Lumières. Par ailleurs, et nous terminerons là-dessus, dans sa critique de *L'homme qui va...* parue dans *Le Soleil* le 20 avril 1929, Dantin partage notre opinion sur la teneur philosophique des contes du recueil de Harvey :

Ces contes ne sont pas seulement nouveaux par leur donnée ingénieuse, ils inaugurent chez nous un genre. Le « Conte philosophique », familier à d'autres littératures, n'avait pas encore, que je sache, franchi notre frontière; or, c'est bien le nom qui convient à la plupart de ces récits. Ce sont des apologues avec une leçon et un but; ce sont des thèses feignant d'être des fables. Il faut, à travers leur fiction brillante, découvrir leur sens plus profond, l'idée morale, sociale, humaine, qu'elles font ressortir [...] Si ces idées dépassent les conclusions de M. Harvey, il ne faut s'en prendre qu'à moi. Je crois pourtant les voir en germe dans l'allégorie de ces contes. Tous sont tendus vers l'avenir, aspirent à le percer, montrent des cimes encore distantes où la science et la fraternité humaine conduiront le monde quelque jour³⁰⁹.

³⁰⁹ DANTIN, Louis, « L'homme qui va. Par Jean-Charles Harvey. Étude critique par Louis Dantin », *Le Soleil*, 20 avril 1929, p. 24.

BIBLIOGRAPHIE

- ANONYME, « Les livres. *La vie en rêve* », *L'Action catholique*, 13 janvier 1931, p. 3.
- ANONYME, *Chanson intellectuelle*, s. l., s. é., 1932, 7 p.
- BEAULIEU, Paul, « L'œuvre poétique de Louis Dantin », *Études françaises*, vol. 2, n° 1, 1966, p. 73-98.
- BERNARD, Harry (sous le pseudonyme de L'Illettré), « Un roman posthume de Louis Dantin », *La parole*, vol. 26, n° 2, 31 mai 1951, p. 2.
- CLARKE, George Elliott, « Liberalism and its Discontents: Reading Black and White in Contemporary Québécois Texts », *Literary Pluralities*, VERDUYN, Christl (dir.), Toronto, Broadview Press Ltd and *Journal of Canadian Studies*, 1998, p. 193-210.
- COLEMAN, Arica L., « What you didn't know about Loving V. Virginia », *Time*, 10 juin 2016, [En ligne] : <http://time.com/4362508/loving-v-virginia-personas/> (page consultée le 27 mars 2018).
- DANTIN, Louis, « L'Anthologie haïtienne des poètes contemporains », *La Revue moderne*, vol. 2, n° 2, 15 décembre 1920, p. 23-27.
- DANTIN, Louis, « Mr Louis Dantin et la question noire », *Le Matin*, 9 juin 1921, p. 2.
- DANTIN, Louis, « L'homme qui va. Par Jean-Charles Harvey. Étude critique par Louis Dantin », *Le Soleil*, 20 avril 1929, p. 24.
- DANTIN, Louis, *La vie en rêve*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, coll. « Récits et nouvelles », 1930, 266 p.
- DANTIN, Louis, *Contes de Noël*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936, 116 p.
- DANTIN, Louis [1951], *Les enfances de Fanny*, Montréal, Fides, 2017, 282 p.
- DE LAGRAVE, Jean-Paul, *Le combat des idées au Québec-Uni (1840-1867)*, Montréal, Les Éditions de Lagrave, coll. « Liberté », 1976, 147 p.
- DE LAGRAVE, Jean-Paul, *Liberté et servitude de l'information au Québec confédéré (1867-1967)*, Montréal, Éditions de Lagrave, coll. « Liberté », 1978, 371 p.
- DE LAGRAVE, Jean-Paul, *Fleury Mesplet (1734-1794). Diffuseur des Lumières au Québec*, Montréal, Patenaude Éditeur Inc., 1985, 503 p.
- Documents concernant Louis Dantin, fonds Gabriel Nadeau, Bibliothèque et archives nationales du Québec, MSS177.

DOTY, C. Stewart, « The American Identity of Louis Dantin : More Francophone American than Franco-American », *Canadian Review of American Studies*, 1994, vol. 24, n° 3, p. 103-119.

DOYON, Nova, « Introduction : Un journal littéraire dans l'esprit des Lumières », *La Gazette littéraire de Montréal (1778-1779)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 5-67.

DUHAMEL, Roger, « *Les enfances de Fanny* », *Montréal-Matin*, 8 mai 1951, p. 4.

GABOURY, Placide, *Louis Dantin et la critique d'identification*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, 263 p.

GARON, Yves, *Louis Dantin, sa vie et son œuvre*, thèse de D. E. S., Québec, Université Laval, 1957, 641 f.

GENETTE, Gérard [1979], « Récit fictionnel, récit factuel », *Fiction et diction*, Seuil, 2004, p. 141-168.

GIROUX, Aline, *Du personnage romanesque au sujet moral. La littérature comme autre de la philosophie*, Montréal, Liber, 2012, 208 p.

GODBOUT, Patricia, « Louis Dantin's American Life », *Canada and its Americas. Transnational navigations*, traduit du français à l'anglais par Christine Famula, SIEMERLING, Winfried et Sarah Phillip CASTEEL (dir.), Montréal, McGill-Queen's Press, 2010, p. 203-218.

GODBOUT, Patricia, « La franco-américanité de Louis Dantin vue à travers son amitié littéraire avec Marine Leland », *Voix et images*, vol. 38, n° 2 (113), hiver 2013, p. 49-58.

GRIGNON, Claude-Henri (sous le pseudonyme de Claude Bâcle), « Chronique littéraire. Louis Dantin et son dernier livre : *La Vie en rêve* », *L'Avenir du Nord*, 6 mars 1931, p. 1; « Chronique littéraire. Louis Dantin et son dernier livre : *La Vie en rêve* (suite et fin) », *L'Avenir du Nord*, 13 mars 1931, p. 1.

HARE, John E., *Pensée socio-politique au Québec (1784-1812) : analyse sémantique*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977, 102 p.

HARVEY, Jean-Charles, « *La vie en rêve. Récits et nouvelles*, par Louis Dantin », *Le Soleil*, 40^e année, n° 14, 15 janvier 1931, p. 4.

HÉBERT, Pierre, *Censure et littérature au Québec. Le livre crucifié (1625-1919)*, avec la collaboration de Patrick Nicol, Montréal, Fides, 1997, vol. 1, 296 p.

HÉBERT, Pierre, *Censure et littérature au Québec. Des vieux couvents au plaisir de vivre, 1920-1959*, avec la collaboration de Elise Salaün, Montréal, Fides, 2004, vol. 2., 258 p.

HÉBERT, Pierre, « *Le clergé canadien, sa mission, son œuvre* », *Dictionnaire de la censure au Québec*, HÉBERT, Pierre, LEVER, Yves et Kenneth LANDRY (dir.), Montréal, Fides, 2006, p. 127-131.

HÉBERT, Pierre, « L'art et la morale », *Dictionnaire de la censure au Québec*, HÉBERT, Pierre, LEVER, Yves et Kenneth LANDRY (dir.), Montréal, Fides, 2006, p. 53-55.

HÉBERT, Pierre et al., *Une émulation littéraire : la correspondance entre Louis Dantin et Alfred DesRochers (1928-1939)*, Montréal, Fides, 2014, 574 p.

HÉBERT, Pierre, « *Les Enfances de Fanny : un roman américain, écrit en français* », *Les Enfances de Fanny*, Montréal, Fides, 2017, p. 7-41.

HÉBERT, Pierre, « Les critiques littéraires de Louis Dantin. L'appartenance aux Lumières comme lecture du monde », *Une culture de transition. La recherche de codes de substitution au Québec (1934-1965)*, LAMONDE, Yvan et Jonathan LIVERNOIS (dir.), s. l., Codicile éditeur, 2018, p. 139-151.

JAUSS, Hans Robert [1972], *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1978, 312 p.

JOACHIM, Sébastien, *Le Nègre dans le roman blanc. Lecture sémiotique et idéologique de romans français et canadiens, 1945-1977*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1980, 279 p.

JOST, François, « Littérature et suicide. De Werther à Madame Bovary », *Revue de littérature comparée*, Paris, Vol. 42, avril 1968, p. 161-198.

KANT, Emmanuel [1784], « Qu'est-ce que les Lumières? », *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée? Qu'est-ce que les Lumières? Et autres textes*, traduction par Jean-François Poirier et Françoise Proust, Paris, GF Flammarion, 1991, p. 41-51.

KANT, Emmanuel [1785], *Fondements de la Métaphysique des mœurs*, traduction de l'allemand par Victor Delbos, Éditions Les Échos du Maquis, Vol. 1, juin 2013, 73 p.

LAHAIE, Christiane, « La nouvelle : Théories et pratique de l'écriture », *Québec français*, hiver 1998, n° 108, p. 62-64.

LAMONDE, Yvan, *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut Canadien de Montréal (1845-1871)*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1990, 176 p.

LAMONDE, Yvan, « Institut canadien de Montréal » dans *Dictionnaire de la censure au Québec*, HÉBERT, Pierre, LEVER, Yves et Kenneth LANDRY (dir.), Montréal, Éditions Fides, 2006, p. 357-363.

LAMONDE, Yvan, BERGERON, Marie-Andrée, LACROIX, Michel et Jonathan LIVERNOIS (dir.), *Dictionnaire des intellectuels au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2017, 348 p.

LAPLANTE, Rodolphe, « *Les enfances de Fanny* », *L'Action catholique*, 9 mai 1951, p. 10.

LE MOINE, Roger, *Deux loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du CRCCF », 1991, 189 p.

MORENCY, Jean et Joël BOILARD, « La filière américaine. La contribution des migrants canadiens-français et de quelques Franco-Américains d'origine aux processus de diffusion de la littérature étatsunienne au Québec », *Les parcours de l'histoire. Hommage à Yves Roby*, FRENETTE, Yves, PÂQUET, Martin et Jean LAMARRE (dir.), Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 327-344.

MORENCY, Jean, « L'exil américain de Louis Dantin : un intellectuel au carrefour des cultures », *Envoyer et recevoir : lettres et correspondances dans les diasporas francophones*, FRENETTE, Yves, Marcel MARTEL et John WILLIS (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 251-272.

MORENCY, Jean, « *Les enfances de Fanny* : un roman américain », *Voix et images*, vol. 38, n° 2 (113), hiver 2013, p. 59-71.

MORTIER, Roland, « Du préjugé à l'obstacle culturel », *Critique et légitimité du préjugé (XVIIIe-XXe siècle)*, AMOSSY, Ruth et Michel DELON (dir.), Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles, 1999, p. 59-62.

NADEAU, Gabriel, *Louis Dantin, sa vie et son œuvre*, Manchester, Éditions Lafayette, 1948, 253 p.

Le Petit Larousse illustré 2014, Paris, Larousse, 2014.

PLAMONDON, Aimé, « Fantaisie de poète. *La vie en rêve* de Louis Dantin », *La Tribune*, 22^e année, n° 64, 16 mai 1931, p. 4.

PROUST, Françoise, « Introduction », dans KANT, Emmanuel, *Vers la paix perpétuelle. Que signifie s'orienter dans la pensée? Qu'est-ce que les Lumières? Et autres textes*, Paris, GF Flammarion, 1991, p. 5-38.

ROBIDOUX, Louis-Philippe, « *La vie en rêve* de Louis Dantin », *La Tribune*, 22^e année, n° 299, 21 février 1931, p. 4.

RUELLAND, Jacques G., *La pierre angulaire : Histoire de la franc-maçonnerie régulière au Québec*, Montréal, Éditions Point de fuite, 2002, 187 p.

SCHUEREWEGEN, Franc, « Théories de la réception », *Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte*, DELCROIX, Maurice et Fernand HALLYN, Paris, Éditions Duculot, 1990, p. 323-340.

SÉGUIN, François, *D'obscurantisme et de lumières : La bibliothèque publique au Québec des origines au 21^e siècle*, Montréal, Éditions Hurtubise, coll. « Cahiers du Québec », 2016, 659 p.

SMADJA, Robert, *Introduction à la philosophie de la littérature. La littérature dans les limites de la simple raison*, Paris, Honoré Champion, 2009, 350 p.

TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Les Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1970, 188 p.

TODOROV, Tzvetan, *L'esprit des Lumières*, les Éditions Robert Laffont, Paris, 2006, 133 p.

TRUDEL, Marcel, *L'influence de Voltaire au Canada. Tome 1 : de 1760 à 1850*, Montréal, Fides, Les publications de l'Université Laval, 1945, 221 p.

TRUDEL, Marcel, *L'influence de Voltaire au Canada. Tome 2 : de 1850 à 1900*, Montréal, Fides, Les publications de l'Université Laval, 1945, 311 p.

VERRETTE, Michel, « L'alphabetisation au Québec : 1660-1900 », thèse, Université Laval, Québec, 1989, 397 p.

VIGNEAULT, Robert, « *Chanson intellectuelle* », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, T. II : 1900-1939*, LEMIRE, Maurice (dir.), [En ligne], http://services.banq.qc.ca/sdx/DOLQ/document.xsp?id=00923&cv=01&qid=sdx_q7 (Page consultée le 10 octobre 2017).